



LES BOTANIQUES, OU LES PARTIES DE PLAISIR

Des Etudians en Médecine, de l'Université de Pau, dans la recherche des plantes.

Ouvrage utile à toutes ſortes de perſonnes.

Par M. ***. Licencié en Médecine.

S'il vous eſt permis d'être ridicule, pourquoi me ſera-t-il défendu de rire ?



A LA HAYE,
Chez ERIALED, Imp. Libraire.

M. DCC. LXIII.



PRÉFACE.

TANT que le monde durera, l'on verra faire des Livres : c'eſt la démangeaiſon d'une infinité de perſonnes, qui croient par-là imnortaliſer leur nom. C'eſt ſur-tout la maie des jeunes gens, qui éblouis par le aux éclat des penſées brillantes, en ſont ellement tranſportés, qu'ils ne croient ien de plus beau, ni qui mérite mieux impreſſion. De-là tant d'avortons d'une nagination pétulante, & trop échauffée, ui inondent la république des lettres.

Ce ne ſont pas les Livres qui nous nanquent, mais les bons Livres. Il y a peu d'Auteurs ſçavans, judicieux & aiſonnables, que pour un de cette treme, on a mille ravaudeurs, qui ne metnt au jour que des rapſodies. On ne voit

que des plagiaires, & des copistes, ou d[e] mauvais imitateurs, & cela dans tous l[es] genres d'écrire. Tout Ecrivain doit avo[ir] pour but d'instruire, ou de divertir; & e[n] ne disant rien de neuf, le dire au moi[ns] d'une façon nouvelle. Il y a encore bie[n] des vérités inconnues, & des pensées qui n'ont jamais été enfantées, & q[ui] pourroient utilement exercer notre espr[it] contre l'opinion du vulgaire, qui cro[it] que tout est poussé au plus, & ne vo[it] rien au-delà de ce qu'on peut avoir pensé ou dit jusqu'ici. Pour bien écrire, il fau[t] écrire comme l'on pense, & penser comm[e] on écrit, c'est-à-dire, penser noblemen[t] & écrire de même; il faut suivre so[n] génie sans l'assujettir, ni trop suivre scr[u]puleusement les routes frayées.

On trouvera dans ces Botaniques un[e] partie de ces maximes. On verra dans un[e] nombreuse compagnie les réflexions, & les pensées voltiger, & se communique[r] tour-à-tour d'une maniere ingénue; le[s] raisonnemens être simples, naturels, & d'autant plus naïfs, que ce sont des jeu[]nes gens, qui parlent suivant le pencha[nt] & les inclinations qu'ils peuvent avoi[r]

Une raiſon méditée & réfléchie, eſt à la vérité plus ſolide, mais moins charmante; l'on ne plaît pas tant que la nature. On aime mieux voir tomber un jeune étourdi par trop de précipitation dans ſon marcher, qu'un homme grave, qui ſe tient ferme par une démarche compaſſée. La vivacité ſied bien à un jeune homme; c'eſt la marque d'un eſprit, auquel il ne manque que le jugement, qui eſt le fruit de l'expérience. Il faut donner quelque choſe à l'âge, & n'être pas trop ſcrupuleux ſur les penſées & les expreſſions des jeunes gens. C'eſt l'indulgence que l'on demande pour la plupart de ceux qui parlent dans cet Ouvrage, & dont la vivacité va quelquefois au-delà des bornes de la prudence: dans la converſation, on n'y regarde pas de ſi près: par exemple, quand il eſt queſtion des Moines, la prudence voudroit qu'on n'en parlât qu'avec reſpect & beaucoup de retenue; mais les jeunes gens ne connoiſſent point cette prudence, & croient toujours bien dire en diſant la vérité: gardez-vous de leur donner priſe. On déclare ici, que ce qu'on a dit contr'eux, ne regarde que les abus

que quelques-uns font de leur robe. Qu'on a pour tous les autres l'estime & la vénération qui sont dûes à la sainteté & à la perfection de leur état : que les Capucins qu'on a mis sur la scene, ne sont que des personnages empruntés ; & que le ridicule qu'on peut leur avoir donné, ne leur convient point, attendu que ces Religieux brillent aujourd'hui dans tous les genres, & nous donnent tous les jours des hommes illustres, qui nous édifient autant par leur sçavoir que par leur piété.

Cependant dans la Troupe on verra des gens d'un certain âge, parler raison & bon sens, & qui sans doute n'auroient pas souffert cette licence, si on n'avoit parlé en général, & d'une maniere même assez modérée. On prie encore le Lecteur d'avoir la même bonté, pour ce qu'on peut avoir dit du Clergé, & de penser de même sur toutes les autres matieres, qui pourront être l'objet des conversations de nos Botanistes, & qui deviendront pour leurs successeurs des leçons utiles, & une source féconde en instructions.



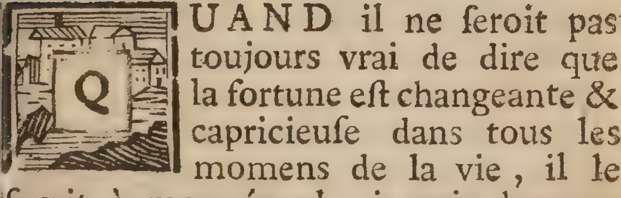
LES

BOTANIQUES

OU

Les parties de plaiſir des Etudians en Médecine de l'Univerſité de Pau, dans la recherche des Plantes, & de leurs vertus.

PREMIERE BOTANIQUE.



QUAND il ne ſeroit pas toujours vrai de dire que la fortune eſt changeante & capricieuſe dans tous les momens de la vie, il le ſeroit à mon égard ; jamais homme n'ayant eſſuyé ni plus de viciſſitudes, ni plus éprouvé les effets de ſon inconſ-

tance ordinaire. En quelque endroit néanmoins où je puisse m'être transporté, j'ai trouvé des hommes qui s'en plaignoient comme moi ; la question est de sçavoir, s'ils en avoient autant de sujet ; mais il ne s'agit pas de cela ici : il suffit qu'on sçache, que ma passion est de courir le monde, & que par ainsi je ne puis que y avoir eu plusieurs aventures, qui quelque jour pourront instruire mes Lecteurs & les divertir.

J'avois déjà parcouru toute la France, l'Allemagne & l'Italie, & visité les Cours des plus grands Princes de l'Europe, lorsque la fantaisie me prit de passer en Espagne, où j'ai fait un assez grand séjour, & assez bien appris la Langue, pour pouvoir passer pour Espagnol, même parmi les gens du pays. Comme j'avois quelques principes de Génie, je me mis dans l'Artillerie, & je restai un an & demi dans ce Corps, où je me fis assez estimer ; mais comme en ce pays-là on ne s'avance que par un long Service, je ne voyois mon avancement, que dans une perspective fort éloignée, ce qui me fit résoudre à quitter l'Espagne, & à venir dans mon Pays, où je me déterminai enfin tout-à-fait au parti que je devois prendre, je pris celui de la Médecine, & me portai à . . . pour étudier cette science: je me fis d'abord ami avec un Docteur,

qui voulant apprendre la langue Espagnole, uniquement pour le plaisir de pouvoir converser avec les Espagnols qui passoient en Lombardie, en revanche me donna les principes de cet Art, avec toute la profondeur & la solidité que je pouvois desirer; du reste je ne fis pas grande fortune dans l'école, où je ne trouvai que de la négligence & de l'ignorance dans la plupart de ceux qui y professoient; ce qui me détermina d'aller une seconde fois en Espagne, où les habitudes que j'avois me convioient. Je fus à l'Université la plus renommée, qui est Salamanque, & où je ne trouvai que des Professeurs qui y enseignoient une Doctrine toute Péripatéticienne, que les Maures ou Sarrasins y avoient introduite, lorsqu'ils dominoient dans ces Royaumes: on y suivoit étroitement celle de Rasis, d'Averroes, d'Avicenne, de Mesue & de plusieurs autres Arabes infatués d'Aristote, dont toute la Physique ne consiste presque que dans des facultés & des mots qui ne représentent rien à l'esprit; on n'y sçait point ce que c'est que Descartes ni Newton, ni aucun autre Moderne; & la Sainte Hermandad est autant rigide à empêcher l'introduction des nouveautés en Philosophie, qu'elle l'est en Théologie. Les opinions qu'on y enseigne, ont plus de deux mille ans d'ancien-

neté. Tel eſt le génie de cette Nation ennemie de tout ce qui peut donner atteinte aux ſyſtêmes qui ont été une fois reçus & approuvés ; on juge bien du progrès que l'on peut faire dans pareilles Académies, où tout eſt arabe pour un homme qui a été nourri dans la plus ſaine & la plus exquiſe Philoſophie.

Cependant comme la faute étoit faite, & que je n'étois pas d'humeur de revenir, il me fallut boire pendant deux ans de ces eaux bourbeuſes, & rénoncer, pour ainſi dire, à mon bon ſens; il fallut me payer pour toute méchanique d'une circulation, qu'à peine admettoit-on encore, produite par une faculté qu'a le cœur de pouſſer le ſang, d'une ſangnification faite par le parenchyme du foie, & ainſi de tout le reſte; ce qui formoit un corps de doctrine ſi monſtrueux pour moi, que je donnois tous les jours Ariſtote & tous les Arabes au Diable, ne pouvant comprendre comment on avoit pu l'appeller le *Démon de la nature*, ſi ce n'eſt à cauſe de l'obſcurité de ſes écrits, auxquels, ſelon les apparences, jamais aucun de ſes Commentateurs n'a rien compris. Leur pratique eſt toute conforme à cette théorie ; on ne reconnoît preſque dans les remedes que le chaud, le froid, l'humide & le ſec, ou les qualités occultes;

& on ne ſaigneroit pas un homme avec la fievre pour tout au monde, s'il n'étoit d'ailleurs aſſez pléthorique.

J'étudiai donc, non pas pour m'inſtruire, mais pour apprendre leur jargon, afin de pouvoir prendre mes degrés, quand le temps en ſeroit venu; je m'abandonnai bien plus à l'amour, dans un pays où on dit qu'il eſt né, & où j'y trouvai en effet une galanterie la plus exquiſe & la plus rafinée. La premiere année je paſſai Bachelier, & la ſeconde je pris ma licence en grande cérémonie, où je fus aſſez applaudi. Quand je fus *Licentiado*, un de mes amis que j'avois connu à Rome, & qui me ſçavoit dans le Royaume de Léon, m'écrivit de Pau, où il étoit habitué d'aller paſſer la belle ſaiſon avec lui: ce que je fis, après voir traverſé la vieille Caſtille à Valladolid & à Burgos, & la haute Navarre à Pampelune; je paſſai les Monts Pyrennées, d'où traverſant la baſſe Navarre à Saint Jean de pied de Port, j'entrai dans le Béarn, & me rendis à Pau, qui en eſt la Capitale: je fus feſtoyé par mon ami en toute maniere, dans une Ville où tout eſt ſplendide & abondant, & où je ne trouvai point cette gravité & cetre fierté Eſpagnole, qui me déſagréoient tant, lorſque j'étois en Eſpagne.

Ce fut juſtement en ce temps que le

Docteur Camelinus, Professeur en Botanique, si connu dans l'Europe par sa science, & un mérite qui va toujours croissant, fit afficher ses Programmes pour inviter les Etudians en Médecine, & les curieux de la Ville à le suivre dans ses courses Botaniques, & y répandit tant de science & d'érudition, en démontrant la nécessité & l'utilité de cette belle partie de la Médecine la plus solide, & en même temps la plus agréable, que cent personnes furent touchés du desir de s'y attacher, & de l'apprendre sous un des plus grands Maîtres qui l'ait encore enseignée : on doit cette justice à cet illustre Professeur, qu'outre beaucoup de probité & de douceur qui lui gagnent puissamment le cœur de tout le monde, on trouve en lui une connoissance parfaite de la nature, une mémoire prodigieuse, un esprit juste & pénétrant, un bon sens exquis & une érudition immense, connoissant à fond le fort & le foible des Auteurs, entre lesquels il s'est le plus attaché à l'illustre Mr. de Tournefort, Ray & les deux fameux Bauhins, pour lesquels il témoigne une singuliere vénération. Les simples ont toujours été son idole ; il n'en parle jamais, qu'il n'en soit enthousiasmé ; il trouve en elles tant de magnificence pour leur admirable structure, tant
de

de beauté pour la variété de leurs couleurs, tant de richeſſe pour leurs vertus, qu'il ne demande point d'autre démonſtration pour l'exiſtence d'un Dieu qui les a créés. Il a adopté le ſyſtême de Monſieur de Tournefort, comme le plus sûr, le plus méthodique & le plus facile, quand on trouve les plantes dans leur état de perfection : il a adopté auſſi celui de Ray, parce qu'on ne les y trouve pas toujours, les plantes qui ſont en fleurs, n'étant pas toujours en graines, & celles qui ſont en graines n'étant pas toujours en fleurs, ce qui fait naître beaucoup de difficulté dans cette recherche ; enſorte qu'alors on s'y trouveroit bien embaraſſé, ſi on avoit recours à l'odeur, ſaveur, couleur & autres modifications qui leur ſont propres, & qui en font la diſtinction.

L'Illuſtre Camelinus voulant faire de la Botanique un pur divertiſſement, fit de chaque courſe, comme une promenade & une partie de plaiſir, l'aſſaiſonnant de ce que la converſation a de plus agréable & de plus piquant, & les feſtins de plus délicieux : chaque herboriſation étoit une fête des plus brillantes. Le jour de l'aſſignation venu, une foule de gens ſe rendit chez lui, parmi leſquels ſans compter une trentaine d'Etudians en Médecine, il y avoit pluſieurs Etudians en Droit, des Avo-

cats, des Bourgeois, des petits Colets, des Moines, des Apoticaires, des Chirurgiens & quelques Fraters; quand tout fut aſſemblé au nombre de plus de cinquante perſonnes, Monſieur Camelinus, s'étant aſſis ſur une chaiſe, fit un diſcours en forme d'cntroduction à la Botanique, pour ceux qui n'en avoient pas encore les élémens, il parla avec une grace & une force qu'on ne peut trouver que dans un homme auſſi conſommé que lui dans cette ſcience; il parla des racines, des tiges, des troncs, des écorces, des fibres ligneuſes, des tuyaux pneumatiques, des feuilles, des fruits, des ſemences & enfin de tout ce qui peut regarder les arbres, les arbriſſeaux, les ſous arbriſſeaux & les plantes, avec une profondeur qui étonna toute l'aſſemblée; que ne dit-il pas ſur la végétation & ſur la circulation de la Seve? Qui tantôt jaune comme de l'or, comme dans la Chelidoine ou grande Eclaire, tantôt blanche comme de l'argent, comme dans le Thitimale, tantôt rouge comme du ſang, comme dans la beterave, enfin tantôt verte, tantôt griſe & de toutes ſortes de couleurs, produit tant de différens gouts dans les fruits, quel torrent d'éloquence & de ſçavoir, quelle préciſion dans l'analyſe qu'il nous fit de toutes ces choſes.

Il nous dit qu'il n'y avoit que vingt-deux classes & près de sept cens genres de plantes, & treize à quatorze mille especes de connues : qu'en connoissant la fleur d'une plante, on en connoissoit la classe ; qu'en connoissant la fleur & la graine, on en connoissoit le genre ; qu'enfin en connoissant avec la fleur & la graine leurs modifications & différences accidentelles, on en connoissoit les especes; & que c'étoit là tout le fondement de cet art. Il ajouta qu'avec cela on devoit encore sçavoir ce qu'on entend par calyce, parpetale, fleurons, demi fleurons, étamines, disque, couronne, couche, capsule, silique, &c. Et nous pria de ne pas nous effrayer de ces termes, qui pourroient troubler notre imagination, & accabler notre mémoire, en nous disant qu'il se réservoit de nous les insinuer mieux, en nous les démontrant sur les plantes mêmes ; qu'il ne le pourroit faire par une simple définition, que nous oublierions à l'instant ; il nous dit encore qu'on divisoit les plantes en celles qui sont à fleur monopétale ou polypétale; que parmi les monopétales, il y en avoit en cloche, en entonnoir, en soucoupe, en roue, en guce, en masque ; que parmi les polypétales, il y en avoit en rose, en croix, en œillet, en lys, en parassol & en papillon;

qu'il y en avoit à fleurons, à demi fleurons & de radiées; qu'outre les polypétales & les monopétales anomales, il y en avoit à étamine & à chattons, sans compter celles qui ont des semences sans fleurs, ou de fleurs sans semences, ou qui n'ont ni l'un ni l'autre, au moins en apparence ; qu'il y en avoit de terrestres & d'aquatiques ; & que dans la mer même on avoit vu des parterres & des forêts verdoyantes, ainsi que Pline l'assuroit. Il nous dit enfin qu'il auroit bien d'autres choses à nous dire, mais qu'il ne vouloit pas aller plus avant, de peur de nous dégoûter ; qu'il alloit finir après néanmoins nous avoir fait connoître une partie des Botanistes, de l'autorité desquels nous aurions besoin dans la suite, parmi lesquels l'illustre Pitton de Tournefort, dont il faisoit gloire de suivre la méthode & le systême, devoit tenir sans contredit le premier rang, comme étant en ce genre le premier homme du monde : après lui venoit le célebre Jean Ray, que l'on peut regarder avec raison comme le Tournefort d'Angleterre, & les deux fameux Suisses Gaspard & Jean Baulin : après ceux-ci le sçavant Robert Morison, Lobel & Penna, Elusius, Fabius Columna, Conrard Gesner, Dioscoride, Dodonée, Leonard Fuschius, Gracias ab horto, Guillaume Pison, Leonard

Plu'enat, Par inson, Paul Bocconne, Rondelet, Prosper Alpin, Jérome Tragus, Taberna Montanus, Linæus & plusieurs autres grands Personnages qui ont illustré la Botanique, sans compter les Rois & les Princes qui s'y sont attachés, ou l'ont favorisée. Tels que le Roi Salomon, le plus grand Botaniste après Adam, que le monde ait vu ou verra jamais.

Lorsque Monsieur Camelinus dit qu'il alloit finir, j'entendois derriere moi, *tu feras bien, car tu m'as diablement ennuyé avec tes termes scabreux où je n'entend rien* : m'étant retourné, je trouvai que c'étoit un Bachelier en Droit, de mes amis, à qui je dis que ces termes qu'il condamnoit tant, étoient de la derniere magnificence ; qu'aucune langue ne pouvoit être comparée à la Grecque pour la richesse & la majesté : que comme la Médécine a pris naissance dans la Grece, ou qu'elle y a été le plus cultivée, on étoit obligé de se servir des termes qu'il a plu aux Grecs de lui donner ; mais que nous n'avions rien perdu de ce côté-là ; & que s'il étoit possible qu'elle eût commencé à Rome, ou en quelque pays du monde que ce soit, ce seroit toujours à la Grecque qu'elle devroit être habillée, comme le sont la plupart des autres Arts, qui n'en sont pas moins beaux

ni majeſtueux : *tu nous vend du Galbanum*, me repartit cet ami, avec ton oxycrat & ton album rhaſis. Pourquoi parlez-vous, ſi ce n'eſt pour être entendu ¿ Cependant les Médecins font le contraire : comment diriez-vous, continua-t'il, en s'adreſſant à un autre qui étoit près de lui, qu'ils appellent la Merde de chien ; ils l'appellent *album Græcum*, comme s'il n'y avoit de la merde de chien qu'en Grece ; & après cela vous ne direz pas qu'ils ſont tous des hableurs, des charlatans & des vendeurs de noir : voyons-nous dans les autres Arts qu'il y ait tant de myſtere qu'eu celui-ci ? il n'y a pas ju'qu'à leurs ordonnances qui ne ſoient écrites de chiffres Arabes, pourquoi cela ? ſi ce n'eſt pour les ſouſtraire à notre connoiſſance, & nous cacher en même temps leurs bévues : je voulois répondre à toutes ces impertinences là, qui commençoient à me chiffonner, mais j'en fus empêché par l'empreſſement que chacun eut, quand le diſcours fut fini de faire ſon compliment à Monſieur Camelinus.

Après qu'on lui eût rendu le témoignage d'eſtime que méritoit ſa vertu & ſon ſçavoir, il ſortit accompagné de la cohorte ſçavante, & prit la route qu'il vouloit tenir cette journée, qui conduiſoit à un beau & magnifique Châ-

teau, appartenant à la plus grande Dame de la contrée, à une lieue de la Ville; c'étoit à Madame la Marquiſe de Roſpiglioſi, illuſtre par ſa naiſſance, ſa beauté & ſa vertu, & dont la renommée à tant parlé. Quand je vous aurai fait connoître la troupe qui le ſuivoit, vous ne ſerez pas ſurpris que je l'aie appellé la cohorte ſçavante: en effet nous avions avec nous l'Elite de la Ville pour le ſçavoir & le génie; car outre pluſieurs Docteurs du premier ordre, tant en Droit qu'en Médecine, dont le nom eſt fameux parmi les François, nous avions d'arrieres-neveux ou parens des plus ſçavans hommes de la terre, tels que ceux du grand Pagy le Cordelier, ce fameux critique de Baronius, du Pere Thomaſſin de l'Oratoire, connu par ſa diſcipline de l'Egliſe, du Pere Malebranche par ſa recherche de la vérité, du Pere Alexandre Dominicain par ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique, du Pere Bouhours, Jéſuite, auteur de l'art de juger dans les ouvrages d'eſprit & des penſées ingénieuſes, du Pere Maimbourg, Auteur des Croiſades, & de beaucoup d'autres ouvrages, où il ne manque qu'un peu plus d'exactitude & de fidélité, de Monſieur de Fontenelles, ce fleuve de ſçience & d'érudition, de l'Abbé de Bellegarde, un des plus ſçavans & des plus beaux

eſprits de notre ſiecle, de l'Abbé de Vrilliers, connu par ſon excellent Poëme de l'amitié, & de pluſieurs autres, qui pour n'être pas de la même volée, ne méritent pas moins une particuliere conſidération; je vous les ferai connoître en ſon temps, en vous en donnant le caractere. Parmi les Etudians en Médecine, il y avoit des Licentiés, des Bacheliers & des Maîtres-ès-Arts, qui avoient beaucoup de vivacité & d'agrémens dans les manieres; pluſieurs qui étoient ſçavans, d'autres qui ne ſçavoient rien, ou peu de choſes. Il y en avoit qui étoient des purs étourdis, des babillards, des joueurs, des débauchés & des amans tranſis; en un mot il y en avoit de toutes les eſpeces; je ne vous parle point des Chirurgiens, ni des Apoticaires, comme n'étant pas dignes que je vous en entretienne, quoique parmi eux il y en avoit de très-habiles & de très-expérimentés.

Comme les perſonnes illuſtres dont je viens de vous parler, regardant notre Troupe comme une eſpece de milice, voulurent prendre un nom de guerre, tel que celui de Mariotte, d'Homberg, de Duhamel, de Fontenelles, de Cujas, d'Argentré, de Barthole, de Charondas, de Fachineus, de Mathæus, de Afflictis, de Dumou-

lin, d'Expilly, &c. Les Etudians, à leur exemple, ſe parerent de celui des plus célebres Docteurs; enſorte que parmi eux ils s'appelloient Hypocrate, Gallien, Diemerbroeck, Sennert, Nuk, Stenon, Swammerdam, Ethmuller, l'Uvenoeck, Morton, Syndenham, Harvée, Riolans, Bellini, Couper, Willis, Bartholin, Clopton-Havers, Silvius, Deleboë, Bernoulli, Boerhave, &c. Pour les Chirurgiens & les Apoticaires, on les appella en général les illitérés, & il n'y eut que quelques-uns, qui pour leur habileté, ſe diſtinguerent, en prenant le nom de Fabricius, Hildanus, d'Ambroiſe Paré, de l'Emery, de Charas, de Bauderon & de Glaſer: on donna celui de *Diachylum cum gummis* par préférence, & en forme de ſobriquet, à un gros garçon Apoticaire, qui avoit l'eſprit engommé, & qui nous ſervit de riſée dans la ſuite. Nous étions tous habillés à la légere, avec un gulard, des guêtres & des ſouliers blancs: il y avoit parmi nous des Picards, des Gaſcons, des Normands, des Bas-Bretons, des Languedociens, des Francs-Comtois, des Bourguignons, des Caſtillans, des Andaloux, des Baſques, des Italiens, des Anglois, des Valons: j'étois le ſeul de Provence: on diviſa notre Troupe en trois brigades,

quinze hommes chacune, commandées par deux Docteurs en Droit, & deux en Médecine, ſous les ordres de Monſieur Camelinus, qui avoit ordonné de ne point ſe ſéparer dans la marche, pour être plus à portée de l'écouter.

Vous aurez de la peine ſans doute à comprendre comment la fortune avoit aſſemblé dans la même Ville tant de perſonnes excellentes ; mais vous le croirez facilement, quand je vous aurai dit que M. Camelinus étoit intime ami de tous ces gens-là, qu'il avoit connu à Paris ; & que des affaires particulieres en ayant attiré une partie, le haſard, ou le deſir de voir Mr. Camelinus, qui faiſoit beaucoup de bruit ici, y amena l'autre. De mémoire d'homme, on n'a vu en Province plus de perſonnes ſçavantes tout à la fois ; & jamais Profeſſeur a pu ſe vanter d'avoir des éleves de ce caractere : les Etudians ouvroient la marche, & faiſoient comme l'avant-garde ; ſuivoient après Mr. Camelinus & les Docteurs formant le corps de bataille, entouré de ces aſtres brillans qui ſe communiquoient leurs mutuelles lumieres par une converſation la plus enjouée & la plus ſçavante. Les Apoticaires, les Chirurgiens & les Fraters venoient enſuite en formant l'arriere-garde.

Telle étoit notre diſpoſition en ſortant de la Ville ; quand nous fûmes à la campagne , nous nous déployâmes dans les vallons & ſur les collines ; & chacun s'évertua à cueillir des plantes. La premiere qui ſe préſenta à nous, fut la belle Angélique, devant laquelle nous trouvâmes un Etudiant à genoux, qui lui diſoit en la baiſant : il y a long-temps que je vous cherche, belle créature, don du Ciel, qui avez préſervé mon pere de la peſte ; qui avez corrigé la forte haleine de ma ſœur, & rétabli la foibleſſe d'eſtomac de ma mere. C'étoit un ſpectacle bien digne d'étonnement, que de voir un jeune homme entouré de plus de cinquante perſonnes, qui témoignoit à genoux à cette plante, les ſentimens de la plus tendre affection. Ceux de la Troupe, qui d'abord ne connoiſſoient pas ſon caractere, le prirent pour un fou, ou un imbécille ; le neveu du Pere Malebranche, preſque auſſi bon connoiſſeur en imagination que ſon oncle, y fut attrapé ; il crut d'abord que ce garçon avoit la tête fêlée ; mais après, tous y trouverent un comique des plus plaiſans & des plus facétieux, & reconnurent que ce Champenois qui avoit pris le nom de Willis, avoit un eſprit des plus délicats. Mr. Camelinus

dit alors qu'en effet il avoit donné en quelque maniere les vertus de cette plante si chérie des bergers, & digne de la recherche des plus grands Botanistes ; que cependant il y avoit beaucoup à décompter de l'idée qu'en avoient les Naturalistes ; qu'il n'y avoit point de préservatif connu contre la peste, que celui de s'éloigner des lieux infectés ; que l'Angélique n'en étoit un, qu'autant qu'elle donnoit à ceux qui s'en servoient, une espece de confiance de n'en être point attaqués, ce qui n'étoit pas tout-à-fait sans quelque utilité ; mais qu'il ne falloit pas s'y trop fier, parce qu'on en seroit infailliblement la dupe : car comment trouver un préservatif, continua-t-il, d'une maladie qui n'est pas connue, dont on ignore entiérement la nature, & qui a quelque chose de divin, s'il en faut croire Hypocrate. Peut-être depuis la création n'a-t-on point vu la même peste ; c'est un prothée qui élude la sagacité des plus expérimentés ; & comme elle est rare dans ce pays, les anciens Docteurs n'y sont pas plus habiles que les nouveaux ; ils n'y entendent rien, ni les uns, ni les autres : si quelqu'un en échappe, c'est souvent moins par leur habileté que par le hasard. Rendons-nous justice là-dessus, & faisons-nous une gloire de l'aveu
de

de notre ignorance : il y a plus de folie que de ſageſſe à vouloir pénétrer des choſes dont Dieu a voulu nous faire un ſecret. Quoique j'avoue que le bon ſens, la bonne conduite & l'analogie peuvent y faire quelque choſe, je n'ai point d'autre préſervatif à vous donner contre cette maladie, que le *citò*, le *longè* & le *tardè* des anciens : tous les parfums de la poudre à canon, de ſoufre, de bitume, tous les vinaigres du monde & les préparations bézoardiques & alexitaires ſont inutiles : les feux même qu'Hypocrate allumoit dans les places publiques, ſont des foibles ſecours contre des corpuſcules malins qui pénétrent par-tout ; & quand vous pourriez vivre dans le feu comme la Salamandre, à ce qu'on croit, quoique fauſſement, vous n'en ſeriez pas pour cela abſolument exempt ; ces corpuſcules iroient vous y chercher, & vous pénétreroient d'une façon inviſible, nonobſtant toute l'activité du feu dont vous ſeriez environné. Pendant la peſte de 1720, il y avoit un homme en Provence, qui diſoit avoir un ſecret infaillible pour s'en préſerver, & n'en favoriſoit que ſes amis : c'étoit une pelote de cire, où un crapaud embroché qu'on brûloit vif, jettoit ſa bave. Ce bon homme, qui apparemment avoit pillé ce ſecret dans

Vanhelmont qui eſt un vrai charlatan, & qui n'avoit pas aſſez de bouche pour le louer, fut frappé de la peſte, & enlevé même des premiers.

A l'égard de la mauvaiſe haleine, l'angélique que l'on mâche peut bien la corriger, à peu près comme le muſc, l'ambre ou la civette corrigent la tranſpiration des gens punais; mais alors on peut dire que ces perſonnes ſont des cadavres embaumés, & je ne ſçai ſi avec cet artifice, elles ne ſont pas plus inſupportables que ſi elles reſtoient dans leur propre puanteur: cet embaumement ou cette mixtion donne à leur atmoſphere, & plus d'étendue & plus de force, en augmentant la maſſe & le mouvement des parties ſalines & ſulfureuſes dont elle eſt chargée, leſquelles ſe trouvant éparpillées dans les parties huileuſes volatiles de ces eſpeces d'aromates qui leur ſervent de véhicule, font par-là de fortes impreſſions ſur les organes des ſens, capables de produire dans les eſprits animaux beaucoup d'ataxie, comme on l'obſerve dans les perſonnes délicates & ſujettes aux vapeurs, qui y étant expoſées, pâliſſent, & ſouvent tombent dans le vertige, la lipothymie & la ſyncope. Rien de plus déteſtable que l'odeur d'une chambre d'un Pthyſique qui tend au maraſme, où l'on a brûlé de l'en-

cens d'Église, les parties rameuſes de cette réſine, ſe chargeant des parties purulentes qui ſortent par les crachats, ôtent la reſpiration, en gonflant les poulmons & raréfiant le ſang ; & bien loin de briſer les miaſmes purulens, ce que pourroient faire les odeurs acides, comme le vinaigre & autres, le font au contraire attacher au corps comme une glu ; enſorte qu'en quittant même la chambre, on conſerve encore cette odeur pendant aſſez de temps ; le tabac qu'on prend par le nez empêche bien qu'on ne ſente les mauvaiſes odeurs ; mais c'eſt plus en les couvrant qu'en en empêchant l'impreſſion ; c'eſt une petite douleur couverte par une plus grande, à peu près comme chez les Indiens, où pendant que pour guérir la colique, on applique un fer rougi à la plante des pieds, le malade ſentant une extrême douleur par l'action du feu, ne s'apperçoit plus de celle que les humeurs ou les vents cauſoient dans les inteſtins : c'eſt une maxime en fait de douleur, que *major obſcurat minorem* ; tout comme en fait de lumiere, le ſoleil éclipſe les étoiles, le tabac, ou quelquelqu'autre parfum que ce ſoit, délivre de la mauvaiſe odeur d'une chambre. Le Médecin qui viſite le malade, mais ne le garantit pas de l'infection

d'une fievre maligne s'il y a de la disposition : je vous conseille dans ce cas de n'y point faire trop d'attention, & d'éviter seulement, & sans affectation, le souffle du malade, qui est la voie par où se porte le plus le feu de la contagion.

Cependant, quoique je puisse vous avoir dit, comme l'angélique est d'une odeur douce & agréable, je ne m'éloigne pas que vous vous en serviez pour corriger la forte haleine, en en mâchant plusieurs fois dans la journée, & principalement à jeun, où elle se trouve encore plus forte, même dans les personnes qui l'ont la plus douce ; le sang privé d'un chyle qui le rafraîchisse, fournit une transpiration & une salive, où le sel armoniac prend le dessus, en se sublimant, & lui donne une odeur comme urineuse, ou d'une autre façon, selon qu'il est plus ou moins exalté. Je ne vous donne ceci, que comme une conjecture des Médecins, qui n'a pas toute la clarté que je desire : ainsi, ne soyez pas surpris, si je ne me paye pas toujours : des grands mots, des grandes idées, des grandes promesses, font ordinairement leur caractere ; quelques-uns entendent le Grec & le Latin à merveilles ; ils ont beaucoup d'érudition, rien ne les embarrasse dans la théorie ;

ils font des suppositions, des hypotheses, des systêmes à perte de vue. Dans la pratique, faut-il guérir un panaris ? ils sont les plus intrigués ; rien n'égale leur embarras dans la curation des maladies les plus simples ; à tout bout de champ ils sont au bout de leur latin, que sera-ce dans les plus composées. Si je parle ainsi des gens les plus sçavans, & des plus brillantes lumieres, que dirai-je de ceux qui en empruntent la leur, & qui ne la tiennent de ces astres que par réflexion, si ce n'est qu'ils sont des nains à l'égard de ces géans, & qu'ils ne sçavent de toute la Médecine que le nom.

Duhamel, d'Expilly & d'Argentré, hommes d'esprit & de bons sens, dirent qu'en effet il falloit qu'il en fut quelque chose, & qu'on voyoit tous les jours des coups fourrés à la charge des plus grands Docteurs ; qu'il y avoit des bergers, qui avec certaines simples, guérissoient tous les jours des maux, à la honte des plus habiles Médecins ; & qui, sans sçavoir l'anatomie, remettoient mieux un os cassé, ou disloqué, que les Chirurgiens mêmes. Fabricius Hildanus convint de cette vérité, & ajouta même, que tout Chirurgien qu'il étoit, si le malheur lui en vouloit, il se mettroit plus volontiers entre leurs mains, qu'en

celles de ſes confreres : que comme ces ſortes de gens ont beaucoup d'occaſions de s'exercer ſur les beſtiaux & ſur les hommes, la pratique les rend plus habiles & plus experts, que les plus grands maîtres de l'art avec leur théorie : que la grande habitude qu'un homme a à faire une même choſe, l'y rend infiniment plus propre que le coup d'œil : un certain maniement, & un je ne ſçai quoi, que le peuple appelle don de Dieu, font plus dans un inſtant, que tous les raiſonnemens du monde : que s'il eſt beau de ſçavoir l'anatomie d'une partie, d'en connoître la ſtructure & la compoſition juſqu'à une fibre, il eſt encore plus merveilleux en ignorant ces choſes, de guérir ; ce que ne font pas d'autres avec ces connoiſſances : nos maîtres n'ayant pas ces opérations familieres par la rareté des occaſions, en eſtropient plus qu'ils n'en guériſſent : leurs mains ſont partagées à trop d'opérations, pour acquérir cette habitude néceſſaire. Les nations où il y a des Rhabilleurs, des Lithotomiſtes, d'Oculiſtes, d'Arracheurs de dents de profeſſion, ont l'avantage d'avoir des gens habiles, & ſur leſquels l'on peut compter ; ce que n'ont pas celles où le contraire ſe pratique. Dans ces pays un Maître Chi-

rurgien eſt un véritable Frater, à qui on peut appliquer le *dictum* de Montagne, un *peu de chaque choſe*, & rien *du tout* à la *Françoiſe.* Ce n'eſt pas ſçavoir une choſe, que de la mal ſçavoir, ou la ſçavoir imparfaitement : combien de défectuoſités dans nos opérations, dont les appareils ne ſervent ſouvent qu'à effrayer le malade ; ſouvent pour y trop raffiner, on n'y entend rien. Je ne parle point des ulceres, ni des plaies, ni des tumeurs, après leſquelles on voit quelquefois les Chirurgiens ſe morfondre, pour y appliquer trop d'onguens & autres ſortes de médicamens qui empêchent la nature d'agir ; nos Diſpenſaires ſont remplis de mille magnifiques compoſitions, dont la plus grande partie eſt inutile, & qui demanderoient bien une réforme générale : pourquoi y chercher tant de façons, ſi je puis avec une feuille d'orvale, ou de langue de chien, ou de liſeron, amener en cicatrice une plaie ? Pourquoi y employer les prétendus ſuppuratifs, mondificatifs, incarnatifs, deſſicatifs, & autres dont les vertus ſont douteuſes, ou mal connues ? J'en demande pardon à Meſſieurs les Médecins, qui en ſont ordinairement les inventeurs, ou aux Artiſtes, à qui on doit ces ſalmigondis. Il y a apparence qu'ils y ont mis

plus de leur imagination, que de réalité dans leurs vertus, & qu'à force de raiſonner, & vouloir copier la nature, ils s'en ſont extrêmement éloignés.

Mr. Garras qui avoit pris le nom de Barthole, comme étant lui-même un grand Avocat, faiſant ſemblant de ne pas goûter les raiſons de ce Chirurrurgien, en s'adreſſant à Mr. Camelinus : quoi, Monſieur, lui dit-il, vous ſouffrez qu'un ſuppôt de Médecine, parle en votre préſence avec tant d'ignorance & de liberté ? Quoi, la thériaque, ce contre-poiſon ſi célebre & ſi renommé, ne ſera donc qu'un ſalmigondis, & une compoſition faite à plaiſir pour duper tout le genre humain, en lui donnant des vertus imaginaires ? Non, Monſieur, quoiqu'en diſe témérairement Hildanus, il n'eſt pas poſſible, que tant de drogues qui entrent dans cette fameuſe compoſition, n'aient leurs propriétés, & ne concourent, quoique par des voies différentes, au même but : on m'a dit qu'il y entroit des drogues laxatives, d'aſtringentes, d'ameres, de douces & d'aigres, des fixes & de volatiles, d'apéritives, des diaphorétiques : en un mot, des cordiales & alexiteres, & qu'on y a épuiſé les végétaux, les animaux & les minéraux :

c'eſt ce que me diſoit tantôt Garras ; ſi je m'en ſouviens, dans un petit entretien que j'ai eu avec lui : cela eſt vrai, répondit Garras ; vous avez la mémoire heureuſe, & vous n'entrez pas mal dans le vrai ſens médicinal. Mr. Camelinus, ſans prendre le change, prenant alors la parole, lui dit : Monſieur, Hildanus n'a pas autant de tort que vous croyez, & j'approuve ſon opinion, quelque offenſante que vous la penſiez être pour la Médecine ; aujourd'hui on ne reſpecte que la vérité : bien loin de réprimer ſa hardieſſe, ainſi que vous ſemblez vouloir m'y pouſſer, je vous exhorte tous tant que vous êtes d'uſer de la même liberte : la Médecine n'a que trop longtemps gémi ſous une autorité tyrannique, qui en a empêché le progrès pendant pluſieurs ſiecles. Quand vous aurez de ſemblables doutes, propoſez-les moi hardiment, & je me ferai un vrai plaiſir d'y répondte : ſi jamais Art a beſoin de réforme, c'eſt ſans doute celui de la Médecine, dans lequel on reçoit un chacun indifféremment pour de l'argent, en obſervant certaines formalités qui tombent en pures cérémonies : de ſorte que le ſanctuaire de la ſanté eſt ouvert à tout venant, & par conſéquent aux ignorans comme aux gens de mérite. Auſſi le nombre

de ceux-là eſt ſi grand, que bien loin que l'art s'ennobliſſe par des cures extraordinaires, il ſe décrie tous les jours par les fautes les plus groſſieres. Vous êtes une bonne perſonne, répondit Hypocrate, le Doyen des Etudians, & le favori de Mr. Camelinus : permettez-moi de vous dire, ſauf reſpect, que vous n'allez pas au but : qu'eſt-il néceſſaire d'en ſçavoir tant ? La véritable ſcience n'eſt pas d'être réellement ſçavant, mais de faire croire aux autres qu'on l'eſt. Dans les autres Arts, la ſcience y fait beaucoup ; mais en Médecine elle nuit plus qu'elle n'y profite ; & je n'en veux point d'autre preuve que l'expérience : quand vous ne connoîtriez pas la fievre, vous ſerez le plus grand Médecin de la Ville, ſi quelque fat de diſtinction a ſoin de vous prôner, & d'aſſurer que vous êtes le plus habile : vous aurez toutes les pratiques, pendant qu'un homme du premier ordre croupira dans ſon cabinet. C'eſt ce que j'ai vu, & vois tous les jours encore, à la honte du genre humain.

Pendant qu'on parloit de la ſorte, on apporta une poignée de paquerette, la balladona, l'hanneborre, la ſtramomonium, la ſcrophulaire, l'armoiſe, le houblon, la valeriane, le lys des vallées, le bouillon blanc, & autres que

nous remîmes à examiner quand nous ſerions à l'ombre ; quelques-uns apporterent des limaçons les plus ſinguliers, & d'autres du ſable & des pierres d'une eſpece particuliere ; nous nous payons de tout, & rien n'échappoit à nos recherches, comme étant perſuadés que tout étoit digne de notre attention & de la grandeur de celui qui l'avoit crée : nous admirions également la providence dans la formation d'une mouche, que dans celle d'une aigle ou d'un éléphant ; les papillons faiſoient nos délices : cet or, cet argent, ce pourpre & cet azur qui brillent également en eux, nous éblouiſſoient, & nous jettoient dans l'admiration ; mais pendant que nous méditions toutes les beautés, le ſoleil faiſoit ſon chemin, & nous échauffoit : comme il ne faiſoit point d'air, *Diachylum cum gummis* ſortit de la poche un éventail pour ſe rafraîchir ; ce qui excita les huées de tous les Etudians en Médecine, qui trouverent mauvais qu'un Frater fut ſenſuel juſqu'à ce point : on le déféra tout de ſuite au Tribunal de Monſieur Camelinus, vers lequel on le traîna, en l'enlevant comme un corps ſaint : arrivé qu'il y fût, on forma un cercle, où il ſe trouva enfermé comme un criminel. Là contre lui pluſieurs s'éleverent, & l'accuſerent de molleſſe & de ſenſualité,

en disant qu'il ne convenoit point à un garçon Apoticaire de se rafraîchir, pendant que les enfans d'Esculape étouffoient de chaleur ; que cela étoit hors des regles de la bienséance, qui demandoit qu'en tout il y eut une subordination : que de plus s'il étoit honteux à un Botaniste de porter un parasol pour se garantir du soleil, il ne l'étoit pas moins de se servir d'un éventail, comme une femelette; que tout homme qui étoit sous les drapeaux de la Botanique, étoit un soldat qui ne devoit point craindre, ni la poussiere ni la sueur ; qu'enfin le corps des Etudians avoit droit de demander que cette faute fut punie, pour ôter à tout autre l'envie de délinquer une autre fois, & de les couvrir d'infamie.

Sur quoi Monsieur Camelinus ayant entendu le coupable, qui ne pouvoit donner que des mauvaises raisons pour s'excuser, & qui se coupoit dans ses réponses, ayant été aux opinions avec Monsieur Bridon & les anciens, pour ne rien perdre sur lui, prononça ainsi la Sentence.

Nous préposés au bon ordre & discipline du Corps des Botanistes confiés à nos soins, de l'avis des Jurisconsultes & autres anciens Praticiens, après sommaire information faite contre le nommé Diachylum cum gummis *à nous dénoncé, & juridiquement interrogé*

interrogé ; l'avons trouvé duement atteint & convaincu de trop de molleſſe & de ſenſualité, pour s'être ſervi témérairement & imprudemment de l'éventail, dans un exercice auſſi noble & auſſi généreux que celui de la Botanique, où tout doit démontrer la force, le courage & l'ardeur de ceux qui s'y adonnent, & où le travail, la patience & toutes les vertus mâles doivent principalement briller : ſur quoi, pour l'exemple, & attendu que c'eſt une premiere faute, avons condamné ledit Diachylum *à porter ſur le dos les ſix havre-ſacs de ceux qui l'ont ſurpris en flagrant délit, ou qui l'ont ſpécialement dénoncé ; lui faiſons expreſſes inhibitions & défenſes de récidiver ſous plus ample peine.* Fait *in campis*, près la Grange de Flaccimor, le 20 Juillet 1746. Comme *Diachylum* qu'on s'empreſſoit de charger comme une bourrique, régimboit & faiſoit rire toute la Compagnie, Camelinus commua la peine, en lui ordonnant de faire préſent de ſon éventail à quelque Dame, & de n'avoir enfin plus ſur lui cette pierre d'achoppement ; & puis s'adreſſant à toute la troupe, il dit : vous prendrez d'abord pour un paradoxe, ſi je vous dis que l'éventail peut donner une péripneumonie & une fluxion de poitrine ; mais quelque ſurprenant que cela vous paroiſſe, rien n'eſt plus probable ni plus certain : ſi vous accordez

que le froid ſubit ſur le chaud, peut cauſer cette maladie, comme vous ne pouvez pas déſavouer ; il eſt indubitable que l'éventail peut produire cet effet: une Dame en ſueur ſe fait du vent ; que fait-elle ? ſi ce n'eſt d'arrêter bruſquement le cours d'une humeur qui ruiſſeloit auparavant ſur le viſage & ſur la gorge ; ce qui eſt évident par l'état de ſiccité & de refroidiſſement où elle ſe trouve après quelques coups d'éventail. A préſent je vous laiſſe le reſte à expliquer, & en tirer les conſéquences.

Si donc l'uſage de l'éventail, continua-t-il, peut occaſionner une péripneumonie ; à plus forte raiſon pourra-t-il produire des éréſipelles, des maux de dents, des opthalmies & autres pareilles fluxions ; effets ordinaires d'une tranſpiration retenne : vous riez peut-être de cetre propoſition ; mais ſouvenez-vous qu'elle n'eſt pas ſi ridicule qu'elle vous pourroit paroître ; & ſi toutes les femmes qui uſent de l'éventail n'ont pas toujours de pareilles fluxions, c'eſt qu'elles n'y ſont pas toujours diſpoſées : ſi vous niez la raiſon, qui veut, que de paſſer du chaud au froid ſubitement, n'eſt jamais ſans danger ; je vous oppoſe l'expérience : quand on ſe fait de l'air avec l'éventail, on eſt d'abord rafraîchi ; mais quelques

momens après on ſent une ardeur plus grande qu'auparavant, parce que les parties ignées ſe trouvent incarcerées dans les tégumens, à peu près comme une main brûlée qu'on plonge dans l'eau froide en eſt ſoulagée ; mais qui enſuite en eſt tourmentée plus cruellement.

Cependant je ne voudrois pas priver abſolument le beau ſexe d'un inſtrument qui lui ſert de contenance, & qui de plus leur peut être utile ; mais je lui conſeille de ne point s'en ſervir qu'en certain cas, & toujours après s'être eſſuyé avec un mouchoir blanc, qui enleve la craſſe que la ſueur y a laiſſée ; je dis un mouchoir blanc, parce qu'un mouchoir de couleur, outre qu'il peut laiſſer une teinte au viſage, y peut occaſionner des boutons ou d'autres pareilles éruptions, par la raiſon des drogues qui y ſont entrées ; je ſçai bien que l'éventail eſt très-agréable quand on a chaud, & qu'il ne fait point d'air, comme dans une Egliſe ou dans toute autre aſſemblée nombreuſe, où l'air eſt ſtagnant & chargé de la tranſpiration de la multitude, qui eſt toujours peu ſaine; il vaut mieux alors uſer de quelques coups d'éventail, que d'étouffer ; l'éventail récrée & rafraîchit, en éloignant l'air chaud qui nous environne immédiatement, & en y faiſant ſuccéder un autre

plus frais ; hors de là ne vous en servez guere, si vous ne voulez que ce soit à votre dam, ou du moins séchez-vous toujours auparavant que de vous en servir ; il n'est pas douteux que l'air froid ne gâte les dents, en figeant l'humidité qui les abreuve, & que ce ne soit là souvent une cause de leur carie ou de leur chûte : tout le monde sçait combien le froid est leur ennemi, puisque si après la soupe on boit à la glace immédiatement, elles sont sujettes à se casser comme un verre chaud, que le froid tout-à-coup pénétreroit. Quoi que le froid que peut produire l'éventail, ne soit pas à beaucoup près si fort que celui de l'eau à la glace, il ne laisse pas d'avoir assez d'énergie, pour produire un mauvais effet. Si cela est, repartit Bellini, on ne me voit point désserrer les dents de tout cet hyver; les dents sont des amis que je ne veux pas perdre : je conçois bien qu'étant chaudes & humides dans la bouche, si je les exposois à l'air froid, elles pourroient prendre un mal de côté : vous pensez badiner, répondit Monsieur Camelinus, mais bien des gens perdent leurs dents par leur faute ; toute raillerie à part, il est certain qu'en les exposant à un air trop froid, soit en parlant comme les diseurs de rien & les causeurs impitoyables, soit en riant

comme les fous, ou en reſpirant fortement & fréquemment comme les athſmatiques, & ceux qui ont une mauvaiſe poitrine, les gens enrhumés & enchifrenés; elles ſont ſujettes à pluſieurs altérations : ainſi je ne vous conſeille pas de montrer trop votre ratelier, ſoit en riant ou en criant à gorge déployée, comme font beaucoup de gens : je paſſe même plus avant, continua-t-il, je ſoutiens, ce qui ſans doute vous étonnera ; qu'un homme en me ſaluant auprès d'une cheminée où je me chauffe, peut me donner un mal de côté, par la ſecouſſe qu'il donne à l'air, en ôtant ſon chapeau & en m'embraſſant, & m'expoſant par-là à paſſer du chaud au froid ſubitement : un homme qui ſe promeneroit auprès de moi en pareil cas, pourroit par la même raiſon me cauſer une péripneumonie ou au moins un rhume. J'ai vu un homme qui prit un mal de côté dans le lit, pour avoir été obligé de prendre le pot de chambre : ne paſſez donc jamais du chaud au froid rapidement : quittez l'air du feu avant que de ſortir de la chambre ; ne paſſez pas auſſi du Soleil à l'ombre, & ne buvez point d'eau ni fraîche ni glacée, quand vous avez chaud : ce contraſte ne peut-être que mal-faiſant ; une cloche qui a pris le branle ſe romproit, ſi on ve-

noit à l'arrêter tout-à-coup : voyez & admirez ce que fait la nature, pour nous empêcher de paſſer ſubitement du chaud de l'été au froid de l'hyver, du froid de l'hyver au chaud de l'été ; elle met intermédiairement le printemps & l'automne. Les ſaiſons ne peuvent être dérangées, & l'hyver ſuccéder immédiatement à l'été, ou l'été à l'hyver, ſans que cela ſoit une ſource d'une infinité de maladies, & ſur-tout d'épidémie : combien voit-on des péripneumonies & des pleuréſies, pour avoir bu frais quand on a chaud ; n'imitez point ces chaſſeurs novices, qui dans la canicule battent la campagne toute la journée ; qui ayant le pied poudreux, la langue ſéche & la bouche aride ; fatigués & brûlés du ſoleil, courent à l'eau fraîche, comme un cerf qui cherche quelque ſource vive, pour ſe déſaltérer, & s'y abreuvent avec une ardeur & un plaiſir que rien ne ſçauroit exprimer ; qui y trouvent une roſée rafraîchiſſante qui éteint leur ſoif tout-à-coup, mais qui quelque temps après leur fait éprouver encore une altération plus grande qu'auparavant, & que rien ne peut amortir ; la raiſon en eſt ſenſible : les parties ignées qui ſe trouvent alors dans le ſang, ont bien peut-être concentré par toute l'eau qu'ils on bu, mais non pas

ſi entiérement éteintes qu'elles ne reſſuſcitent, quand elles ſont dévəloppées; imitez au contraire les bons chaſſeurs & les ſoldats, qui quoiqu'ils ſe ſentent bien échauffés, & aient une ſoif ardente, bien loin de boire de l'eau, boivent du vin pur avec un morceau de pain trempé, ou même un doigt d'eau de vie ; ce qui n'eſt pas ſi agréable à beaucoup près, mais plus ſalutaire : vous aurez ſans doute de la peine à comprendre cette façon de faire, qui par la penſée vous met peut-être la bouche en feu, de même que tout le corps : car enfin me direz-vous, chaud ſur chaud ne peut qu'embraſer le ſang & les humeurs ; mais voici l'explication de l'énigme. Le chaſſeur ou le ſoldat, & ſi vous voulez le voyageur, ainſi que nous l'avons dépeint, eſt un homme qui doit avoir le ſang agité, & par conſéquent rempli des parties ignées, que le ſoleil & un grand exercice y ont introduites, dans qui les humeurs ſont comme calcinées par ce feu étranger, & par une exceſſive tranſpiration : boire de l'eau alors c'eſt concentrer, comme nous avons déjà dit, les parties ignées, mais non pas les éteindre ; c'eſt renfermer le loup dans la bergerie : en un mot c'eſt une mauvaiſe manœuvre ; boire du vin, au contraire, c'eſt entretenir la chaleur,

qui eſt dans le corps, c'eſt mouvoir le ſang & les humeurs, juſqu'à ce que les parties ignées ſe développent de plus en plus, paſſent par la peau, en traverſant les pores, qui ne ſont pas affaiſſés, comme quand on a bu de l'eau fraîche ; ſi d'abord vous vous ſentez plus échauffé, vous avez le plaiſir dans la ſuite de vous voir rafraîchir peu à peu, à meſure que ces parties de feu s'échappent & s'évaporent, & de vous trouver parfaitement délaſſé : ceux qui ont bu de l'eau ont une raucité, ou une péſanteur d'eſtomach, ſouvent des douleurs, des engourdiſſemens, & ordinairement beaucoup de laſſitude.

N'allez pas cependant, quoique je puiſſe vous avoir dit, vous mettre dans la tête d'éviter ſcrupuleuſement toutes les occaſions de vous refroidir, c'eſt le moyen de tomber encore plutôt dans l'inconvénient que vous voudriez éviter. Un homme qui étoit extrême en ce point, & juſqu'à ſe formaliſer de la plus petite fente dans une fênêtre, qui étoit toujours ſur le qui vive à cet égard, mourut d'une pleuréſie ; & l'on n'en doit pas être ſurpris : toutes les précautions qu'il avoit priſes en fermant ſa chambre, pour ainſi dire hermétiquement, ne firent que le diſpoſer à être encore plus ſuſceptible de l'air froid qu'il étoit obligé de pren-

dre en ſortant pour ſes viſites, & d'en être la victime. Un galant homme doit avoir ſur ſoi de ne point s'expoſer trop témérairement du chaud au froid, & du froid au chaud ; & dans bien d'occaſions, de quitter l'air du feu avant que de ſe mettre au froid de la rue ; de ne point boire des liqueurs froides étant échauffé, ni de paſſer bruſquement du ſoleil à l'ombre. Mais il ſe donneroit un parfait ridicule en s'attachant trop à des attentions inutiles, qui bien loin de le garantir toujours, le diſpoſeroient ſouvent à tomber dans l'inconvénient qu'il voudroit éviter. On doit avoir ſoin de ſa ſanté, puiſqu'après la vie nous n'avons rien de plus précieux ; mais on ne doit pas devenir hypocondriaque, ce qu'on ne peut manquer de faire, ſi on s'attache à des minuties, & ſi on s'agite d'une perpétuelle terreur panique. L'Abbé d'Hermine avoit cinq à ſix bonnets ſous la perruque dans le fort de la canicule, & encore mouroit-il de froid, à ce qu'il diſoit, & craignoit toujours les fluxions : il lui en venoit quelquefois, mais pour être trop couvert, & comme ſuffoqué de tant de marchandiſe qu'il portoit ſur ſa tête. Le Docteur Roberton qui connoiſſoit ſa manie, ſe trouvant un jour dans ſa chambre, lui jetta tous ſes bonnets par la

fenêtre, & l'en guérit, en l'abandonnant tout-à-coup à l'air, dont il ne ressentit plus les impressions dans la suite.

En tout il y a un milieu à garder : fait-il chaud ? allez à la legere : le froid se fait-il sentir ? fourrez-vous , mais toujours avec le tempérament que le bon sens inspire. Quand l'on est trop fourré, l'on sue ; & dans cet état le froid que vous voulez combattre, peut vous jouer un mauvais tour. Ce ne sont pas toujours ceux qui sont peu habillés, mais ceux qui le sont beaucoup qui prennent ordinairement la pleuresie. Evitez sur toute chose les vents coulis , qui sont des courans d'air qui peuvent vous pénétrer d'autant plus facilement, qu'ils ont plus de force. Un vent ouvert est bien moins à craindre, parce que sa force est plus divisée. L'eau qui coule dans une Riviere, est plus rapide que les arcades d'un pont que dans le lit même, attendu qu'elle s'y trouve plus resserrée ; la poudre qui est dans un canon, a infiniment plus d'énergie que celle qui n'y est point renfermée ; & c'est de cette force de l'air, qu'on peut regarder comme un trait qui nous perce, qu'il faut juger du danger qu'il y a d'y être exposé.

Je connois des gens qui sont en-

core bien en vie, dit d'Expilly, qui ont paſſé du chaud au froid ſubitement, qui ont bu à la glace étant échauffés, ſe ſont mis à l'ombre couverts de ſueurs ; qui ont fait enfin tout ce que vous avez dit, ſans prendre aucune péripneumonie, non pas même ſouvent un rhume. Combien y a-t-il des Forgerons, & autres Ouvriers expoſés au chaud & au froid par leur état, qui n'en ont jamais eu aucune atteinte : accordez cela avec vos principes, rien de plus facile, repartit Mr. Camelinus : il n'y a qu'à ſuppoſer une certaine diſpoſition, & vous verrez ce qui en arrivera. Je ſçais bien que ſans cette diſpoſition vous pourrez faire tout ce que vous voudrez impunément, & que l'accoutumance eſt un grand préſervatif. Les Turcs ſe lavent avec de l'eau froide au fort de l'hyver : les Moſcovites y plongent leurs nouveaux nés, en imitant le Baptême de ſaint Jean, & diſent que les nôtres que nous ne faiſons qu'ondoyer, ne ſont pas baptiſés ; mais on ne connoît preſque point le chaud dans ce pays, couvert ordinairement de glace & de neige ; & ce n'eſt que le contraſte du chaud & du froid qui eſt à craindre. Vous n'auriez qu'à faire cette épreuve dans nos climats, & vous verriez ſi vous y trouveriez votre comp-

te Les. Turcs s'y ſont accoutumés, & en ſont plus robuſtes : il en ſeroit de même de nous, ſi on nous y accoutumoit, & nous n'aurions pas cette délicateſſe, ou foibleſſe de tempérament, qui nous rend toute notre vie valétudinaires, eu égard à eux : mais à la rigueur, qui vous a dit, que ces bains, ces immerſions dans l'eau froide ne leur ſoient jamais funeſte ? Je voudrois avoir autant de Louis d'or, qu'il y a des Turcs qui ſont la dupe d'une cérémonie, qui ayant quelque rapport avec le Baptême, leur perſuade fauſſement que ce qui lave le corps, lave auſſi l'ame : qu'il y a des enfans qui périſſent en Moſcovie, par l'effet d'un préjugé, qui chez ce peuple ſchyſmatique, l'emporte ſur toute autre conſidération, & fait qu'on ne tient pas un contrôle de ces pauvres victimes. A l'égard de certains Ouvriers les plus expoſés au chaud & au froid par leur profeſſion, l'habitude peut bien les rendre moins ſujets aux maladies inflammatoires juſqu'à un certain point ; mais s'ils en ont la diſpoſition, ils ſont trouſſés tout comme les autres.

Puiſque vous en êtes ſur la diſpoſition, repartit Clopton-Havers, Bachelier en Médecine, voudriez-vous avoir la bonté de m'expliquer ce que c'eſt : j'en ai toujours oui parler ſans pouvoir

pouvoir l'apprendre : à mon égard c'eſt une faculté occulte, c'en eſt une en effet, répondit Mr. Camelinus ; il n'y a que Dieu qui puiſſe ſçavoir ſi nous ſommes, ou ne ſommes pas diſpoſés à avoir une telle, ou telle maladie. Tout ce que nous ſçavons, & que l'expérience nous fait voir, eſt que les gens qui ont chaud, prenant le froid ſubitement, ou comme parlent les Docteurs, intempeſtivement, de quelque façon que la choſe arrive, courent le riſque d'une maladie inflammatoire ; mais ce n'eſt pas là la diſpoſition dont il s'agit : il s'agit d'un certain rapport entre le froid & le chaud & notre corps, lequel ſuppoſé, on a néceſſairement la pleuréſie, ou la péripneumonie. Or ce rapport nous eſt inconnu, & eſt pour nous une énigme, qu'il ne nous eſt pas poſſible de développer. Dans ce doute, n'eſt-ce pas une folie de s'expoſer à prendre une maladie, à laquelle nous ne ſommes pas sûrs de n'être pas diſpoſés ? Mais pour vous donner une idée de cette diſpoſition, qui ne peut être que métaphyſique, parce qu'elle ne peut vous ſervir de rien, & qu'à moins qu'elle ne vous fut révélée, vous ne pouvez pas ſçavoir ſi vous pouvez vous expoſer impunément. Examinons en peu de mots, ce que c'eſt qu'une pleuréſie, & cet exemple vous

ſervira pour toutes les autres maladies. Avoir une pleuréſie, eſt avoir une douleur au côté, cauſée par une inflammation à la poitrine : cette inflammation eſt généralement reconnue venir du ſang qui ſouffre un extaſe, ou une extravaſion : de-là, la douleur, la fievre, &c. La cauſe la plus ordinaire de ce ſéjour, ou de cette extravaſion du ſang, eſt une tranſpiration retenue, ce que l'expérience nous fait voir tous les jours. Or la tranſpiration ne peut être retenue, que les pores de la peau ne ſoient conſtipés, & les pores conſtipés, que cette matiere ne reflue & ne s'accumule : elle ne peut s'accumuler, ſans gêner le cours du ſang, ſans comprimer les vaiſſeaux ſanguins, & enfin ſans les crever. Outre cela, ſi la chaleur a extrêmement dilaté les pores, & que le froid ſoit d'une nature à pénétrer le ſang, ou la lymphe, vous voyez que ces liqueurs n'en peuvent être que coagulées : de-là tirez vos conſéquences. Donc pour avoir un mal de côté, il faut que les pores puiſſent être conſtipés, & que le ſang puiſſe être pris contre nature. Dès que l'un ou l'autre arriveront dans cette partie, vous aurez infailliblement cette maladie.

Si les pores ne ſont qu'à demi conſtipés, au lieu d'un mal de côté, vous

aurez une ſimple douleur rhumatique, ou peut-être rien du tout ; parce que pour une véritable pleuréſie, il faut un certain degré qu'il ne nous eſt pas donné de déterminer. Si le ſang n'eſt pris & coagulé qu'à demi, il en ſera de même. Il pourra bien ſurvenir un phlogoſe, mais non pas une inflammation. Je ne veux pourtant pas dire qu'il faille qu'il le ſoit à plein, parce que la pourriture ſeroit bientôt de la partie ; il le doit être à un certain point. Un homme en ſueur s'expoſe au froid quatre-vingt dix-neuf fois ſans mal prendre, à la centieme il eſt attrapé : d'où vient cela ? ſi ce n'eſt qu'on lui a pris meſure cette fois là ; c'eſt-à-dire, que le chaud aura ouvert les pores au point de laiſſer paſſer le froid, & le froid aura fixé le ſang & les humeurs au point de ne pouvoir librement circuler. Mais vous me direz peut-être, que ſi cela étoit vrai, tout grand chaud qui ouvrira les pores, & tout grand froid qui lui ſuccédera & fixera les humeurs, devra être ſuivi d'une pleuréſie : à quoi je réponds que cela eſt preſque toujours ainſi, & que je ne vous conſeille pas de tenter ſouvent cette fortune. Mais ſi vous m'euſſiez laiſſé dire, je vous aurois dit que tout grand chaud n'ouvre pas les pores, ni tout grand froid

ne fixe pas les humeurs, au moins de la façon qu'il faut pour produire une pleuréſie. Il y a des ſituations où la peau eſt relâchée, & les pores ſi affaiſſés, que le chaud n'y fait preſque rien. Il faut, pour être diſpoſé à cette maladie, une certaine tenſion ; ce qui fait que les bilieux, où tout eſt bandé, y ſont plus ſujets que les phlegmatiques, où le reſſort des parties eſt extrêmement diminué. Ainſi voit-on par expérience que les gens robuſtes en ſont plus atteints & plus dangéreux que les perſonnes délicates : par la même raiſon, ce qui en délivrera un mélancolique, y diſpoſera un ſanguin. S'il faut pour coaguler le lait une certaine quantité de préſure ; ſi pour exciter une fermentation entre l'huile de tartre & l'eſprit de vitriol, il faut que l'une & l'autre liqueur ſoient en proportion, il faut pour produire la pleuréſie, une proportion entre le chaud & le froid, les pores & les humeurs. J'ai vu des gens qui ont couché avec des galeux ſans prendre la gale, & d'autres qui l'ont priſe pour leur avoir touché ſeulement la main. Notre ſang n'eſt pas toujours le même : il ſera échauffé aujourd'hui, demain froid ; aujourd'hui d'une certaine conſiſtance, demain d'une autre, nos tégumens tendus ou relâchés, nos pores ouverts

ou fermés, ſuivant la diſpoſition de nos humeurs. Les paſſions de l'ame auxquelles nous ſommes en butte, & le régime de vie ſouvent irrégulier, ne contribuent pas peu à ces ſortes de variations, & ce ſeroit perdre ſon temps que de parcourir toutes les combinaiſons poſſibles & capables de produire, ou de ne pas produire la pleuréſie. Il doit vous ſuffire de ſçavoir que la diſpoſition de prendre cette maladie, n'eſt pas un être de raiſon. Je veux finir par un conſeil utile, qui eſt d'éviter tout contraſte trop grand : ſoyez toujours chaud, ou toujours froid modérement, & jamais d'une façon ſubite ; & ne prenez pas à la lettre ce que j'ai dit des dents dans les babillards ; car ſi cela étoit, j'en connois qui n'en auroient pas une dans la bouche ; les femmes ſur-tout ſeroient toutes édentées.

Je vous ſuis très-obligé, Monſieur, répondit Bellini, de l'idée que vous m'avez donné de la diſpoſition. Je la conçois à préſent mieux que je ne la faiſois autrefois ; mais quoiqu'on ne puiſſe raiſonnablement la tirer que de la nature du froid, de celle du chaud, & du rapport ou la proportion que l'un & l'autre ont avec l'économie de notre corps, j'y trouve encore bien de la confuſion, pour ne pas dire

beaucoup d'embarras. Cependant comme il y auroit de l'indiſcrétion de ma part de vous faire tant parler ſur la même matiere, je paſſe à une autre, & vous prie de dire encore un mot ſur la tranſpiration dont vous parliez n'aguere, & qui n'eſt pas pour nous une queſtion indifférente. Il eſt juſte de vous contenter là-deſſus, repartit Mr. Camelinus, d'autant plus que cela eſt de mon ſujet, & que la matiere eſt tout-à-fait intéreſſante. N'avez-vous jamais pris garde en hyver quand il fait grand froid, qu'en parlant vous jettez une touffe de vapeurs par la bouche, qui eſt comme une fumée aſſez épaiſſe qui ſort des poulmons; il en eſt de même, en quoi vous ne vous en apperceviez pas, parce que cette vapeur que le froid condenſe en hyver, & vous rend ſenſible en la corporiſant, devient inviſible par la chaleur de l'été qui la rarifie. Il en ſort une pareille de toute la ſurface de notre corps, à quelque différence près pour la quantité, ce qui nous forme une athmoſphere particuliere qui a ſes bornes, qu'on appelle ſphere d'activité, laquelle eſt ſi individuelle & propre, qu'un chien reconnoîtra ſon maître ſans le voir ſur cent mille, un agneau ſa mere tout pareillement, ce qui aſſurément eſt une merveille, & fait

voir la délicateſſe de l'odorat de ces animaux, & l'infinie diviſion & ténuité de ces vapeurs qui les frappent à des diſtances immenſes. On a vu des corbeaux aller fondre directement ſur des charognes à cent lieues loin : on a vu auſſi des chiens ſuivre à la piſte leur maître pendant pluſieurs journées. Si l'hiſtoire qu'on lit dans le Livre de la baguette dévinatoire de M. l'Abbé de Vallemont eſt vraie, Jacques Aimar avec ſa baguette, a fait plus que tout cela, puiſqu'il ſuivit tantôt ſur la terre, tantôt ſur l'eau, deux brigands qui avoient aſſaſſiné un Marchand de vin à Lyon, & alla avec ſa baguette en chercher un juſques dans les priſons de Beaucaire, où il avoit été détenu, & l'autre ailleurs, leſquels furent enſuite rompus. Ledit Auteur vous prouve fort doctement ce phénomene, auquel je vous renvoie, ſi vous voulez en être inſtruit. Ce n'eſt pas tout : il y a des hommes qui ont la même ſagacité que les chiens, & vous ſuivront comme eux une perſonne à la piſte. Cela ne vous paroît pas autrement extraordinaire aux Indes, où l'on voit quelquefois de ces ſortes de gens, qui ont apparemment l'organe de l'odorat ſemblable, ou analogue à celui de ces animaux.

Les Peintres dans leurs tableaux en-

vironnent les Saints d'une gloire ,qui eſt comme un amas de rayons, qui ſortant de leur corps, ſemblent répandre à l'entour une clarté, ou une lumiere, qui pour ainſi dire, les éclaite. L'homme a de même ſon athmoſphere ; c'eſt-à-dire, qu'il ſort de toute la ſurface de ſon corps une infinité de rayons qu'on appelle la matiere de la tranſpiration, dont l'illuſtre Sanctorius nous a donné par des ſoins immenſes, l'idée la plus parfaite, en calculant au plus juſte ſa valeur, & en démontrant, que de ſept parties d'alimens, ou ſolides, ou liquides, il en paſſe cinq par la peau dans les régions les plus tempérées, C'eſt autre choſe dans les pays froids, ou dans les pays chauds, dans les différentes ſaiſons, dans les gens de différentes profeſſions, dans un état de fievre, dans les différentes paſſions, dans la veille ou le ſommeil ; en un mot dans toutes les ſituations où les hommes peuvent ſe trouver.

Quand donc ces rayons qui accompagnent chaque individu, viendront à être interceptés, en tout ou en partie, par un froid ſubit qui ſuccédera à une certaine chaleur, il ne peut ſe faire qu'étant retenus, ils ne faſſent plus ou moins d'irruption dans les parties, & de-là toutes les fluxions dont nous avons parlé ci-devant. Il eſt très-cer-

tain que la ſuppreſſion ou la diminution de l'inſenſible tranſpiration, eſt la cauſe de beaucoup de maladies, dans la curation deſquelles les Médecins ſe morfondent, faute de connoître, ou de faire attention à cette vérité, lorſque pour les guérir facilement, il n'y auroitnqu'à rétablir cette tranſpiration rete ue. La nature nous donne en cela une belle leçon, en nous faiſant voir que c'eſt la façon dont ſe terminent les plus grandes maladies, & que c'eſt la criſe la plus générale & la plus ſalutaire. J'ai vu des Pleurétiques qui jettoient de tout leur corps une fumée comme l'eau qui bout : j'ai vu des malades réduits, pour ainſi dire, à l'extrêmité, être ſur pied le lendemain, & cela, pour avoir baigné les matelats & la paillaſſe dans la nuit, pendant laquelle ceux à qui je témoignois ma ſurpriſe, me répondoient que le malade avoit été dans le délire, & dans une telle angoiſſe, qu'on avoit cru le perdre à tous les inſtans. C'eſt là un camouflet que la nature donne au Médecin qui a porté un pronoſtic funeſte, & qui ne doit pas être fâché de ſe tromper à ce prix là. Il doit ſeulement profiter de la leçon, & tenir pour certain, que le ſang ſe délivre ſouvent par des ſueurs abondantes, de certaines humeurs qui en altéroient la

constitution, & que rien ne purifie mieux ce liquide, qui est la source de la santé & de la vie, qu'une louable transpiration.

Tout transpire dans la nature, jusqu'aux diamans, qui sont les corps les plus durs. C'est par-là que les cochons trouvent les truffes, & qu'il y a des gens qui trouvent l'eau & les mines métalliques. L'air fourmille d'une infinité d'atomes qui s'élevent perpétuellement de tous les corps terrestres, par l'effet d'une continuelle transpiration, & qui échappant à notre vue, ne laissent pas que d'affecter l'odorat de certains animaux, qui ont l'organe de ce sens extrêmement subtil & délicat. Or si les diamans qui sont les corps les plus serrés & les plus durs de la nature, transpirent; s'il en est de même de tous les minéraux, comme on n'en peut pas douter, par l'insalubrité de l'air que l'on respire dans les endroits où il y a des mines, que sera-ce des végétaux, & sur-tout des aromatiques, qui répandent au long & au large une odeur qui affecte même les hommes, encore qu'ils n'aient pas l'odorat, à beaucoup près, si fin & si subtil que les animaux. Que sera-ce enfin des animaux, dont les parties par leur propre structure sont dans une agitation perpétuelle? La transpiration

les corps eſt en raiſon réciproque avec la délicateſſe & les mouvemens de leurs parties, ce que l'expérience confirme, en nous faiſant voir que les corps froids tranſpirent moins que les chauds, que les cadavres ne tranſpirent jamais plus que dans l'état de la corruption, où on y apperçoit une chaleur ſenſible. Le pain rôti donne une odeur reſſocillante ; l'oignon crud qui n'a preſque point d'odeur étant frit, en a une très-pénétrante ; il en eſt de même du caffé, qui par la calcination, en a une très-agréable.

Pour mettre donc à profit tout le raiſonnement que je viens de faire ; car je ne prétends pas philoſopher envain, ni vous faire connoître la nature, ſans qu'il ne vous en revienne quelque utilité, ce qui ſeroit vous repaître des chimeres, évitez tant que vous pourrez les aſſemblées trop nombreuſes, où l'air ſe trouve chargé à cauſe du ſouffle & de la tranſpiration des gens mal ſains qui peuvent s'y trouver, de mille corpuſcules malins, capables de nuire, & d'être le germe de beaucoup de maladies qui ſe font ſentir dans la ſuite. La tranſpiration même des gens les plus ſains eſt nuiſible, parce qu'elle n'a pas toujours le rapport, ni l'analogie qu'il faut pour ſympathiſer avec nos propres humeurs. Souvenez-vous

que pour la ſanté, l'air ne ſçauroit être trop pur. On dit qu'à Berre en Provence, qu'à Aigues-mortes en Languedoc, & ailleurs, les hommes y ſont pâles comme des déterrés, pour l'air y être mal ſain. Nous ne vivons que par l'air, comme les poiſſons par l'eau : plus l'eau eſt pure & courante, plus les poiſſons ſont ſains, & plus mal ſains par la raiſon du contraire. Il n'y a pas juſqu'aux végétaux qui ne ſe reſſentent de cette ſalubrité, ou inſalubrité de l'air. Combien de maladies ſe communiquent-elles par l'air qui en eſt le véhicule. On a vu des gens avoir une ophtalmie, & la communiquer à d'autres en les regardant : les vieillards n'amaigriſſent-ils pas ſouvent les enfans qui couchent avec eux, par l'acrimonie de leur tranſpiration & de leur haleine ; & les enfans ne corrigent-ils pas par la douceur de la leur, l'acrimonie des humeurs des vieillards. C'eſt ainſi que David ſe trouva bien en couchant avec la belle Sunamite, & que ce Roi caduc en fut fortifié, & pour ainſi dire, rajeuni. Comme il n'y a point de proportion entre la tranſpiration des gens vieux, & celle des jeunes perſonnes, c'eſt une précaution à prendre, d'empêcher que les enfans couchent avec leur grand-pere, ou grand'mere, quoique ce ſoit une de

leurs

leurs fantaiſies, qui les deſſéche aſſez ſouvent, ou du moins les empêche de croître.

L'on ne ſera pas ſurpris de ce mauvais effet, ſi l'on conſidére que la tranſpiration eſt preſque toute urineuſe; étant de fait, que plus on tranſpire, moins on urine, & plus on urine, moins on tranſpire; il eſt d'expérience auſſi que les urines ſont plus copieuſes en hyver, quoiqu'on boive moins qu'en été où l'on boit plus. Il eſt donc bien ſenſible que le ſel volatil urineux, qui ſort de toute la ſurface du corps des autres, entre dans le nôtre par la reſpiration, & peut-être par nos pores; & s'y mêlant avec le ſang, le briſe, l'atténue & le diſſout comme un véritable fondant. Toutes ces choſes étant égales, la tranſpiration du bilieux qui eſt acre, eſt plus à craindre par cette raiſon, que celle d'un ſanguin qui eſt plus douce. Il y a des gens qui ont la tranſpiration ſuave, & d'autres qui l'ont fétide; & on a vu des corps morts même exhaler une odeur de violette; ce qui ne doit pas vous ſurprendre, puiſqu'on ſçait que la térébenthine donne l'odeur de cette derniere à l'urine, & les aſperges l'odeur de l'autre: ceux qui ont les urines bien ou mal odorantes, ont de même leur tranſpiration; & c'eſt toujours de la diſpoſi-

tion de nos humeurs que l'un & l'autre excrément tire ſa nature, ſuivant cet axiome, *principiata redolent naturam principiorum.* Pour ſentir la violette, il faut avoir en ſoi, ou l'arrangement ou les principes de cette fleur, qui a une odeur ſuave, tout comme pour ſentir le bouquin, qui eſt une odeur fétide, il faut avoir ceux de la graiſſe rance qui en a une déſagréable : par la même raiſon, les roſes, les œillets, la méliſſe, ſont autant gracieuſes que le ſouci ſauvage; la ruë & la velvote ſont déteſtables; la fiente de vache, dont on fait l'eau de mille fleurs, ſent le muſc; comme auſſi le ſerpent & la crotte de certains rats; il y a des fourmis aîlées qui ont une odeur de limon ou de méliſſe très-ſenſible.

L'air eſt toujours chargé plus ou moins de tous les corpuſcules des corps terreſtres quels qu'ils ſoient; il y a du ſoufre, du ſel, de l'eau, des parties métalliques & minérales, des œufs d'une infinité d'animaux & de ſémences des végétaux; il contient la matiere ſubtile, celle de la lumiere, celle du ſon & pluſieurs autres peut-être qui ne ſont pas connues; mais contient-il, interrompit Bellini, la matiere du mouvement & du ſentiment de Mr. Lieutaud; Mr. Camelinus ſe trouva un peu embarraſſé à répondre à cette queſ-

tion qu'il ne comprenoit pas d'abord, mais ſe rappellant enſuite ce que Bellini vouloit dire, il lui répondit en riant qu'elle n'étoit que dans la tête de celui qui l'avoit imaginée, & que l'air le plus pur, que l'on peut imaginer, ſeroit celui où il n'y auroit que cette double matiere. Ce ſeroit donc un air, répartit Vieuſſens, à vingt-quatre carats; c'eſt ce dont vous pouvez être aſſuré, répondit Monſieur Camelinus. Cependant ce n'eſt pas un ſemblable air qu'il nous faut; comme l'or le plus pur n'eſt pas bon pour les ouvrages d'orfévrerie; auſſi faut-il à l'air un peu d'alliage. Pour être utile aux plantes & aux animaux, un air ſans ſel, ſans ſoufre & ſans eau, leur ſeroit tout-à-fait inutile; Dieu y a pourvu, en mêlant dans le commencement, ou en lui en envoyant dans la ſuite de la tranſpiration de tous les corps qu'il a créés. Qui auroit l'odorat aſſez fin, ou la vue aſſez ſubtile pour les y voir ou les ſentir, ne ſeroit pas ſurpris d'une infinité de phénomenes que nous remarquons dans la nature, & qui ne peuvent s'expliquer que par une circulation perpétuelle de corpuſcules, qui émanent de tous les corps; leſquels tendans à s'unir ou à s'éloigner les uns des autres, produiſent ce qu'on appelle la ſympathie ou l'antipathie, & d'au-

tres effets, dont on n'a jamais pu donner autrement la raiſon ni l'explication.

En effet, comment expliquer l'électricité & le magnétiſme, & les effets de la poudre de ſympathie. Comment expliquer celui d'un cadavre, qui ſaigne à la préſence de l'aſſaſſin ou du meurtrier, ſi tant eſt que la choſe ſoit vraie, comment expliquer la rencontre de deux freres, ou de deux perſonnes du même ſang, ou fort proches, qui ſans s'être jamais vu, ſe reconnoiſſent; comment expliquer que ceux qui ont mal aux yeux, peuvent donner une ophtalmie; que ceux qui ſe voient une ſeule fois, s'aiment éperdument, ou s'abhorrent toute leur vie, &c. Si vous le demandez à Sennet, il vous dira que c'eſt une faculté occulte: Mercurial vous dira que c'eſt par une propriété particuliere; un autre recourra à la Sacriſtie, & vous dira que c'eſt la volonté de Dieu; d'autres enfin à la magie & au preſtige; perſonne ne vous dira qu'il l'ignore. Telle eſt la vanité ou l'ignorance des Philoſophes, qui ne veulent point reſter courts dans l'explication des effets de la nature, auxquels ils n'entendent rien; je ſçai bien que l'ame a beaucoup de part à tous ces effets; mais elle ne l'a qu'en conſéquence des impreſſions faites ſur

le corps ; & ce n'eſt jamais que des impreſſions du corps, que naiſſent les paſſions de l'ame : toute impreſſion ſuppoſe un contact ou une communication, & toute communication ſuppoſe des ſubſtances corporelles, qui ſelon leur maſſe ou leur vîteſſe, communiquent plus ou moins de mouvement, & ſont par conſéquent des plus petites ou des plus fortes impreſſions.

Sans vous interrompre, Monſieur, une petite demande je vous prie, dit Duhamel ; eſt-ce par ſympathie ou par antipathie, que la belette vient ſe jetter dans la gueule du crapaud ? Et eſt-ce par attraction qu'elle y eſt attirée ? Mr. Camelinus répondit que ce phénomene étoit un des plus obſcurs & des plus difficiles à expliquer, & qu'il ſembloit tenir de l'une & de l'autre nature, puiſque ſi d'un côté la belette paroît s'avancer, & s'avance réellement ; de l'autre elle marchande trop, en criant pour croire, que c'eſt de ſa propre volonté : il n'y a point d'animal qui ne craigne ſa deſtruction : il eſt à croire que la vue hideuſe du crapaud interdit aſſez la belette, pour ne point lui laiſſer la liberté de s'en fuir, comme ſont tous les animaux qui ont une peur extrême ; quand la peur eſt extrême, on n'a pas la force de fuir ; le trouble ſouvent nous

fait faire des démarches toutes contraires : on croit éviter le danger en s'humiliant ; il y a des animaux qui ont un empire sur les autres, capable de troubler leurs sens ; vous ne serez pas plus sçavans, par ce que je vous dis ici ; je sens le foible de mon raisonnement, qui ne vaut guere plus qu'une faculté occulte : d'expliquer ce phénomene par des corpuscules, ce seroit être bien hardi, & même téméraire, quoique dans le fond, peut-être on auroit déviné ; il resteroit toujours à sçavoir la forme & l'action de ces corpuscules. Je vous demanderois à mon tour, si ce que Plutarque assure étoit vrai, pourquoi un homme apperçu du loup le premier, se trouve enrhumé ; ce que personne de nous ne sçut résoudre.

Encore celle-ci, Monsieur, interrompit Stenon. On dit de deux personnes qui ne peuvent sympathiser, qu'elles sont le feu & l'eau ; cependant l'eau & le feu sympathisent, & ne sont pas si contraires, comme on le dit communément ; car les Forgerons augmentent l'activité du feu, en arrosant subtilement de quelques gouttes d'eau les charbons allumés, & le feu se conserve dans l'eau pendant quelque temps : en effet qu'est-ce que l'eau chaude, si ce n'est celle qui contient des particules de feu ? Les eaux minérales chaudes

en ſont toutes pleines : Monſieur Camelinus répondit que le s comparaiſons clochoient toujours en quelque choſe, & qu'il n'y en avoit point de parfaite ; que par le feu il ne falloit pas entendre le feu principe, qui ſe trouve plus ou moins dans toutes ſortes de ſubſtances matérielles, mais ſimplement un corps allumé qui s'éteint dans l'eau, ſi on l'y plonge. Si quelques légeres gouttes produiſent un effet tout contraire, en lui donnant plus d'activité, c'eſt par la raiſon, que les rayons du feu qui ſortent du charbon allumé, étant extrêmement diviſés, ces gouttes les rapprochant, leur donnent plus de conſiſtance, & par conſéquent plus de force ; c'étoit comme des rayons perdus & inviſibles à cauſe de leur ténuité, qui acquérant par-là plus de maſſe, ſe rendent ſenſibles ; à peu près comme les vapeurs qui s'élévent dans un alambic, deviennent viſibles, en ſe corporifiant par l'eau froide, contenue dans le chapiteau : cependant cet effet arrive plus au charbon de pierre qu'à toute autre ſubſtance, ce charbon étant une huile bitumineuſe, que l'eau ne peut pas pénétrer, & ſur laquelle elle ne fait que gliſſer, à peu près comme ces fuſées volantes, qui plongeant dans l'eau, bien loin de s'éteindre, en ſortent encore plus brillantes qu'elles n'y

étoient entrées : à la vérité l'eau chaude contient des parties de feu, mais jamais des corps enflammés, qui feroient à l'inftant éteints; à moins qu'ils ne fuffent bitumineux, & de la nature du feu grégeois, qui vit dans l'eau comme le camphre ; ce ne font que des parties ignées qui s'en font détachées, que l'eau où elles font entrées a divifées, & qui y nagent jufqu'à ce qu'elles fe foient évaporées.

Mais pour revenir, continua Mr. Camelinus, tous les corps ne peuvent agir les uns fur les autres que par leurs parties : on ne peut pas expliquer autrement l'effet de la poudre de fympathie & celui de l'aiman, qui ont donné la torture à tant de fçavans Philofophes, l'effet des maladies contagieufes, qui portent avec elles de quoi fe réproduire ; s'il y a quelques phénomenes qu'on ne puiffe pas bien développer par-là, c'eft moins par le défaut de ce fyftême, que par la foibleffe de notre raifon, qui n'en peut pas pénétrer tous les recoins. Comment fans cela expliqueriez-vous la fécondité de certaines plantes, dont les mâles & les femelles font à certaine diftance : je vous vois venir, interrompit Barthole, vous voulez parler du palmier, dont le mâle envoie des baifers amoureux à la femelle pour l'engroffer : vous plaifantez,

Monſieur, repartit Mr. Camelinus, vous dites cependant la vérité ; ce n'eſt qu'à la faveur des corpuſcules que tout cela ſe fait ou peut ſe faire : la même choſe ſe paſſe dans les animaux, où l'eſprit prolifique, où la fumée ſubtile de la ſemence donne à l'œuf le mouvement & la vie. S'il en faut croire le Chevalier Digby, ſi l'on verſe de l'eau froide ſur le ſang récemment tiré d'un fiévreux, le malade en ſera rafraîchi : dans cette ſuppoſition pourroit-on s'empêcher de dire, que la froideur de l'eau ſe communique au ſang par la chaîne des vapeurs, qui de la palette communiquent à la veine ouverte. Pourroit-on expliquer autrement l'effet de la poudre de ſympathie, qu'en diſant que les atomes du vitriol blanc, qu'on ſeme ſur un linge ſanglant, ſe communiquent à la plaie de la même maniere ; qu'il en eſt de même de l'encre de ſympathie & de tant d'autres effets, qui n'ont pour cauſe que les mêmes corpuſcules.

Puiſque me voila en train, continua Monſieur Camelinus, je m'en vais vous dire tout ce que je ſçais de l'air. Nous ne vivons que par l'air, & c'eſt l'air qui nous tue, quand il ne nous eſt pas proportionné : l'air trop raréfié ou trop denſe nous étouffe ; s'il eſt humide, il peut nous enfler ; s'il eſt ſec, il nous deſſéche ; ſi chaud, il nous torré-

fie ; il nous tranſit, s'il eſt froid : en un mot il eſt utile ou nuiſible, ſuivant le rapport ou la diſproportion qu'il a avec nous ; il ſert de véhicule a une infinité de corpuſcules, dont nous ne nous appercevons que par les bons ou les mauvais effets qu'ils produiſent dans nous : gardez-vous bien tant que vous pourrez de reſpirer celui de certains malades, ſi vous ne voulez tomber dans la même incommodité, ou dans un pire ; il y a des endroits qu'il faut abſolument éviter : ſi vous ſaviez ce que c'eſt qu'un bon air, vous l'iriez chercher au bout du monde ; rien n'influe tant ſur la ſanté & ſur la durée de la vie : il y a des contrées homicides, ou les hommes à cauſe du mauvais air ne vivent pas cinquante ans, ou qui ſont convaleſcens toute leur vie ; il y en a auſſi où l'air eſt ſi bon, qu'ils vivent long-temps, & qu'il faut pour ainſi dire les aſſommer. Le bon air rend joyeux, diſpos, robuſte & plein de ſanté ; le mauvais air rend foible, languiſſant, triſte, & rend les hommes des ſpectres & des ombres : l'air eſt-il pur dans un climat, les eſprits y ſont ſubtils, vifs, pénétrans ? Eſt-il impur, ils y ſont lourds, péſans & communément méchans ? Des qualités de l'air, naiſſent celles du génie & des mœurs, mauvais pays, mauvaiſes gens ; l'air

neu par les zéphirs eſt très-bon ; le dormant eſt le plus mauvais de tous ; les plantes mêmes ſe reſſentent des effets de l'air : quand l'air eſt bon les plantes végétent de toute autre maniere, & ſont de tout autre goût que quand il eſt mauvais ; ordinairement quand l'air eſt mauvais, les eaux ne ſont pas bonnes : or la ſanté ne peut pas ſe conſerver quand l'un & l'autre de ces élémens ſont tels, parce qu'elle dépend du bon air, de la bonne eau & des bons alimens par deſſus toutes choſes. Si les plantes & les animaux dont nous nous nourriſſons, ne ſont pas ſains' comment le ſerons-nous nous-mêmes ; tout eſt bon quand l'air eſt bon, mais tout eſt, pour ainſi dire malade, quand l'air n'eſt pas ſain ; ceux qui vivent dans un air croupiſſant, ou dans un terroir où il y a des mines, ſont comme les poiſſons d'étang, qui ſont infiniment plus mauvais que ceux des ſources vives : fuyez les climats où il y a des mines de mercure, d'arſénic, de vitriol, &c. Il n'y fait pas bon pour vous ; à peine ceux qui ont le malheur d'y être nés peuvent y ſubſiſter ; encore tombent-ils tôt ou tard dans le trémor, la paralyſie, & dans une infinité d'autres incommodités ; ils vieilliſſent d'ailleurs de bonne heure ; la vapeur du charbon de pierre, fait tomber les

Anglois dans la consomption ; l'eau de neige & l'air nitreux fait tomber les Piémontois dans le gouêtre ; ainsi de toutes les Nations où l'air s'éloigne le plus du naturel, & qui ont par conséquent toujours quelque maladie qui leur est propre & particuliere.

Comme l'air ne dépend pas des hommes, les hommes ne peuvent pas le changer, mais il dépend d'eux de le purifier en quelque maniere, & ayant soin d'éloigner tout ce qui pourroit l'altérer & le corrompre : pourquoi, par exemple, laisser les Tanneurs au milieu des Villes, puisque la peau des animaux, la chaux & les autres ingrédiens dont on se sert dans ces sortes de Manufactures, fournissent des sels volatils qui impurent le sang d'une façon particuliere. Pourquoi dans les Villes souffrir le fumier dans les rues, & tant d'autres saletés ou ordures, qui infectant l'air que nous respirons, ne peuvent produire en nous qu'une altération pernicieuse ; & quoique ces sortes d'effets ne soient pas prompts, on ne laisse pas que de les ressentir dans la suite. Combien des gens dont la santé est minée peu à peu par un principe inconnu, qui se rétablissent en changeant d'air, marque que l'air où ils étoient auparavant ne leur étoit pas salutaire : oui, interrompit Galien, un des seniores

res de la Troupe ; il n'y a rien au changement d'air ; c'eſt la plus grande reſſource de la Médecine ; quand vous aurez un malade auquel vous ne ſçaurez plus que faire, envoyez-le aux eaux, ou changer d'air ; c'eſt la façon la plus honorable de vous tirer d'affaire : vous penſez badiner , répondit Monſieur Camelinus , & vous dites la vérité en toute maniere : tout changement d'air eſt agréable à la nature , quand ce ſeroit même d'un mauvais dans un pire : combien des gens voit-on tous les jours guérir , en humant leur air natal , quoique mauvais en lui-même , qui ſe mouroient un en reſpirant un autre quoique meilleur , ce qui n'eſt pas rare , & peut facilement s'expliquer par la proportion & l'analogie que cet air a avec leur nature : je ſuis d'avis de les y envoyer pour cette raiſon, & pour celle que vous avez alléguée : il n'y a rien de ſi déſagréable , que de voir dépérir entre ſes mains un malade , qui ſemble nous demander ſans ceſſe de le guérir , & nous ſommer de la parole que nous lui en avons peut-être donnée , que nous avons entretenu dans cette eſpérance , qu'il ne nous eſt plus permis d'effectuer , qui devient tous les jours plus languiſſant & plus triſte , & ne nous entretient plus que de ſon mal : le Médecin en cet état n'eſt pas dans

une poſition gracieuſe, ne pouvoir rien faire pour lui que de le plaindre ou de l'amuſer, & avoir tous les jours le même refrein à lui dire, eſt un état des plus déſagréables : je ne ſuis pas ſurpris ſi quelquefois on ſe hâte de les faire partir, même au riſque de leur vie, & ſans même que l'on puiſſe raiſonnablement ſe flatter que le changement lui ſera favorable, car enfin ce n'eſt pas le coup sûr que de changer d'air, ſouvent un malade en empire; cependant on ne doit point laiſſer échapper cette reſſource, qui ſert de trêve entre le malade & la maladie, & décharge d'autant le Médecin, qui ſans cela ſe trouveroit bien intrigué, pour ne ſçavoir que lui faire, ni que lui dire.

L'air a une infinité de propriété; mais la principale eſt celle de ſervir à la reſpiration des animaux, qui eſt une opération qui dure depuis qu'ils voient le jour, juſqu'à la fin de leur vie. On a dit qu'on a entendu crier des enfans dans le ventre de leur mere, mais c'eſt un conte, la choſe n'eſt pas poſſible, pour crier il faut néceſſairement reſpirer; ce qu'on ne peut pas dire du fœtus enfermé dans ſes membranes, qui n'a pas d'ailleurs aſſez d'air; les cris ſont des ſons inarticulés, produits par les mouvemens des levres & de la lan-

gue que l'on fait dans l'expiration, & qui ne ſont pas modifiés comme les paroles, qui ſont des ſons articulés propres à l'hommes, aux perroquets, aux géais, aux merles, aux pies & à pluſieurs autres oiſeaux qui ont la langue plate & ronde d'une certaine maniere. Les différentes langues elles-mêmes ne ſont que des ſons ou un air différemment battu & modifié, & qui ſuivant que le goſier, les lévres, la langue, le palais, &c. ont concouru à les former, ont donné naiſſance à l'Hébreu, au Chaldéen, au Syriaque, au Cophte, au Grec, au Latin, au François, à l'Allemand, à l'Anglois, au Bas-Bréton, au Tudeſque, à l'Arabe, au Turc, à l'Eſclavon, à l'Eſpagnol, à l'Italien, & à toutes ſortes de langage, dont pas un ne peut être dit naturel, étant tous de pure inſtitution humaine. L'expérience ayant fait voir que les enfans nourris dans le déſert, ont parlé toute autre langue que celles qui nous ſont connues, ou pour mieux dire, ont parlé aucune ; ce qui ne pourroit être s'il y en avoit quelqu'une de naturelle : quoique Dieu ait parlé Hébreu & Adam auſſi, tout ce qu'on en peut conclure, eſt qu'elle eſt la premiere langue que Dieu ait créé, & peut-être celle ſur laquelle toutes les autres ſe ſont formées, qui doute qu'aujourd'hui même

on ne peut former d'autres langues, qui n'auroient que peu ou point de rapport avec les anciennes.

L'air eſt auſſi la matiere du chant, & ce n'eſt que le plus ou moins d'ouverture ou de rétréciſſement de la glotte, qui forme le ton grave & l'aigu, dont tous les autres ne ſont qu'une différence; la muſique elle-même n'eſt que la meſure ou la proportion des tons, qui font tant de plaiſir à l'ouïe: ce n'eſt que l'air auſſi qui donne l'ame à tous les inſtrumens, ſoit immédiatement comme la flutte, la trompette, l'orgue, la cornemuſe, le ſerpent, le hautbois, le flageolet, le cors de chaſſe, & tous les inſtrumens à vent, ſoit médiatement comme le claveſſin, l'épinete, la harpe, la lyre, tuorbe, le clairon, le tympanon, le violon, la baſſe de viole, la guitarre, le pſalterion, le tambour, les timbales, la trompette marine, les caſtagnettes, le tambour de baſque, les cloches, &c. La voix de l'homme eſt la plus belle entre les animaux, & la plus touchante: entre les oiſeaux le chant des roſſignols, des oiſeaux de canaries, & de quelques autres, ſont inimitables. Toutes ces différences viennent de la ſtructure de leur goſier & de leur langue, qui font ſouffrir à l'air des colliſions qui ſe répandent avec certaine me-

ſure, en quoi conſiſte tout le plaiſir qu'on a à les entendre : les inſtrumens à vent ſont des voix inanimées, qui charment par la même regle : les autres qui ne font pas moins de plaiſir, conſiſtent dans des vibrations d'air meſurées : dans la muſique tout conſiſte dans la proportion des tons les uns avec les autres: on en a entendu une naturelle dans des carreaux de vitre briſés, que le vent agitoit harmoniquement : ſans air il n'y a ni ſon, ni harmonie, & ſi les plongeurs entendent au fonds de l'eau, c'eſt que dans l'eau il y a de l'air dans la machine pneumatique ; ſi on pompe l'air, une cloche s'y rend muette.

On avoit cru autrefois que l'air ſe changeoit en eau, & l'eau en air, ce qui étoit une erreur des plus grandes ; ces deux ſubſtances n'ayant d'autre rapport que la fluidité, & étant différentes dans tout le reſte, cette tranſmutation eſt impoſſible ; car encore qu'elles puiſſent être maſquées en pluſieurs manieres, elles ſont toujours les mêmes ; il n'y a ni plus d'eau, ni plus d'air aujourd'hui, que le jour de la création. Quoique l'air ne ſoit pas viſible, nous en comprenons la nature par ſes propriétés, qui ſont aſſez ſingulieres : nous ſentons qu'il doit être péſant, puiſqu'il contrebalance trente-deux pieds d'eau de hauteur, & vingt-huit pouces

de Mercure ; qu'il doit être branchu, pliant, flexible & prompt à ſe redreſſer, à peu près comme les flocons de laine ou de crin, par pluſieurs phénomenes que nous lui remarquons, & entr'autres dans la fontaine artificielle, où l'air qu'on y a introduit par force, venant à ſe débander, pouſſe l'eau avec tant de violence, qu'il lui fait former un jet. Vous pouvez juger de la force élaſtique de l'air par l'effet de la poudre à canon, & de l'arquebuſe à vent. Si l'air n'étoit pas en équilibre, nous ſerions bientôt écraſés ; ſon poids eſt immenſe, eu égard à ſa ténuité. Ceux à qui on donne des ventouſes, vous rendront raiſon de ſa gravité, parce qu'alors l'air extérieur n'eſt plus en équilibre avec l'interne. S'il étoit poſſible de pomper l'air d'une chambre, les murailles s'approcheroient. Si la même choſe n'arrive pas aux ventouſes, c'eſt à cauſe de leur rondeur, qui leur donne la vertu des voûtes, leſquelles étant preſſées de toutes parts avec des forces égales & oppoſées, doivent demeurer en équilibre, & par conſéquent réſiſter à l'affaiſſement. L'expérience de deux hémiſpheres unis, dont on a pompé l'air, que pluſieurs cheveaux attelés ne peuvent pas détacher, vous fait aſſez voir quelle eſt ſa gravité & ſa force. Jugez-en auſſi par

la difficulté que l'on a à détacher une molette bien unie du porphire, ſans même qu'on en aie pompé l'air. L'air eſt péſant & élaſtique ; on n'en peut pas douter ; le thermometre & le barometre nous en convainquent. Un oiſeau, un chat, ou tout autre animal, meurt dans la machine du vuide, faute d'air, où de ſon équilibre l'animal écume & s'enfle, comme ceux qu'on a étranglés ; les yeux lui ſortent de la tête. Une pomme froncée, en pompant l'air ſe déride, & devient vermeille comme ſi on venoit de la cueillir ; d'où vient cela ? ſi ce n'eſt que l'air interne ſe raréfie & ſe débande, faute d'être comprimé, & en équilibre avec l'extérieur. Une outre vuidé & flétri au pied de la montagne, s'enfle peu-à-peu, & crêve enfin, ſi on le porte au ſommet jusqu'à un certain point. Cela s'entend des montagnes extrêmement élevées ; la raiſon en eſt ſenſible : plus on monte haut, & plus l'air eſt leger, à cauſe que la colonne n'eſt pas ſi longue : il faut donc que celui qui eſt contenu dans l'outre, n'étant plus en équilibre avec l'extérieur, s'étende & ſe raréfie, à cauſe qu'il ne ſouffre pas tant de compreſſion ; & il peut ſe faire que l'air extérieur deviendra ſi léger, ſuivant que la montagne ſera élevée, que l'interne n'étant plus com-

primé, ſe débandera abſolument, & ſera un tel effort contre les parois, qu'il les crêvera. Il y a tel endroit, à l'extrêmité de l'athmoſphere, où la gravité de l'air équivaut à zero, & où les animaux ne ſçauroienr vivre, non pas tant par la froideur que par le manque de gravité dans l'air. L'air perd ſon reſſort, tout comme les autres corps élaſtiques, s'il eſt trop longtemps bandé, ce qu'on a remarqué dans l'arquebuſe à vent, qui par le temps perd de ſa force. Si dans les hautes montagnes on ne peut pas reſpirer à cauſe de trop de légereté de l'air, dans les profondes cavités de la terre, on eſt ſuffoqué par une raiſon toute contraire, je veux dire, par trop de gravité, la gravité de l'aiı étant en raiſon réciproque avec ſa colonne.

Les Anciens attribuoient à l'horreur du vuide, ce qui n'eſt que l'effet du reſſort & de la gravité de l'air : quand un homme boit, quand un enfant tete, comment ſe fait cela ? le voici : l'un applique les levres ſur le bord du verre, & l'autre ſur le mammellon ; ils retiennent tous deux leur haleine, ce qui fait perdre l'équilibre ; enſorte que l'air extérieur qui n'eſt plus contrebalancé par l'interne, tombe avec tout ſon poids ſur le verre ou ſur la mammelle, & en

fait exprimer la liqueur ou le lait, qui ne trouvant point de résistance dans le gosier, s'y précipitent. L'air est la matiere du vent, puisque le vent n'est que l'air lui-même agité, la preuve en est bien sensible, vous pouvez faire du vent, si vous secouez l'air avec le chapeau ; cette agitation nous rend sensible, une substance qui ne nous est pas permis de voir. Tout le monde sçait l'usage du vent, pour les moulins & pour la navigation ; celui de l'air, pour les soufflets des Forgerons, pour les pompes aspirantes & comprimantes, par lesquelles on éleve l'eau où l'on veut. La méchanique de tout cela est triviale, quand on connoît la gravité & l'élasticité de l'air ; on ne doit pas être embarrassé à l'expliquer, lorsqu'on écarte les panneaux d'un soufflet, on fait un vuide, que l'air extérieur est obligé de remplir, en passant par le tuyau, où il ne trouve point de résistance, suivant l'axiome, qu'à *datâ portâ ruunt liquida.* Le ventre du soufflet étant par-là nécessairement rempli d'air, si l'on vient à comprimer & à rapprocher les panneaux, l'air doit sortir par les mêmes loix avec une vîtesse réciproque à la compression qu'il souffre ; si vous bouchez le tuyau, il n'y a point de force qui peut rapprocher les panneaux, à moins que l'air qui fait la résistance, ne vien-

ne à s'échapper en faisant crêver le soufflet. La méchanique aspirante de la pompe est la même que celle d'une seringue, dont on tire le piston, à mesure que la canule plonge dans l'eau d'un bassin, le vuide que laisse le piston, est rempli par l'eau qui y est poussée par l'air extérieur, qui n'est plus en équilibre avec l'intérieur qui manque. Je ne puis pas mieux vous désigner celle de la pompe comprimante, que par l'arquebuse à vent, & par une branche du sureau creusée d'un pied de long, avec laquelle les enfans s'amusent à jetter des pelotes de papier mâché : ils mettent la pelote à un des bouts du tuyau, & de l'autre ils enfoncent un piston avec force, qui comprimant l'air intérieur, l'oblige à faire sauter la pelote. L'air tend perpétuellement à l'équilibre, comme l'eau tend au niveau ; & c'est à cette tendance, que les Anciens appelloient horreur du vuide, qu'on doit attribuer la plupart de ses effets.

Quoique l'air se mêle avec l'eau, comme l'écume des cheveaux & du savon, l'eau qui se brise contre quelques corps, comme celle des moulins, des rivieres, des flots de la mer; les liqueurs que l'on verse de haut, comme la biere & autres qu'on fait mousser, le font assez voir; l'écume n'étant autre chose que des petites bulles où l'air s'est niché, en éparpillant l'eau dont elles

ſont formées. La méchanique des pompes, où l'air comprime l'eau, démontre qu'il ne s'y mêle pas facilement, & quelquefois point du tout, comme l'expérience ſuivante va encore le faire voir. Si l'on renverſe un verre, & qu'on le plonge perpendiculairement dans l'eau d un baſſin, ou de quelque vaiſſeau, quelque profond qu'il puiſſe être, on verra que le verre eſt vuide, & qu'il n'y eſt pas entré dedans une goutte d'eau ; ce qui ſe verra encore mieux, ſi on attache au fond du verre un charbon allumé, qui ne s'éteindra point, comme il le feroit ſans doute, s'il y en entroit : communément on croit que l'air pénétre tout ; mais l'on ſe trompe, quoiqu'il ſoit d'une étonante tenuité : ſa figure branchue l'empêche d'entrer dans certains corps, où l'eau entre quoiqu'extrêmement plus groſſiere : l'air eſt à l'égard de certains corps, ce que l'eau eſt à l'huile, & l'huile à l'eau, c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſe pénétrent point à cauſe de la différence de leurs pores & de leurs figures. Vous croirez d'abord que l'air qui eſt dans ce corps, y eſt venu par le moyen de la reſpiration, point du tout, il eſt entré avec les alimens que nous prenons, qui en ſont chargés plus ou moins : tout ce que peut faire l'air, qui entré dans le poulmon, c'eſt de charrier quelques corpuſ-

cules, qui pénétrant le tiſſu des vaiſſeaux, ce que ne pourroient pas faire les parties branchues de l'air, vont ſe mêler avec le ſang ; & c'eſt de cette maniere que l'air que nous reſpirons, produit certaines maladies, non qu'on puiſſe dire qu'il ſoit corrompu, mais parce qu'il porte avec ſoi la corruption ; car l'air eſt incorruptible auſſi bien que l'eau ; & ſi l'un & l'autre peuvent ſouffrir quelque altération, ce n'eſt jamais que par des matieres qui leur ſont étrangeres. L'air doit ſortir par les mêmes loix avec une vîteſſe réciproque à la compreſſion qu'il ſouffre : ſi vous bouchez le tuyau, il n'y a point de force qui peut rapprocher les panneaux, que par l'arquébuſe à vent, & par une branche de ſureau creuſée. Enfin la derniere propriété de l'air, eſt celle de ſervir aux oiſeaux pour voler, ce qui eſt une prérogative des plus belles, qui met une infinité d'animaux & d'inſectes volans, quant à ce au deſſus de l'homme même : que ne feroit pas l'homme, s'il avoit cette faculté ? Il dirigeroit peut-être ſon eſſor juſqu'au Ciel ; & ſon orgeuil qui n'eſt déjà que trop grand, ſans doute en augmenteroit infiniment ; mais Dieu lui a rogné les aîles, ou pour parler ſans figure, il ne lui en a pas donné ; il lui a donné une attitude moyenne

entre

entre les reptiles & les oiseaux du Ciel ; & pendant qu'il voit les uns sous ses pieds, il voit les autres au dessus de sa tête : rien n'est plus digne d'admiration que le vol des oiseaux qui fendent l'air, avec une légéreté & une rapidité étonnante : il est vrai que mille sortes de papillons ne s'élevent pas bien haut ; mais l'aigle semble vouloir affronter le soleil même, quand elle vient à planer; sur tout elle ressemble à un vaisseau sur mer qui va à force de voile : l'air est aux oiseaux, ce que l'eau est aux poissons ; c'est-à-dire, que l'un sert au vol, & l'autre à la nage : nous devons à l'air agité le commerce que nous avons avec les pays les plus éloignés.

Mais il est temps, Messieurs, de finir une dissertation qui vous aura peut-être ennuyé ; je ne sçai comment j'ai pu faire pour en venir à l'air, en vous parlant botanique ; c'est une de ces digressions qui m'a échappé, & dont je me corrigerai dans la suite, en me ressouvenant que j'ai les plantes pour objet. Ce n'est pas qu'il y ait rien à perdre, en s'écartant quelquefois de son sujet ; on trouve chemin faisant des bonnes choses, & souvent plus qu'on ne cherchoit ; trop de régularité dans le discours gêne les pensées ou les affoiblit ; un peu de liberté leur donne, plus de force, & plus de grace.

Il me ſemble, Monſieur, interrompit Barthole, que vous vous excuſez, ſans beaucoup de néceſſité; avez-vous du regret, que nous ayions profité des belles choſes que vous nous avez dites, & croyez-vous que quoique nous ſommes venus pour botaniſer, nous ne ſoyons pas gens à nous payer de tout; la connoiſſance de l'air n'eſt-elle pas aſſez utile pour exciter notre curioſité, & pouvons-nous nous diſpenſer de vous remercier de nous l'avoir donnée. Je ſçavois bien quelque choſe de l'air, reprit Duhamel; mais ce que vous m'en avez appris, eſt infiniment au deſſus de ce que j'en ſçavois, ou pour mieux dire, je ne m'en prenois pas garde, je ne faiſois pas réflexion qu'en ſuçant la moële d'un os, en tettant, en humant un œuf frais, en buvant un bouillon ou une taſſe de caffé, en tirant du tabac par le nez, en fumant une pipe, c'étoit l'effet d'une pompe aſpirante; ce que je déduis facilement de ce que vous avez dit, que quand l'air extérieur n'eſt point en équilibre avec l'intérieur, celui-ci tend à s'y mettre, & fait effort contre tout ce qui s'y oppoſe : de ſorte que je vois très-bien que dans toutes les opérations dont je viens de parler, étant obligé de retenir mon haleine; l'air extérieur qui n'eſt plus alors contre-balancé par l'intérieur,

pouſſera avec force tout ce que je mettrai à la bouche : je ne faiſois pas non plus réflexion qu'en crachant, en ſe mouchant, en piſſant, & en venant du corps, c'étoit auſſi l'effet d'une pompe comprimante ; car l'air eſt toujours de la partie dans ces ſortes d'opérations, & c'eſt lui qui pouſſe les matieres excrémentitielles par la preſſion qu'il ſouffre lui-même le premier de la part des organes qui y ſont deſtinés : oh oui, dit Diachylum, il arrive aſſez ſouvent quand on a la foire, que voulant faire du vent, on fait quelque choſe de plus péſant, marque que l'air agit ſur les excrémens; vous êtes un vilain, Monſieur, repartit Bellini, peut-on parler de la ſorte; vous vous ſervez d'un exemple qui ſalit l'imagination, & qui ne peut être mis au jour que par un Apoticaire, qui ne reſpecte ni Dieu ni la compagnie ; vous mériteriez qu'on vous bernât ſur l'heure. Tout le monde ſe mit à rire du ſérieux avec lequel Bellini parloit à Diachylum ; & comme celui-ci vouloit dire ſes raiſons, il lui tourna le derriere. Les ris redoublerent alors, & le pauvre Diachylum, qui n'avoit pas autrement inventé la poudre, ſe trouva dans une confuſion extrême, en ſe rappellant ſa premiere punition. Mr. Camelinus néanmoins qui voyoit que la partie n'étoit pas égale, prit ſa dé-

ſenſe, en diſant que le pauvre diable n'avoit pas tort; que rien ne repréſentoit mieux l'effet de la pompe comprimante, que l'exemple qu'il avoit apporté; qu'au reſte les paroles étoient faites pour exprimer nos penſées, & que celles qui les exprimoient briévement, étoient les meilleures: qu'en Médecine on étoit diſpenſé des circumlocutions qui ne ſont que les obſcurcir: qu'enſin autre choſe étoit de parler devant des hommes & des Philoſophes, autre choſe de parler devant des femmes, & ſur-tout de ce qui regarde un Art, dont ceux qui le profeſſent, ſont le plus ſouvent dans l'ordure.

Il a donc gagné ſon procès, repartit Stenon, avec quelque dépit de voir défendre au lieu de condamner Diachylum; mais lui adjugez-vous les dépens? Oui, & de plus les dommages & intérêts, répondit Mr. Camelinus, & condamne Bellini, à lui faire des excuſes ſur le ridicule qu'il a voulu lui donner. J'appelle de la Sentence, repartit Bellini, de Mr. Camelinus debout à Mr. Camelinus aſſis, pour y acquieſcer quand il aura entendu toutes mes raiſons: j'adhére à l'appel, ajouta Mr. Bridon; il y a une heure que nous ſommes ſur nos jambes, & cette attitude qui n'eſt pas des plus commodes, m'ôte le véritable plaiſir

que j'aurois d'entendre Mr. Camelinus dans une autre. Mr. Camelinus souriant alors, lui répondit qu'il avoit raison, & qu'il étoit temps de marcher ; ce que nous fimes, sans nous amuser davantage.

A mesure que nous marchions, Nuck qui étoit de la premiere division, présenta à Mr. Camelinus une poignée de guimauve, ou mauve blanche, connue dans les Boutiques sous le nom d'Althea. C'est une plante qui a un duvet le plus doux du monde, & que Mr. Camelinus nous dit être émolliente & anodine dans toutes ses parties ; que cette propriété lui venoit d'un huile, ou espece de mucilage, qui relâchant les parties, les rendoit plus souples & moins tendues, & par conséquent moins douloureuses: que ce mucilage anodin rendoit les fleurs béchiques & pectorales, & propres dans la toux, & dans tous les rhumes de la poitrine, procédant de l'acrimonie des humeurs : que la racine étoit lubrifiante, & très-bonne pour la difficulté d'uriner, soit dans la crispation des organes qu'elle relâche, soit dans le cas du sable, du gravier, & de la pierre même, qui se trouvent dans la voie des urines ; parce qu'en lubrifiant leurs parois, les corps étrangers glissent plus facilement, à peu près comme sur un ais graissé d'huile,

ou de ſavon, dans toute difficulté d'uriner. Si on excepte le cas de la paralyſie de veſſie; les émolliens ou adouciſſans valent cent fois mieux que les apéritifs, dont on ſe ſert communément, & qui chariant trop, engravent les voies de l'urine, & font très-ſouvent d'une ſimple difficulté d'uriner, une véritable ſuppreſſion : il n'y a que le cas d'une abſolue néceſſité, & lorſqu'on a tenté inutilement les émolliens, qu'il faut mettre en uſage les apéritifs, dont tant de charlatans font des ſecrets. Cependant on pourroit marier les uns avec les autres, & par là tempérer leur action. Cette racine en ptiſanne, adoucit très-bien l'acrimonie de l'urine. Le ſyrop d'althea de Fernel, eſt très-bon pour la poitrine. La décoction de toute la plante, racines & feuilles, eſt excellente pour faire des fomentations, dont le marc peut ſervir auſſi en cataplaſme. On en fait également des clyſteres très-bons pour ramollir les excrémens, & relâcher les boyaux, quand on eſt conſtipé; & autrefois c'étoit le plus grand revenu des Apoticaires, ajouta Bellini : mais on les a attrapés aujourd'hui, en les faiſant à la maiſon : c'étoit pour eux la paleſtine, avec cinq ſols ils faiſoient une douzaine de clyſteres à quinze ſols la piece, comme il ſe voit dans Moliere, où le malade imaginaire ſur

un compte qu'on lui présenta, se plaint & se récrie d'un prix si excessif ; c'étoit assûrément bien vendre sa marchandise : croyez-vous qu'on en paye moins aujourd'hui, repartit Stenon ? Vous l'éprouverez, si jamais vous êtes malade, ou constipé : on vous met dans un compte, entr'autres remedes, *item* un lavement émollient, anodin & laxatif, quinze sols, ce qui marque un grand appareil, & un remede qui n'est pas trop cher, en le réduisant à douze : cependant, un sol d'herbe, & autant d'huile, ou de miel commun, font l'affaire ; tout le reste est pour les menus plaisirs de l'Apoticaire. Il en est de même des autres articles, sur lesquels il ne s'en faut guere qu'il ne fasse le même profit. On dit communément qu'il ne lui faut pour s'enrichir, qu'un puits & un jardin ; à ce prix-là je me ferois Apoticaire, ajouta Diemerbroeck, & je croirois plus gagner qu'à votre fichu Médecine : tous vos Médecins sont des gueux ; ils mourroient de faim, s'ils n'avoient rien de chez eux ; il n'y a rien aux Mousquetaires à genoux, & à être Mr. Cusiffle, avec des émulsions rafraîchissantes & hypnotiques, des juleps anodins, vermifuges, absorbans, corroboratifs, &c. Des apozemes apéritifs, des collyres, des opiates fébrifuges,

aſtringentes, des loocks, des peſſaires, des ſuppoſitoires, des fomentations, des linimens, des véſicatoires, des eaux diſtillées, des ſyrops, des onguens, des poudres, des médecines, ou potions purgatives, cathartiques, minoratives, émétiques, &c. Des ptiſanes de toutes les ſortes, des onguens & des emplâtres, ayant un pan de gallet, & une infinité d'autres remedes, tous plus abominables à boire ou à avaler, un Apoticaire fait des merveilles.

Je conviens de tout ce que vous dites, repartit Diachylum, que rien ne ſçavoit rebuter; mais croyez-vous qu'un Apoticaire ſoit votre valet pour rien, qu'il travaille toute l'année à vous préparer des remedes, qu'il entretienne des Garçons, & paye le loyer de maiſon, qu'il ait paſſé maître à grands frais, & qui achete des drogues ſouvent fort cheres, qu'il garde la Boutique pour attendre qu'on lui en vienne ordonner, ou en prendre, qu'il aille vous en porter chez vous, vous viſiter, humer la mauvaiſe odeur de votre chambre, & ſouvent eſſuyer votre mauvaiſe humeur, le tout pour y perdre ſa marchandiſe & ſa peine, ce qui n'arrive ſouvent que trop, la fortune leur préſentant tous les jours des ma-

lades, qui ne les payent, ni pendant leur vie, ni après leur mort. Souvenez-vous qu'on ne travaille que pour gagner : celui-ci pour le coup, dit Hypocrate, en badinant, & mettant la main sur l'épaule de Diachylum, eſt un brave garçon, qui prend bien le parti de ſon maître ; je trouve qu'il a raiſon, & que ce n'eſt pas ſur le prix des remedes qu'on doit chicaner avec un Apoticaire, s'il m'a bien ſervi dans ma maladie, il eſt juſte de le récompenſer ; & dans ce cas-ià, on ne ſçauroit trop le faire ; la ſanté & la vie ſont ſi cheres, qu'on leur doit tout ſacrifier : en un mot, il faut que tout le monde vive. Mais ſi par contraire il m'a mal ſervi, & qu'il m'ait adminiſtré de drogues vieilles & mal conditionnées, que ſes remedes n'aient pas été faits ſelon l'Art, il mériteroit alors cent coups d'étrivieres, & il eſt toujours ſurpayé, pour peu qu'on lui donne. Comment ſçaurez-vous qu'il vous a bien ou mal ſervi, reprit Galien, c'eſt une choſe, qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe le ſçavoir & lui : pour vous, c'eſt un myſtere impénétrable, c'eſt la Trinité : bon, dit Fontenelle, ne vois-je pas s'il m'a guéri, ou s'il m'a tué ; voulez-vous une meilleure preuve que celle-là ? Sans doute, repartit Duhamel, je ne vois rien de plus équi-

voque que ce que vous dites là ; vous jugez des choſes par l'événement, qui eſt la façon de juger la plus mauvaiſe. Il ſe fait, je m'aſſure, autant des guériſons par les remedes contraires à la nature du mal, que par ceux qui lui ſont les plus appropriés. La nature a des grandes reſſources ; il eſt sûr que bien des malades ſont guéris par les mêmes remedes qui devoient les tuer : il y a un Dieu pour les aveugles en Médecine, comme pour les yvrognes : de cent malades qu'un Médecin traite, il y en a cinquante, dont il ne connoît pas la maladie. La Médecine eſt un pur grimoire ; & c'eſt ſouvent plus par inſtinct, que par ſcience & par connoiſſance, qu'un Médecin traite un malade. Que me fait tout cela à moi, répliqua Fontenelle, pourvû que je ſois guéri ; j'aime mieux un ignorant qui me guériſſe, qu'un ſçavantaſſe qui me tue. Si votre Logique ne va que juſques-là, repartit Barthole, elle eſt peu de choſe ; la mienne va plus loin : j'appelle un Médecin ignorant qui m'a guéri, un homme qui a manqué de tuer, & que s'il ne l'a pas fait la premiere fois, le fera à la ſeconde, ou dans quelqu'autre occaſion, il eſt sûr que tôt ou tard, on n'en peut être que la victime. S'il y a tout à craindre même pour la vie, quand on eſt

entre les mains d'un homme ſçavant & expérimenté, à cauſe de l'incertitude d'un Art couvert de ténebres, que ſera-ce quand on ſera dans celles d'un homme ſans ſcience, ni aucune expérience, qui n'y entend rien. Il y a des Médecins qui ne ſçavent pas plus la Médecine que l'Alcoran, & de ceux-là il y en a plus qu'on ne penſe faire ſes claſſes où l'on n'a rien appris, ou peu de choſe, & de la craſſe du College paſſer à l'Univerſité ſans y rien apprendre de plus, ou peu s'en faut, acquiert à un jeune homme le droit de tuer impunément tout le genre-humain, & quoique plus capable de porter un bât qu'une robe, il ſe donne un relief par ſes intrigues, qui lui fait trouver des gens aſſez complaiſans pour ſe faire tuer : c'eſt un prodige que nous voyons tous les jours, & qui tous les jours ſe renouvelle. Ces ſortes de Médecins doivent bien rire en eux-mêmes, au cas qu'ils ſe connoiſſent, de l'imbécillité de ceux qui viennent ſe livrer à eux.

Je ſuis bien aiſe, dit Mr. Camelinus, de trouver un homme qui n'eſt pas de l'art, & qui parle comme s'il en étoit ; tant il eſt vrai que le bon ſens & la raiſon ſont de tous métiers : un homme d'eſprit penſe, juge & raiſonne toujours juſte, & rien n'échappe à ſa pénétra-

tion ; mais cet homme là eſt rare : peut-être dans une Ville vous n'en trouveriez pas une douzaine pour un ſçavant homme ; vous trouveriez mille idiots ſous une grande perruque & un maintien grave ; vous trouveriez mille fats, mille petits maîtres, qui font les hommes importans, qui n'ont pour tout fonds que des lieux communs, & un air de monde & de pétulance, qui leur donne du relief chez le plebé, les femmes & les ignorans; mais qui les fait mépriſer par les gens raiſonnables, que le clinquant de penſées brillantes & recherchées ne ſçauroit éblouir. Des gens de cette ſorte, qu'on peut appeller pauvres d'eſprit, au milieu de leur abondance, ſont-ils en état de juger ſainement de quoi que ce ſoit : cependant leur jugement entraîne le peuple, le peuple fait le ſort des hommes, & décide de leur mérite. Tribunal aveugle & injuſte, qui apprécie les choſes, non ſelon valeur, mais ſelon ſa prévention, ſon ignorance & ſon caprice. On dit là-deſſus bien des choſes avec beaucoup de vérité & de bon ſens, & l'on conclut enfin que le mérite étoit indépendant des hommes & de la fortune, dont les uns ſont ordinairement injuſtes, & l'autre toujours aveugle.

Nous avions déjà fait une aſſez longue traite,

traite, & parcouru plusieurs côteaux, lorsque nous nous trouvâmes à l'entrée d'une forêt, coupée de plusieurs magnifiques routes, & entr'autres d'une principale qui menoit droit au Château, où M. Camelinus avoit intention de nous mener, & où il nous assura que nous serions régalés; mais quoique nous connussions tous la Dame à qui il appartenoit, & sa grande générosité, comme nous avions encore presque une heure de chemin à faire, on trouva bon de déjeûner avant de nous enfoncer trop dans la forêt; chacun voulut goûter le vin de son flacon, ou de sa bouteille, & voir si le jambon ou le saucisson le feroit trouver bon. Nous nous asîmes, & fîmes cette opération gracieuse avec tant d'adresse & de promptitude, que tout disparût, pour ainsi dire, dans un clin d'œil, & nous nous trouvâmes en tout sens plus légers & plus lestes. Jamais déjeûner plus charmant, ni plus agréable; chacun mangeoit à l'envi sur l'appétit de son camarade, qui ne pouvoit être plus grand. Nos Seniores & nos Principaux avouerent que pour l'appétit, il n'y avoit rien à l'exercice & au bon air, & qu'ils n'avoient pas fait un meilleur repas en leur vie.

Après avoir fait halte pendant une demi heure, nous décampâmes, & nous gagnâmes la forêt, qui est digne

d'un Dieu, ou d'une Déesse, tant par la grosseur & hauteur de la plupart des arbres, qui y sont peut-être depuis la création, que par le respect qu'inspire une majestueuse sombreté. Nous étant déployés en différens endroits, bientôt nous vîmes passer des cerfs, des daims, des chevreuils, des sangliers, & beaucoup d'autres bêtes fauves, qui s'effarouchoient à notre aspect, & traversoient les routes avec une vîtesse incroyable; les gélinotes, les faisans, les perdrix, & une infinité d'autres volatiles, nous faisoient, pour ainsi dire, la guerre. C'est un endroit séducteur, & où il n'y a point de mortel qui ne voulut avoir sa demeure. Ici vous voyez des chênes chargés de glands d'une grandeur & d'une beauté parfaite: là des pommiers de toutes les sortes: ici des nefliers, des jujubiers, des marronniers, des pistaciers, des noyers, des cérisiers, des coudriers: en un mot, une infinité d'arbres fruitiers, qui forment le plus beau verger du monde. Je ne vous parle point des ormeaux, des peupliers, des chênes verts, des frênes, des tilleuls, & autres arbres de cette sorte, comme des pins, sapins & cyprès, qui habitent ordinairement les forêts, & qui ne font pas le moindre ornement de celle-ci, tant par leur nombre, que par leur beauté.

Ce Paradis terrestre qui nous présen-

toit toutes ſortes de fruits & de gibier, nous frappa tous d'une façon à ravir nos ſens, & à nous faire garder le ſilence, tant nous étions enthouſiaſmé. Mr. Camelinus qui y avoit été autrefois, nous dit qu'il y paſſoit toujours avec un nouveau plaiſir, & en étoit toujours enchanté. Nous enviâmes le bonheur de la maîtreſſe qui le poſſédoit, & admirâmes ſon bon goût dans l'ordre & l'économie de tout ce que nous voyions. Ce lieu ſi ſuperbe, ſi grand & ſi majeſtueux, n'étoit pas moins riche en plantes, & nous y en trouvâmes, que l'on chercheroit vainement ailleurs. Tout ce que l'Aſie & l'Europe ont de plus précieux ſe trouve ici ; mais nous renvoyâmes à une autre occaſion de venir l'y chercher, parce que les heures s'y écoulent avec une rapidité étonnante, & qu'on a peine de s'y reconnoître dans une premiere venue. Nous trouvâmes néanmoins l'orchanette, avec laquelle on donne la couleur rouge à l'onguent roſat; ce qui trompe bien des gens qui l'attribuent aux roſes mêmes; une infinité de champignons très-ſinguliers par leur couleur & leur figure, quantité de ruches de mouches à miel, & des eſſeins qui voltigeoient çà & là, comme des eſcadrons volans, & qui nous donnoient quelquefois de l'inquiétude; peut-être leur aiguillon moins

doux que leur miel : de pivoine mâle & femelle, de l'ellébore blanc & noir, de la gentiane, d'ariſtoloche longue & ronde, de pain de pourceau, de ſaboth de la vierge, d'hébatique, de véronique, d'alleluya, & d'autres plantes ſemblables, dont nous remplîmes nos cahiers, en attendant que Mr. Camelinus l'après dîner, nous déployât là-deſſus ſon érudition ordinaire : nous marchions toujours plus charmés de notre route, & nous faiſions quelque trouvaille. Les pigeons & les tourterelles ſe familiariſoient avec nous, & nous aurions pu les prendre avec la main, ſi le lieu n'avoit été ſacré pour nous, & n'euſſions craint de paroître devant Madame, après l'avoir violé : nous parvinmes enfin en un endroit de la forêt, d'où nous découvrîmes le Château, qui étoit le terme de notre courſe botanique, & notre terre de promiſſion. Monſieur Camelinus, comme un autre Moyſe, y conduiſit nos pas ; & nous faiſant remarquer l'antiquité & la grandeur de cet édifice, qui avoit réſiſté autrefois à un Jean d'Albrit, Roi de Navarre, qui y avoit échoué en l'aſſiégeant ; moins beau & moins ſuperbe à la vérité que celui de Verſailles, mais plus que celui de la Moiſon, & infiniment plus majeſtueux que ni l'un ni l'autre, ſitué au milieu d'un parc, que l'Univers n'a point de pareil ; environné d'un

beau & large canal, où l'on voit promener en foule les ſarcelles & les canards, les poules d'eau & autres oiſeaux amphibies, & nager les poiſſons en une quantité ſurprenante, comme les éturgeons, les turbots, les aloſes, les truites, & de ſemblables poiſſons, qui avec les écreviſſes, les jours maigres, font grande figure à la table de Madame, récréent fort les convives, qu'elle y admet en aſſez grand nombre ordinairement. Nous vîmes ſur l'eau pluſieurs barques, & le gondole de Madame, tout or & azur, & d'une conſtruction brillante, où nous conjecturâmes qu'elle prenoit quelquefois le divertiſſement d'aller ſur l'eau; ce qui vraiment pourroit faire le plaiſir d'une Reine. Nous paſſâmes ſur le Pont-levis, qui fait face à la grande porte du Château, & va aboutir par une belle allée de palmiers, à une place ſpacieuſe, & décorée de tout ce que l'art a pu inventer, pour l'enrichir & la rendre ſans égale.

Quand nous fûmes arrivés au Château, Monſieur Camelinus demanda au Suiſſe, s'il pouvoit rendre ſes devoirs à Madame, & un domeſtique ayant été l'annoncer, revint, & lui dit qu'il pouvoit entrer: comme il ſe mit en devoir de le faire, & que nous reſtions à la porte, le domeſtique nous dit que

nous pouvions entrer auſſi, nous paſsâmes par plusieurs ſalles, toutes plus magnifiques, qui nous conduiſirent enfin dans celle où ſe trouvoit Madame, ſeule avec le Chevalier de Lariſſe : quand nous eûmes formé le cercle, & que Mr. Camelinus ſe fut approché, elle ſe leva, & entendit le compliment qu'il avoit à lui faire, qui conſiſta à lui dire, qu'il n'avoit pas voulu entrer dans ſes terres, où il étoit venu en herboriſant, ſans avoir l'honneur de lui faire la révérence, & s'informer par lui-même de l'état de ſa ſanté, en laquelle il prenoit un grand intérêt, de même que toute ſa troupe, qu'il avoit l'honneur de lui préſenter : Madame lui répondit fort obligeamment, qu'elle étoit très-ſenſible à ſa politeſſe, & au témoignage de ſon amitié ; elle lui témoigna le plaiſir qu'elle avoit de ſon arrivée, en faiſant auſſi connoître ſa ſatisfaction au reſte de l'aſſemblée ; & ayant prié tout le monde de s'aſſeoir, elle s'aſſit elle-même : après quoi elle demanda à Monſieur Camelinus, ſi la contrée étoit fertile en ſimples, comme le lui aſſuroient ſes bergers, & s'il en avoit beaucoup trouvé ; Monſieur Camelinus lui répondit qu'oui, & qu'il n'avoit pas mal fait ſes affaires aujourd'hui : le Chevalier de Lariſſe lui dit alors, avez-vous trouvé beaucoup d'oculus chriſti, d'herbe aux yeux, de

lingua passeronis, de filius ante patrem, de doucette, de mors du diable, de pas d'âne, de flos amoris, de pavot cornu, de pissenlit, de racine vierge. Mais tu extravague, mon ami, lui dit Madame, en l'interrompant; Monsieur le Professeur excusez, il ne faut pas vous tenir à ce que dit le Chevalier, c'est un drôle qui n'aime qu'à rire; vous croyez donc, Madame, que je n'ai pas étudié en Médecine, repliqua le Chevalier, & que je ne sçai pas *clysterium donare, posteà saignare, deinde purgare*. Sur quoi un Etudiant des plus hardis lui repartit sur le champ, *dignus es intrare in docto nostro corpore*; & tout de suite les autres firent chœur, en répétant le même refrein; l'un disoit, *& si maladia sopiniastra*; un autre disoit une autre chose; ensorte que nous faisions Moliere tout pur. Le Chevalier qui avoit par sa repartie badine un peu interdit Monsieur Camelinus, frappa des mains, & dit à l'Etudiant pendant trois fois, *brave, brave, brave*. Voilà mon homme, votre nom s'il vous plaît, car je veux me ressouvenir de vous; l'Etudiant lui répondant avec la même hardiesse, lui dit qu'il s'appelloit *Svvam-merdam*: en effet c'étoit là son nom de guerre: diable, repartit le Chevalier, ce nom là sent l'Apoticaire: mais enfin te mocque-tu, Chevalier,

dit Madame, encore une fois, en lui donnant un coup ſur l'épaule, point de reſpect, veux-tu te taire? Meſſieurs ne l'écoutez point, je vous prie, il parle à bâton rompu, non pas, s'il vous plaît, Madame, reprit le Chevalier, je parle très ſenſément, & pour vous faire voir que je ne fais point de faute en Grammaire, & que j'entens le Latin, demandez à Monſieur Bridon que voilà, & qui me connoît, ſi *Svvam-merdam*, ou *merdam-Svvam*, n'eſt pas la même choſe. Je paſſe ici pour un ignorant; je ſuis bien aiſe pour ma juſtification, que Monſieur en décide. Monſieur Bridon, ancien Docteur, que nous appellions Ettimuler, qui ſçavoit ce qu'on devoit à Madame, & à la haute nobleſſe du Chevalier, ne voulut point donner des marques du reſſentiment, que lui pouvoit inſpirer une commiſſion, qui bleſſoit, & ſa gravité & la bienſéance; & répondit fort modeſtement, que Monſieur le Chevalier étoit très-ſçavant, & qu'il l'étoit cependant par tout autre titre, que celui d'avoir expliqué un nom qui n'eſt point Latin, mais Hollandois; & que tout ridicule qu'il lui avoit paru, étoit celui d'un des plus grands Médecins du monde.

Mais y a-t-il des grands Médecins dans le monde, repartit le Chevalier, & ne tuent-t-ils pas tout également;

ou plutôt les plus ſçavans ne ſont-ils pas ceux qui en tuent le plus. C'eſt dans ce ſens même que je l'entends, Monſieur, repliqua ironiquement Mr. Bridon, vous l'avez d'abord déviné ; hé bien, dit alors Madame, ai-je eu tort de dire que vous êtiez une bête. Chevalier tu prends l'Allemand pour du Latin, voilà ce qui arrive aux gens qui veulent tout ſçavoir ; il n'y a point de bévues qu'ils ne faſſent. Devant toute la terre, Madame, repartit le Chevalier, *Svvam-merdam* ſignifie ce que tout le monde penſe, ou doit penſer ; & comme c'eſt le nom de Monſieur, qui a ſi bien répondu, on ne peut pas le traduire autrement que je l'ai fait ; & je m'en rapporte à l'Académie : dites la vérité, Madame, continua-t-il, vous ne me croyez pas ſi foncé dans le Latin, ni ſi bon Grammairien : je vous croyois plus diſcret, répondit Madame, & moins étourdi ; ne fait-il pas beau voir un Chevalier de Malthe, qui a peut-être fait plus de trois vœux, vouloir lutter pour la ſcience contre les enfans d'Eſculape. Alors le Chevalier ſe mettant facétieuſement à genoux devant elle, & les mains jointes, lui dit, je fais ma profeſſion d'ignorance devant vous, & devant toute la compagnie; s'il m'arrive jamais de traduire les noms des Médecins en françois, je veux qu'on me

berne; je rénonce à la Langue Latine, & à toutes les ſciences. *Unum ſcio, quod nihil ſcio*. Etes-vous contente, je le ſerois, repartit Madame, ſi vous n'aviez rompu un vœu, dans le temps même que vous l'avez fait, mais paſſe pour le coup, pourvu que vous n'y reveniez pas dans la ſuite.

Comme tout ce diſcours étoit fait pour donner un ridicule à nos Médecins que Madame vouloit détourner, nos Meſſieurs prirent le parti de rire, qui eſt ordinairement le meilleur dans une pareille occaſion, & renchérirent même ſur la plaiſanterie. Mr. Camelinus un peu revenu à ſoi, dit en riant, & toutefois en lui faiſant ſentir que nous n'étions pas des grues, que Mr. le Chevalier étoit fort réſervé, & qu'on étoit bien fâché du vœu qu'il venoit de faire, qui nous déroboit mille belles choſes qu'il auroit pu encore dire, & qu'on pouvoit eſpérer de ſon grand eſprit, que par-tout ce qu'il avoit dit, on pouvoit facilement connoître qu'il avoit une mémoire heureuſe, pour avoir retenu le nom des plantes, dont il avoit d'abord demandé des nouvelles, & beaucoup de jugement par l'échantillon qu'il venoit de donner de ſon ſçavoir en Médecine; en un mot, qu'il étoit très-verſé dans la Langue Latine par ſa traduction,

dont on ne pouvoit lui diſputer, ni la juſteſſe, ni la ſubtilité.

Cette ripoſte de raillerie, ſembla d'abord interdire le Chevalier à ſon tour, mais prenant la choſe de bonne grace, il répondit avec beaucoup de gentilleſſe, trêve de compliment, Monſieur, je ne vous ai pas dit tout ce que je ſçais de la Médecine, & des Médecins; c'eſt ce que nous regrettons, repartit Mr. Camelinus; & quand on parle auſſi ſçavamment que vous, on ne peut que s'affliger du ſilence que vous vous êtes impoſé. Puiſque vous voulez que je diſe encore un mot, répliqua le Chevalier, je vous demanderai, avec la permiſſion de Madame, s'il n'eſt pas vrai que la Médecine, ſoit l'art de tuer les hommes impunément; elle eſt auſſi, repartit Vieuſſens, un de nos jeunes Docteurs, l'art de viſiter un malade, juſqu'à ce que la nature l'ait guéri, ou que le remede l'ait tué. O cela eſt *à parte rei*, répliqua le Chevalier; votre définition eſt encore meilleure que la mienne; vous êtes un véritable Médecin; où avez-vous étudié? A Orange, lui répondit ironiquement le jeune Docteur, quoique ce fut à Montpellier: c'eſt une bonne école, à ce que je vois, repartit le Chevalier; voilà comme j'aime qu'on enſeigne les ſciences, claire-

rement & diſtinctement. Tout ce qui vient de ce côté-là, eſt marqué au bon coin ; mais le mal eſt qu'ailleurs on enſeigne le contraire ; & qu'après avoir étudié pendant trois ans, on a peine à parvenir à cette connoiſſance, qui eſt toutefois la plus certaine. Mais à propos, avez-vous bien examiné vos Lettres, continua-t-il ? J'ai des raiſons pour vous faire cette queſtion, de peur qu'il ne vous ſoit arrivé la même choſe, qu'à un Docteur en Droit, auquel on donna des Lettres de Médecine, & qui ne prit garde à la mépriſe, que juſqu'à ce qu'il fut arrivé dans ſon pays, que ſes amis l'en firent appercevoir. Le jeune Docteur ſe trouva un peu interdit à cette demande, à laquelle il ne s'attendoit pas ; & perſonne ne prenant ſur ſoi d'y repartir, Madame qui en tiroit quelque peine, lui dit : Chevalier, tu me laſſe : Mr. Camelinus, n'auriez-vous point de ſimples pour guérir de la folie ? Car cet homme-ci a le timbre fêlé ; ce ſeroit une des plus belles cures que vous euſſiez fait de votre vie. J'ai oui dire qu'Hypocrate en guériſſoit autrefois ; vous pourriez avoir le même ſecret. Au cas qu'il l'eût, repartit le Chevalier, il pourroit le mieux employer ; il n'y a point d'homme, ni de femme qui n'eut beſoin une fois en ſa vie d'une

d'une dose d'ellébore ; & il y a apparence qu'Hyppocrate en fit usage lui-même le premier.

Mr. Camelinus voyant que la raillerie à la fin pourroit aller plus loin, & que nous ne faisions pas une trop bonne figure devant des gens qu'il nous falloit respecter, & à qui nous ne pouvions pas dire notre sentiment, se leva de son siege, en disant à Madame, que Mr. le Chevalier n'avoit pas besoin de remede, n'étant ni indisposé de corps, ni d'esprit ; que s'il avoit voulu se divertir, comme il y avoit beaucoup d'apparence, nous étions charmés d'y avoir pu contribuer ; qu'il étoit difficile qu'il n'eût pas beaucoup de sagesse auprès d'une illustre Dame, qui lui en donnoit tous les jours de si beaux exemples, & en qui toutes les vertus étoient en un même degré. Après ce témoignage que nous croyons lui devoir, continua-t-il, permettez-nous, Madame, de vous assurer ici de nos profonds respects, & de prendre congé de vous, pour aller continuer notre course botanique, à laquelle nous sommes appellés par notre devoir. Madame lui dit alors fort obligeamment, Mr. Camelinus, pourquoi si-tôt nous quitter ? Vous aurez la bonté de rester, & de manger la soupe avec nous ; si le Chevalier

vous a offensé ; je prétends qu'il vous en fasse satisfaction le verre à la main, & de vous le réconcilier. Peut-être croyez-vous que votre Troupe est trop nombreuse pour pouvoir subsister ici, mais nous ferons comme nous pourrons ; & la même Providence, qui autrefois avec cinq pains d'orge & trois poissons, rassasia le Peuple Hébreu dans le désert, ne nous laissera pas mourir de faim aujourd'hui. Mr. Camelinus lui répondit qu'il étoit assuré que chez elle, l'abondance ne manquoit jamais ; qu'il étoit très-sensible à sa bonne volonté ; mais que la circonstance ne lui permettoit pas de l'accepter. Comme Madame vit sa résolution & sa délicatesse, elle fit semblant de ne vouloir point autrement le presser, & le pria seulement de la venir voir quelque jour, voulant le mettre dans une partie de chasse de sanglier, qu'on avoit projetté de faire dans peu de temps. Mr. Camelinus lui donna parole, & la remercia très-humblement de l'honneur qu'elle lui faisoit.

Nous sortîmes de chez Madame extrêmement confus & étonnés, sur-tout les Docteurs en Droit, & les personnes sçavantes, dont je vous ai parlé, qui peu accoutumé à ce badinage, si famalier aux Médecins, n'approuverent pas trop le procédé du Chevalier, qui

en auroit peut-être agi autrement, s'il les eut mieux connues. Notre jeunesse qui se faisoit une fète de dîner chez elle, sçachant que la magnificence y régnoit, étoit généralement consternée. Nous sortîmes comme des poules mouillées, & comme des gens de bon appétit, qui à la veille d'un bon repas, se trouvoient destinés à une maigre collation. Je ne sçaurois vous exprimer l'abbattement où nous étions : chacun murmuroit en son ame contre la délicatesse de Monsieur Camelinus, qui nous avoit mis vis-à-vis de rien. Notre déjeûné dans l'attente où nous étions d'être régalés chez Madame, ayant consumé le matin presque toutes nos provisions.

Quand nous fûmes sortis & eûmes quitté Monsieur le Chevalier, qui voulut faire les honneurs de la maison, en nous accompagnant jusqu'à la porte, & qui nous pressa vivement de nous arrêter, avec toutes sortes de bonnes manieres & de politesses, Monsieur Nuc? ne put pas s'empêcher de dire à Monsieur Camelinus, avec lequel il étoit en grande familiarité, qu'il nous avoit tous vendus par trop de façon, & que nous n'étions plus bons à rien de toute la journée : Monsieur Camelinus lui répondit, qu'il étoit le premier attrapé, & qu'il avoit cru que Madame lui auroit fait des plus vives instances :

il faut que quelqu'un de nous ſoit en péché mortel, repartit Borelli, pour nous avoir procuré cette mortification; car Madame eſt en coutume de ne laiſſer jamais ſortir perſonne, en quel nombre que l'on puiſſe être; on ne la ſurprend jamais, puiſque ſa table eſt toujours ouverte; ce n'eſt pas préciſément pour cela, répondit Monſieur Camelinus, que je m'en ſuis défendu; mais dans une grande cohue de gens, j'ai craint qu'il ne ſe fût paſſé quelque choſe, qui eût pu bleſſer les yeux ou les oreilles de Mde. & çà été mon plus grand motif, en refuſant l'honneur qu'elle nous faiſoit: avec les perſonnes de ſon ſexe & de ſa qualité, il y a des meſures à gar. der, auxquelles les jeunes gens ne font pas toujours toutes les attentions qu'ils devroient. Cependant je crois dans le fonds, Meſſieurs, continua-t-il, pour nous conſoler, que nous n'avons rien perdu, & que ſi nous ne faiſons pas auſſi bonne chere, nous aurons auſſi plus de liberté. Monſieur Duhamel, repartit à Monſieur Camelinus, vous ne pouvez pas mieux vous défendre du tour que vous nous avez joué; je ſuis quaſi de votre avis, quelques tranches de ſauciſſons & de jambon qui nous ſont reſtées, nous feront plus de bien que cette abondance de viandes délicates, qui peut-être nous auroit in-

commodé. Vive la frugalité, interrompit Cujas, à qui ce discours ne plaisoit pas autrement; il n'y a rien à être Stoïcien comme vous, il faut mépriser ce que nous ne pouvons pas avoir: voilà de l'heroïsme; il reste à sçavoir si Bernoulli, si d'Argentré, si Bartholе, si Charondas & les autres se contenteront d'une si séche Philosophie, & s'ils n'aimeroient pas mieux voir sur leurs assiettes un poulet qu'une tranche de saucisson. Vous êtes un gourmand, repartit Bartholе, qui faisoit la petite bouche, plus on mange, & plus on s'abrutit; avec six noix je dîne bien mieux, quand j'ai appétit, qu'avec une perdrix, quand j'ai le dégoût. Je ne sors jamais des grands repas, sans être ordinairement incommodé; demandez à Stenon, continua-t-il, s'il ne mange que du pain à dîner, si cela l'empêchera de danser & de folâtrer à son ordinaire: tout cela est une chanson, Monsieur, répondit Stenon, si vous croyez que je danse bien, quand je suis à jeun, vous verriez combien mieux je danse & je saute, quand j'ai mangé; cependant ce ne sont pas tant les viandes, que le vin de Champagne & de Bourgogne que je regrette le plus, continua-t-il, parce que je sçai que chez Madame, ces vins y coulent en abondance. Cette remarque nous faisoit avaler la salive, & augmentoit nos regrets

à un point, que *Diachylum cum gummis*, qui étoit aſſez naïf, pour ne pas dire imbécille, nous propoſa d'y retourner, & de chercher quelque prétexte ; chacun ſe mit à rire de cette ſimplicité. Dans ce moment Borelli ayant apperçu à quelque diſtance un cabinet verd, nous ſollicita à y aller faire notre ſtation, car c'étoit midi & demi alors, & le temps de prendre un peu de réflection ; nous nous y tranſportâmes de volée, & nous trouvâmes un lieu des plus magnifiques, une ſource vive qui jettoit de l'eau à gros bouillons, ſortoit d'un rocher, couvert de mouſſe, artiſtement fleurdeliſé, qui avec une couronne ducale, ſur un écu ovale, & deux Anges pour ſupport, & autres pieces de blaſon formoient les armoiries de Madame. Aux quatre coins de cette belle ſalle, où le ſoleil en plein midi n'avoit point d'accès, on voyoit autant de ſtatues, repréſentant Jupiter, Baccus, Mercure & Junon avec leurs attributs ; tout de la main de Praxitelle. C'eſt un des plus beaux morceaux que j'aie jamais vu ; & je ne crois pas qu'il y ait rien de pareil au monde. Le lierre, le filaria, l'oranger, le jaſmin, & une infinité d'autres arbuſtes, y donnent une verdure & un parfum des plus délicieux : le roſſignol & mille autres petits oiſeaux y font une muſique la plus

agréable ; on y voit regner tout à l'entour, comme dans un réfectoire, une table de marbre jaſpé, le plus beau qu'on puiſſe trouver, & venu d'Italie, avec des ſieges très-ingénieuſement pratiqués. Le ſol eſt un gazon le plus vert, d'où ſortent des gerbes de violettes les plus ſuaves, & de la plus belle couleur: en un mot il y avoit en ce lieu une infinité de beautés, qu'il ne convient qu'aux gens de l'art de pouvoir vous exprimer.

C'eſt dans ce bel endroit, qu'étant arrivés, nous étalâmes le peu que nous avions, & qui nous faiſoit ſoupirer, lorſque nous vîmes arriver pluſieurs domeſtiques, avec des corbeilles remplies de tout bien de Dieu, & qui nous dirent que Madame nous en faiſoit préſent pour notre deſſert, avec ordre à eux de nous ſervir, & nous priant au reſte de lui faire l'honneur de boire à ſa ſanté. Les couverts furent mis avec une agilité ſans égale, & nous vîmes bientôt ſur la table en pluſieurs endroits, en forme d'ambigu, des patiſſeries de toutes les ſortes, des perdrix, des gélinotes, des faiſans, des liévres, & une prodigieuſe quantité d'entremets, qui nous jetta dans une eſpece d'admiration, & nous auroit bientôt fait croire, que nous étions dans le pays des Fées, ſi nous n'euſſions été convain-

cus qu'il n'y avoit rien en cela que de naturel, & qu'on pouvoit tout attendre de la magnificence de Madame. Quand tout fut fervi, & revenus de notre étonnement, nous commençâmes à faire honneur aux viandes ; & notre jeuneffe qui n'avoit pas le dégoût, s'y diftingua fort : nous fûmes fervis à merveille ; les valets toujours attentifs, nous rafraîchiffoient avec les vins les plus recherchés & les plus exquis : en un mot nous n'étions pas mal, & nous confidérions l'effet de la Providence, qui dans notre malheur, ne nous avoit pas abandonnés.

Nous avions déjà commencé, & bu plufieurs fois à la fanté de Madame, lorfque nous vîmes venir à nous un homme habillé en chaffeur, & qui n'eut pas plutôt apperçu Mr. Camelinus, qu'il l'embraffa, & le baifa plufieurs fois avec toutes les démonftrations de l'amitié la plus vive, en lui difant qu'il étoit des fiens, & qu'il venoit dîner avec lui, & toute fa compagnie, qu'il falua fort civilement. Il nous pria de l'excufer, s'il étoit venu fans cérémonie ; ce qu'il avoit fait uniquement, pour ne pas différer d'embraffer Mr. Camelinus, pour lequel il avoit toujours une tendre vénération, & qu'il n'avoit vu de plufieurs années : il nous dit qu'étant revenu de la chaffe,

Madame lui avoit dit, Docteur, que payez-vous, si je vous fais voir un de vos meilleurs amis; & que tout de suite elle lui avoit expliqué l'énigme; & que Monsieur le Chevalier de Larisse, qui nous avoit accompagné jusqu'à la porte, & nous avoit vu entrer dans le cabinet, le lui avoit indiqué, de même que le Maître-d'Hôtel, à qui Madame avoit ordonné de nous faire apporter des rafraîchissemens.

Le Docteur Lomellini, qui est le Médecin ordinaire de Madame, augmenta donc notre compagnie, & nous fit voir en lui un homme de beaucoup d'esprit, & fort entendu en son Art, ainsi que nous eûmes lieu de nous en confirmer, tant par son discours, que par la considération que Mr. Camelinus témoigna avoir pour lui. Nous fumes tellement servis à la grande, que notre dessert, que Madame eut le soin de nous faire également voiturer, fut encore une autre belle décoration.

Les fruits les plus beaux & les plus rares, les confitures les plus fines & les plus variées, & toutes sortes de liqueurs rafraîchissantes, nous furent présentées avec une profusion sans égale. Tout notre monde s'en régala comme vous pouvez juger, & en mangeoit à sa fantaisie; mais comme peu à peu chacun se rendoit, Monsieur

Lomellini, quand nous eûmes dîné, nous mena à une prairie la plus agréable & la plus riante, d'où la vue s'étendoit jusqu'aux Pyrénnées, & d'où nous voyions la mer d'Aquitaine. Nous nous y assîmes sur toutes sortes de fleurs, & y respirâmes un air frais, à l'ombre de plusieurs beaux arbres chargés de fruits qui nous les procuroient. Là Mr. Camelinus, quand nous fûmes un peu reposés, nous donna la phrase des plantes, & en même temps tout ce qui a rapport à leurs vertus : Mr. Lomellini lui aidoit, & nous avancions bien de la besogne, quand les deux filles d'honneur de Madame qui se promenoient, passerent par une allée qui n'étoit pas bien éloignée. Mr. Lomellini les ayant appercues, leur cria, vous allez bien vîte, mes Dlles. est-ce que la compagnie vous fait peur ? Elles nous saluerent fort gracieusement, & s'étant consultées si elles viendroient à nous, nous observâmes qu'elles s'y déterminerent. C'étoit deux belles personnes, qui servoient Madame, à ce que nous dit Mr. Lomellini, moins par intérêt que par inclination, & dont les parens avoient un rang dans le monde. Notre jeunesse leur avoit avidemment jetté les yeux dessus; quand elles furent arrivées, & qu'elles nous eurent de nouveau salués ; chacun par

devoir, ou par une ſecrette inclination, s'empreſſa à leur faire des politeſſes, auxquelles elles répondirent fort civilement. On cueillit des fleurs & des fruits qu'on leur préſenta, & qu'elles accepterent de bonne grace.

Juſques-là nous pouvions dire que ce jour étoit notre plus belle journée, & que nous avions lieu d'être ſatisfaits, tout s'étant à dîné dans la plus grande décence, quoique dans la plus grande gayeté; mais l'arrivée de ces Nymphes, qui eurent la complaiſance de ſe joindre à nous, augmenta de beaucoup notre ſatisfaction. Nous eumes le plaiſir de voir que leur vertu étoit encore plus grande que leur beauté, & toutes les gentilleſſes qu'elles nous firent voir dans leurs manieres & dans leurs diſcours, nous découvrirent beaucoup de ſageſſe & de modeſtie : auſſi tous nos jeunes gens ſi accoutumés à ſe licencier dans pareilles occaſions, & à dire des galanteries, ſe tinrent dans les termes de la plus exacte retenue, tant la ſageſſe & la vertu ont de pouvoir ſur les eſprits. La converſation fut des plus charmantes, chacun s'évertuant de ſon mieux à leur donner une bonne opinion, & entr'autres nos jeunes gens, qui ne firent jamais tant paroître d'eſprit par le deſſein qu'ils eurent de plaire à ces deux belles per-

ſonnes, dont plus d'un avoit déjà reſſenti les effets de leur mérite, & de leur beauté, comme nous l'avons ſçu depuis.

Cependant Mr. Camelinus s'entretenoit ſéparément avec Mr. Lomellini, & ſe faiſoit un plaiſir de ſe rappeller ſes anciennes épôques à la Cour du Grand Duc, où Mr. Lomellini l'avoit introduit, lors de ſon voyage en Italie, & dont le ſouvenir lui étoit encore très-ſenſible & très-agréable. Pendant qu'ils y étoient attachés, un bruit que fit une partie de la compagnie, obligea Mr. Lomellini de demander à Mademoiſelle Thereſe, une des filles qu'il voyoit rire, ce que c'étoit; elle lui répondit, en riant encore davantage, que c'étoit le pauvre Frere Judas, qui venoit de paſſer : en effet, un Capucin chargé d'une béſace, qui nous parut être un Quêteur, avoit paſſé par une allée, qui va en droiture au Château, & nous avoit capucinalement ſalués, ce qui avoit obligé nos jeunes gens, de lui répondre par un ſalut à la Turque. Comme Mademoiſelle Thereſe rioit, quoiqu'elle ſe fit un effort pour s'en empêcher, nous jugeâmes que c'étoit ſans doute pour quelque motif qui ne nous étoit pas connu. Mr. Lomellini qui étoit au fait du myſtere, lui dit : vous vous rappellez apparemment,

paremment, Mademoiſelle, l'aventure du pauvre frere Pancrace, & ſe mettant à rire, tout comme elle; en vérité, il n'y a rien de ſi drôle, continua-t-il, que ce qui arrive à ce pauvre meſquin; le bon homme nous donna bien la comédie l'année paſſée, & quand je me le rappelle, je ne puis pas m'empêcher de rire en moi-même tout ſeul. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la curioſité de tout notre monde, & pour le porter à prier Mr. Lomellini de nous en faire le recit. Comme il s'en défendoit, & qu'il renvoyoit la choſe à Mademoiſelle Thereſe, qu'il diſoit en être auſſi bien inſtruite que lui, puiſque tout s'étoit également paſſé ſous ſes yeux, & que celle-ci s'en défendoit à ſon tour, comme étant lui-même mieux en état de le faire qu'elle, ce conflit étoit capable de nous priver du récit d'une aventure à laquelle nous paroiſſions tous diſpoſés à donner volontiers le reſte de la journée, lorſque Mr. Camelinus fixa cette irréſolution de Mr. Lomellini, en lui diſant que la Compagnie auroit ſans doute beaucoup de plaiſir d'entendre le recit qu'elle demandoit de la bouche de Mademoiſelle Thereſe, perſuadée qu'elle s'en acquitteroit très-dignement; mais qu'il n'étoit pas juſte de lui faire prendre cette peine, à moins

que ce ne fut de sa volonté : qu'à l'égard de lui, il n'y avoit pas lieu d'avoir la même délicatesse, & qu'un galant homme ne devoit pas se faire prier deux fois, pour une chose qu'il sçavoit devoir nous faire plaisir. Puisque cela est, lui répondit Mr. Lomellini, votre priere me devient un ordre, auquel il ne me reste qu'à obéir : je le ferai néanmoins, à condition que vous ne me croirez pas un beau diseur, & que vous vous contenterez du style d'un Italien qui est obligé de parler François, quoiqu'il me fallut peut-être encore quelques momens pour mettre quelque ordre dans le récit que j'ai à vous faire, j'aime encore mieux être moins méthodique, que de différer à vous donner la satisfaction que vous desirez. Tout le monde le remercia de la déférence qu'il vouloit bien avoir, & chacun gardant un profond silence, il commença de la sorte.

Madame ensuite d'une maladie dont elle pensa mourir, avoit fait vœu de porter le cordon de Saint François toute sa vie, & depuis ce temps-là, elle avoit fort affectionné l'Ordre. Les Capucins recevoient d'elle pendant le cours de l'année des aumônes très-abondantes, & entr'autres munificences, en commémoration de la Passion de Notre Seigneur, elle donnoit aux Révé-

rends Peres, la veille de la Noël, trois grandes corbeilles de confiture, où étoient ſymboliſés tous les myſteres de la Rédemption, deſtinées à la collation de la Communauté qui ſe repaîſſoit ce ſoir-là de ce doux régale. Ce jour, on mangeoit en table ronde, & c'étoit une des plus grandes fêtes de l'Ordre.

Toutes les années le Frere Pancrace de Vic-de-Bigorre, en qualité de Quêteur, alloit le jour de la Saint Thomé au Bourg où il y avoit grande fête, & de-là au Château pour recevoir cette offrande de la main de Madame, qui pluſieurs jours auparavant y avoit travaillé; l'année derniere, à peu près vers ce temps-là, comme il aborde ordinairement beaucoup de monde chez elle, un jour tous ceux qui y avoient diné, vinrent à l'Office pour l'y voir travailler par curioſité. Il s'y trouva le Chevalier de Lariſſe, celui-là même que vous avez vu aujourd'hui, jeune homme de vingt-cinq à vingt-ſix ans, badin & enjoué au poſſible, qui ſouvent divertit Madame par des ſaillies d'eſprit les plus agréables avec lequel néanmoins elle eſt quelquefois aux priſes pour ſa trop grande vivacité, qui l'oblige à lui donner des leçons, & quelquefois à lui faire des réprimandes. Le Marquis de Reſenas,

à peu près de la même trempe du Chevalier, & qui également quelquefois fait mettre Madame un peu en colere, par sa façon d'agir indiscrette; il n'est pas si étourdi que le Chevalier, mais peu s'en faut : du reste, il soupire, mais envain pour Madame depuis long-temps, quoiqu'elle ne le haïsse pas sans doute, elle ne l'aime pas assez pour le rendre un jour heureux en l'épousant, & pour rompre le vœu qu'elle a fait de ne point se remarier, encore moins d'écouter des galanteries. Milord, Duc d'Hamilton, qui aux manieres les plus aisées & les plus nobles, joint toutes les vertus d'un homme de la premiere qualité, Seigneur généreux & magnifique, & d'un train superbe, qui venant des eaux pour quelque incommodité, s'est arrêté ici, retenu par les charmes de Madame, dont il connoît la vertu. L'Abbé de Villacerf, homme très-pieux, & assez versé dans les sciences, qui aime les pauvres, & fait beaucoup de bien dans sa Paroisse, Madame l'estime beaucoup pour sa probité & pour ses mœurs. La Comtesse de Novion, nouvelle mariée, encore un peu timide à cause de son âge peu avancé, fort jolie personne, de beaucoup d'esprit & d'un commerce doux & plein d'agrémens : Madame l'aime comme une parente,

& estime fort son mari, qui vient la visiter souvent, & qu'on peut appeller un très-galant homme. Le Comte de Rubelli, un peu allié de Madame, noble Florentin, & descendu des Medicis, homme fort recommandable par ses grandes qualités, & dont Madame fait un grand cas; il a quitté son ingrate patrie, qui n'a pas connu son mérite, pour s'attacher à Madame, & passer ses jours avec elle. Le Colonel Oviedo, Gentilhomme Espagnol, de la race des Guzmans, homme fort mélancolique, pensif & distrait, & par-dessus cela amoureux; une belle inconnue qu'il n'a vu qu'une fois, lui a laissé un trait dans le cœur qui le tue, & qu'envain Madame a tâché d'arracher jusqu'ici, comme aussi-bien d'autres personnes qui y ont pris une peine inutile. Il avoit été fort ami du feu Marquis Rospigliosi son mari, & par cette raison, elle le voit avec plaisir. Le Sénateur Robinas, le Juge le plus éclairé & le plus integre du Palais, qui, quoique souvent chez Madame, lui fit perdre derniérement son procès, que la plupart des autres lui faisoient gagner par des considérations humaines, elle ne lui en a point sçu de mauvais gré, & lui fait tous les jours un meilleur accueil. La Marquise Nugna de Villacrox, noble

Catalane, de la Maiſon de Medina-Celi, qui plaide depuis un an à Pau, pour certaines prétentions qu'elle a contre la Maiſon de Foix Eſpagnole, la plus polie & la plus galante, pour qui Madame a beaucoup de conſidération. Le Commandeur d'Aubuſſon, dont les ancêtres ſont ſi connus par leur ſageſſe & leur bravoure. Le Baron de Reſquiou, le plus drôle corps du monde, & qui ne doit rien pour le facétieux au Marquis, ni au Chevalier; enfin pluſieurs autres perſonnes de la premiere diſtinction, qui n'étant pas de votre connoiſſance, il eſt inutile que je vous en diſe le nom, la plupart ayant des Terres & des Châteaux au voiſinage; la proximité & la vertu de Madame les attirent ordinairement, & font qu'ils lui viennent tenir compagnie.

J'ai été bien aiſe de vous en faire connoître quelques uns, parce qu'ils entrent pour quelque choſe dans le récit que j'ai à vous faire; je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de vous parler de Madame; la renommée vous en a aſſez inſtruit; & perſonne n'ignore quelle eſt ſa beauté, ſa vertu & ſon rang dans le monde: elle compte parmi ſes Ancêtres des Souverains, des Cardinaux & des Pontifes Romains. Rien n'égale ſa beauté; & ſa vertu eſt au deſſus de

tout ce que nous voyons ſur la terre. La fortune l'a conduite ici depuis la mort de ſon cher Epoux, & y a fixé ſa demeure. Cette illuſtre Italienne fait l'ornement de cette contrée, tant par ſes rares qualités, que par le beau monde que ſa vertu y attire. Vous connoîtrez mieux encore ſon caractere par les traits particuliers, dont j'aurai à vous parler dans la ſuite.

Pour revenir donc, le Maître d'Office avoit déjà préparé toute la matiere & les couleurs; il ne s'agiſſoit plus que de la mettre en œuvre; le deſſein en étoit beau & magnifique; il repréſentoit la Paleſtine, ou la Terre Sainte, & tous les Myſteres de la Rédemption: au milieu s'élevoient trois hautes montagnes, repréſentant le Mont de Sion, celui de Sinaï & le Tabor fameux; l'un de ces derniers par la Loi écrite de Moïſe; l'autre par la Transfiguration du Seigneur, & le premier par le nom qu'il porte de Montagne Sainte. On y voyoit la Ville de Jeruſalem, le Calvaire, le Jardin des Oliviers, le Torrent de Cédron & la Vallée de Jerico, les Apôtres, Saint Jean dans le déſert, le Puits de Jacob, le Lac de Galilée, le Jourdain & la Mer-morte, Nazareth, Bethléem, & la Crêche: on y voyoit auſſi des parterres, des prairies & des bois de cedres & de palmiers, &c. Il y avoit bien de

l'art en tout cela ; & il seroit difficile de vous l'exprimer ; les couleurs étoient des plus vives, des plus délicates & des plus variées ; les figures les plus expressives, & dans lesquelles on lisoit, pour ainsi dire, tout le nouveau Testament. Ce seroit perdre son temps, que de vouloir en détailler les beautés ; les filles deMadame, Mademoiselle Therese & Mademoiselle Jeanneton, qui sont ici présentes, peuvent s'en ressouvenir, avoient déjà jetté plusieurs pieces dans le moule, & y avoient parfaitement bien réussi. Le Maître d'Office & ses aides étoient attachés aux choses les plus difficiles ; Madame mettoit la main à tout avec la bonne grace la plus charmante, & un zele que tout le monde admiroit : les Seigneurs qui la voyoient ainsi travailler, étoient comme honteux de ne rien faire, quoiqu'ils trouvassent que la peine qu'elle se donnoit pour des Capucins, étoit assez mal employée.

Le Maître d'Office ayant dit en confidence au Marquis, que Pancrace escamotoit ordinairement l'Apôtre Judas, qui étoit destiné pour les chiens aux yeux mêmes de tous les Peres ; ce qui faisoit qu'au Château, on ne l'entendoit plus que sous le nom de frere Judas. Ce tour de gibbeciere fit naître dans l'esprit du Marquis, qu'apparemment cet escamoteur en feroit autant

cette année ; ce qui le fit approcher du chantier, en retrouſſant ſes manches, & de dire à Madame, en faiſant l'empreſſé ; permettez-moi de participer à la bonne œuvre, je veux faire le traître Judas, la principale piece de votre deſſein : tu ferois là un mauvais perſonnage, Marquis, repartit Madame : quoi vous ſuſpectez donc ma bonne foi, repliqua le Marquis ; & alors Madame ayant tourné la tête, pour donner quelque ordre, il verſa adroitement une partie de ſa tabatiere, pleine de tabac d'Eſpagne, le plus excellent, ſur la pâte qui devoit ſervir à former Judas, & il y donna quelques coups de main. Quand Judas fut fait & moulé, il s'empreſſa à le faire voir à Madame, & à la compagnie, & il le mit au milieu de la table, en lui adreſſant ainſi la parole: ce drôle là a la mine de trahir le Capucin qui le mangera. *Melius fuiſſet illi, ſi natus non fuiſſet homo hic.* Bon, bon, dit Madame, il ſera auſſi bon que Saint Pierre, & ſes autres Collégues. Il ne ſera pas auſſi doux que vous le croyez, Madame, repartit le Marquis, & ſa ſeule phyſionomie dit aſſez ce qu'il a dans l'ame. Vous me faites rire, Marquis, repliqua Madame, à moins que vous ne lui ayiez communiqué une partie de votre malice, en le faiſant paſſer par vos mains ; je ne vois pas

qu'il doive être moins doux que les autres Apôtres, qui ont passé par les miennes. Les influences des hommes, reprit le Marquis, sont différentes de celles des femmes ; & si Judas tire des miennes, comme il n'y a pas à en douter, il ne peut être que malfaisant. Je présume mieux de vos influences, repartit Madame, & j'ai toujours oui dire au contraire, que celles des femmes étoient plus malignes que celles des hommes ; quoiqu'à dire la vérité, je n'y aie jamais ajouté foi. Je laisse à traiter cette question aux gens du métier, dit le Marquis, puisque vous avez la bonté d'être ma caution aujourd'hui, & que vous défendez mieux la cause des hommes, que je ne ferois celle des femmes ; mais permettez-moi, Madame, de faire encore les deux Larrons, qui ont beaucoup de rapport avec Judas ; & comme vous êtes déjà contente de l'un, vous la serez également des autres, auxquels je vais employer toute mon adresse & mon art ; & alors ayant fait semblant de prendre du tabac, après en avoir présenté à Madame, il saisit le moment qu'elle ne s'en appercevoit pas, pour verser encore le reste de sa boëte sur la pâte qui devoit former ces deux personnages, qui vraisemblablement devoient faire rendre gorge à ceux qui

lles mangeroient; après quoi se mettant à pétrir, il dit, les Capucins sont ordinairement constipés : ne trouveriez-vous pas bon, Madame, de mettre là quelque chose de laxatif; je crains que les vers n'étranglent quelqu'un de ces bons Peres, pour lesquels j'ai toujours eu beaucoup d'affection, ce sont de si bonnes gens, que ne ferois-je pas pour eux! A cette heure, Marquis, repartit, Madame, je connois que vous avez de la piété & de la religion; ô oui, Madame, je fais gloire d'en avoir, répliqua le Marquis, si j'avois sçu, je serai venu vous aider plus matin, & j'aurois encore mieux fait les choses. J'ai toujours fott estimé les Capucins, continua-t-il; ils sont d'habiles gens, à quelques capucinades près: le Gardien est un saint homme, un homme de bien; il n'y a point de Patriarche, qui ait jamais eu une barbe comme la sienne. Vous gâtez tout à présent, Marquis, interrompit Madame, en le prenant un peu haut; vous êtes un mauvais plaisant & un comédien; je n'aime point ces sortes de railleries; je ne connois point d'autre habileté, continua-t-elle, que celle de faire son devoir comme font les Capucins, qui n'ont jamais guere fait parler d'eux, dont l'Ordre peut être regardé comme une pépiniere de Saints, d'ex-

cellens Théologiens & de grands Prédicateurs, de ſaints Miſſionnaires qui ſcellent tous les jours la religion de leur ſang dans les régions les plus éloignées, de ſages Directeurs, qui menent les ames à Dieu, & les embaument du parfum de leurs vertus : en un mot, on a toujours bien prêché quand on a touché ſes Auditeurs ; une ſainte ſimplicité me plaît plus que toute l'emphaſe des Prédicateurs les plus muſqués. A préſent je connois, Madame, reprit le Marquis, piqué un peu de ſa vivacité, que vous êtes une véritable fille de ſaint François, puiſque vous en prenez le ton & les manieres ; mais voyant que Madame rougiſſoit de cette façon de parler aſſez indiſcretre, il adoucit la matiere, en diſant qu'il étoit vrai qu'on n'avoit point vu juſqu'ici des Capucins hérétiques, & qu'ils croyoient que c'étoit un effet de leur zèle pour la foi, & de leur attachement pour l'Egliſe, quoique d'autres eſtimaſſent que c'en étoit un de leur ignorance, ou de leur peu de génie, qu'il ne leur permettoit pas de prendre l'eſſor pour le devenir.

Comme cet entretien pouvoit avoir des ſuites, en mettant trop à l'épreuve la modération de Madame, le Baron de Riſquiou voulut en interrompre le cours, en diſant : & moi, pour vous

mettre d'accord, je m'en vais faire saint Luc, le patron des cocus, dont sous votre bon plaisir, je ferai présent à mon Procureur. Toute pieuse qu'étoit Madame, elle rit de cette saillie, & le Baron ayant dit bien de jolies choses là-dessus, il apostropha saint Luc, quand il l'eut formé, & fit une paraphrase sur les cornes, qui n'auroit pas trop diverti les Maris. Vous me faites naître l'envie Madame, continua-t-il, de me faire Capucin, pour participer au doux présent que vous devez leur faire, & qui ne peut avoir de prix, puisque vos belles mains y ont travaillé. Heureux les enfans de saint François.

En effet, à voir une Dame de cette importance, âgée de vingt-quatre ans, belle comme les amours, & dans les yeux de laquelle se jouoient les graces; sage, modeste, retenue, si fort affectionnée pour la construction de tant de piéces différentes qui entroient dans son pieux dessein, il n'y a point d'Ange qui pût s'empêcher d'avoir de l'amour pour elle. Elle agissoit, donnoit ses ordres, travailloit avec tant de bonne grace, qu'on l'auroit facilement prise pour une Déesse occupée à préparer le festin des Dieux. Le Chevalier, qui jusques-là n'avoit dit mot, & qui en étoit enthousiasmé, revenant

de cette contemplation ,lui dit enfin, Madame, je m'imagine que quand on donne tant de confiture à des Confesſeurs, on n'a pas de grandes pénitences à en recevoir: ce ne ſont pas vos affaires, dit Madame, on me les donne telles que l'on veut & qu'on le juge à propos. Je voudrois néanmoins que vous en tâtaſſiez un peu; mais je penſe que vous n'en mangez guere; la penitence n'eſt pas du goût des gens du monde, quoique ſans elle, les gens du monde ne puiſſent ſe ſauver; ô oui Madame, repartit le Marquis, oubliant la petite mortification qu'il venoit de recevoir: *Niſi pœnitentiam egeritis, ſimul omnes peribitis.* Hé bien? que ne la faites-vous, répliqua Madame? Il y a trois ans que je la fais, reprit le Marquis, & une belle perſonne que j'eſtime autant que je l'aime, m'en fait faire une des plus rudes, en ne voulant pas comprendre ce que je n'oſe lui dire, & que je ne lui dirai de ma vie. Si j'étois à la place de cette belle, repartit Madame, je vous tiendrois toujours dans cet état pénitent, & je ferois même un martyr de vous. Le Marquis ſe trouvant interdit à cette répartie, le Chevalier prit la parole, en diſant, je vous croyois moins cruelle, Madame, que vous voulez le paroître; & je ſuis fort trompé, ſi ce n'eſt l'effet de la

mauvaiſe humeur où peut vous avoir jetté le Marquis, ou celui d'une morale auſtere que vous inſpirent les Révérends pour leſquels vous paroiſſez avoir tant d'inclination. Ce n'eſt pas auprès des Religieux qu'on apprend à être ſociable, doux, complaiſant, & en un mot humain. La ſolitude, la retraite, le cloître, inſpirent une rudeſſe, pour ne pas dire une barbarie dans les mœurs; oppoſée à l'humanité, & qui ſouvent d'un galant homme d'ailleurs, en fait un Moine bourru. On s'y rend indifférent, dur & inſenſible; & on s'en fait même un honneur. On n'y eſt preſque jamais que refroigné & rébarbaratif, triſte & mélancolique, & monté ſur un ton plaintif, autant armé contre le pécheur que contre le péché même; & toujours animé d'un zele amer.

J'ai à faire ici avec tous des Philoſophes, repartit Madame, en interrompant le Chevalier, avec des gens qui font les beaux eſprits; n'avez-vous pas honte d'entrer en lice avec une femme? Vous me prenez apparemment pour une dévote aux maſſepains; mais vous vous trompez; je n'ai de rapport avec les Religieux, qu'autant qu'il en faut pour me conduire dans la voie du ſalut, où doivent tendre toutes nos penſées. J'abhorre la bigote-

rie & tout ce qui ſent la dévote de profeſſion : j'aime les véritables dévots, mais non ces hypocrites, ces ſépulcres blanchis remplis de vers & d'ordure : j'aime une piété ſolide & une vertu à toute épreuve & dégagée de toute ſuperſtition. Je ne fais guere de différence entre être vicieux & faire parade de ſa vertu, entre ne rien donner aux pauvres, & faire l'aumône par oſtentation, entre un Ange de ténebre, & un homme qui ſe bat la poitrine pour ſe faire remarquer dans une Egliſe. La religion chrétienne eſt ennemie de toutes ces grimaces étudiées, & la probité les condamne. Il en coûte moins à être bon réellement que de le paroître. Le joug du Seigneur eſt doux, & n'eſt peſant que pour les ames foibles qui n'ont ni la force ni la volonté de le porter. Ou il faut que notre religion ſoit une folie, ou croire que la vie monaſtique eſt des plus parfaites; que tant de ſaints Religieux qui ont quitté le monde volontairement pour ſe livrer à la croix de Jeſus-Chriſt, qui menent une vie des plus mortifiées, & qui tandis que le Baron aſſiſte au Bal, à la Comédie, aux Feſtins, aux Jeux, & ſe divertit en cent différentes manieres, aſſiſtent au chœur tous tranſis de froid, qui ont renoncés àla bonne chere, à la molleſſe & à

tous les plaisirs, & ont substitué à tout cela une continuelle pénitence, marchent dans le sentier de la perfection, & méritent par-là, au lieu de les gloser, que nous ayons pour eux une singuliere véneration & un respect dont rien ne peut nous dispenser.

Mais, Madame, interrompit l'Abbé de Villacerf, vous qui défendez si bien la cause des Religieux, en quoi je trouve que leur bonheur est digne d'envie, croyez-vous que l'amour propre soit éteinte en eux, & qu'au milieu de leurs austérités prétendues, ils n'aient point de retour vers le siecle ; qu'en eux les passions soient entiérement amorties. Ce que je dis des Religieux, on peut le dire des Nonnains encore mieux ; ne doutez point que sous la guimpe & le froc il n'y en habite, & que dans les uns & les autres il n'y en ait au moins des étincelles capables de produire des incendies, que leur état pénitent ne peut pas toujours éteindre ; que tandis que celles des gens du monde s'affoiblissent par la diversité des objets, celles des Religieux ou Religieuses ne se fortifient par la solitude & souvent même ne les consument. Qu'il est rude d'être livré à soi-même & à ses réflexions, sur-tout quand on est entré dans le cloître par caprice ou pour raison de famille, comme il ar-

rive le plus ſouvent. La liberté qu'ont les gens du monde de les ſatisfaire, les adoucit en quelque maniere & les humaniſe ; la contrainte les irrite dans les Religieux & les effarouche quand l'âge les a amorties. L'état d'un Religieux eſt à préférer à celui d'un mondain qui a cent occaſions pour les faire reſſuſciter. Ah ! Je vous entend, dit Madame, quand le Diable eut bien fait du mal, il ſe fit Hermite. Quand un homme vieux eſt ennuyé du monde après en avoir éprouvé le frivole & l'illuſion, il entre dans le Cloître. Quand une Dame à la fleur de ſes ans a mis à profit tous ſes charmes, à meſure qu'ils l'abandonnent, elle en conſacre à Dieu les reſtes uſés & les débris ; voilà un beau ſacrifice, ni l'un ni l'autre ne quittent point le monde ; mais le monde les quitte. On en peut dire de même d'un courtiſan qui ſe retire de la Cour pour n'y être plus bon à rien, c'eſt une verité que vous ne me conteſterez pas.

Je fais gloire de vous céder en tout, répondit le Chevalier, & encore plus dans cette occaſion où vous avez la raiſon pour vous. Je n'aime point, repartit Madame, qu'on ait pour moi ces complaiſances, je veux qu'on me parle franchement. On s'accoutume avec les Dames à déguiſer la vérité ; ce

mauvais pli que l'on prend avec elles, vous donne un aïr menteur même avec les hommes. Je ne trouve pas que le véritable art de plaire, ſoit d'être adulateur & de changer les vices en vertu, la laideur en beauté, en un mot de ne dire jamais la vérité à une femme. Je mépriſe ſouverainement les gens de ce caractére; je n'aime point qu'on me diſe en face que je ſuis laide, encore moins que je ſuis la plus belle femme du monde, ni que j'aie l ataille fine ſi j'ai de larges épaules, que je ſuis blanche & blonde ſi je ſuis brune; en un mot je n'aime point à me repaître de ces agréables chimeres qui ont tant d'attraits pour le commun des perſonnes de notre ſexe; on m'a toujours inſpiré de l'inclination pour des choſes plus ſolides. Quand je parus dans le monde, pluſieurs s'empreſſerent de me faire leur cour; les ſoins, les complaiſances, les empreſſemens & tout ce qu'on croyoit le plus flatteur pour moi étoit mis en uſage; on croyoit me plaire en faiſant valoir mes plus petites qualités, en exaltant la délicateſſe & la blancheur de mon teint, la fineſſe de ma taille, la nobleſſe de ma démarche, ma bonne grace & tant d'autres bagatelles qui pourront bien toucher une ame vaine, mais jamais

une perſonne raiſonnable qui ſentira le frivole de ces qualités. Uniquement amatrice de la vertu, ce n'eſt qu'en elle qu'elle mettra ſon bonheur & ſa gloire. Jamais idole ne fut plus encenſée que moi par les perſonnes les plus diſtinguées, & quoiqu'il ſemble que cela me devoit faire plaiſir, il eſt certain toutefois que je n'y trouvois ni goût ni ſatisfaction, que cette fumée qui enchante les autres perſonnes, m'étourdiſſoit & me donnoit du rebut pour des Cavaliers d'ailleurs très-recommandables. Le Prince de Piombino qui étoit le ſeul de la troupe qui ne diſoit rien ou peu de choſe, me plaiſoit plus que tous les autres avec leur babil; leſquels me faiſoient tous les jours déplorer ma condition d'y être expoſée. Son reſpect couvroit ſi bien ſon amour, que je lui ſçus bon gré de ſa rétenue; & ſi par ſon malheur ou peut-être le mien, mes inclinations n'euſſent tourné d'un autre côté, je n'y aurois pas été inſenſible; mais ma mere y avoit pourvu de bonne heure, & accommodant mes inclinations à mon devoir, on avoit pris pour moi des engagemens que je ne pouvois, ni ne voulois rompre; & dans peu je donnai la main à la perſonne qui m'étoit deſtinée. Ici Madame reſſentit un reſerrement de cœur que lui cauſa le

ſouvenir de ſon mari, & laiſſa couler quelques larmes que toute ſa conſtance ne put retenir; & ainſi finit une converſation qui étoit devenue trop triſte, étant d'ailleurs aſſez tard pour ſe rétirer.

Le jour de la ſaint Thomé étant venu, où tout étoit en joie au Village, dînerent chez Madame, Milord Duc d'Hamilton, l'Abbé de Villacerf, le Baron de Reſquiou & la plupart des autres illuſtres perſonnes dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler; & on avoit commencé à ſervir, lorſque le Frere Pancrace ſe préſenta à la porte de la ſalle qui étoit à demi ouverte, & grata en diſant *Ave Mariæ.* Le Maître d'Hôtel qui étoit à la cuiſine, & à qui Pancrace ne revenoit pas, ayant demandé qui c'étoit, un Marmiton lui répondit en riant, que c'étoit le Frere Judas; ah oui, dit-il, c'eſt ce drôle, tiens Pierrot, prend ce plat de ſoupe, & va lui jetter ſur le corps. Cela dit, cela fait, Pierrot qui n'aimoit pas mieux que de ſe réjouir, s'acquitta ſi bien de ſa commiſſion, qu'étant arrivé précipitamment prés du Frere, qu'il fit ſemblant de ne pas le remarquer, gliſſa le pied ſi à propos, qu'il ne lui en fit pas perdre une goute. Alors le Frere échauffé plus que de raiſon, jetta les hauts cris, & Madame en étant ſubi-

tement allarmée, envoya ſçavoir ce que c'étoit; on lui amena le Frere Pancrace qui ſe lamentoit triſtement pour cette chaude aventure; & dont l'habit ſemé de pluie de graiſſe, à meſure qu'il refroidiſſoit, répréſentoit toutes les figures de Géometrie.

Madame à cet ſpectacle ſe mit dans une grande colere, apprenant des Domeſtiques que c'étoit par l'imprudence d'un Marmiton que la choſe étoit arrivée; elle envoya ſur le champ ſix grands valets lui donner cent coup d'étrivieres, pour lui apprendre une autrefois à être plus aviſé. Mais Pierrot qui ſentit la piſte, avoit peut-être déjà fait un quart de lieue, & de trois jours on ne le vit plus. Le Frere Pancrace diſoit à Madame en ſe frottant, & lui aſſuroit que la faute étoit volontaire; que Pierrot l'avoit fait exprès, & par une malice très-noire. Milord Duc, le Marquis, le Baron, le Chevalier, &c. avoient d'abord éclaté de rire à la vue de Pancrace qui faiſoit une mine des plus lugubres; mais voyant que Madame le prenoit dans le ſérieux & ſe fâchoit tout de bon, ils firent ſemblant d'entrer dans ſon reſſentiment & de plaindre le pauvre Frere; pluſieurs même ſe leverent de table pour faire les empreſſés & pour complaire à Madame, qui n'auroit pas

vu de bon œil leur indifférence, encore moins leur moquerie : elle lui faisoit des excuses qui valoient beaucoup plus que le mal qu'on lui avoit fait, puisqu'il en fut quitte avec un peu d'onguent de brûlure dont il fut quelques momens après soulagé. On se remit à table comme auparavant, & Madame voulut que le Frere augmenta la bonne compagnie, quoiqu'il eut déjà diné, & le fit asseoir entr'elle & Milord Duc, malgré toute la résistance qu'il put faire.

A voir Pancrace tout enfumé du bouillon dont son habit portoit encore les marques, entre Madame toute brillante de pierreries à l'occasion de la fête, & dont le seul collier valoit douze mille francs, portant ce jour là une robe des plus riches, avec l'aspect le plus noble & le plus majestueux, & Milord Duc qui avoit un habit des plus magnifiques, & qui sentoit son grand Seigneur, décoré d'ailleurs de la toison d'or & de plusieurs autres Ordres enrichis de Diamans, d'Escarboucles & de Rubis qui jettoient un feu surprenant. C'étoit voir la politesse même & la magnificence contraster avec la rusticité & ce que le froc a de plus crasseux, l'air aisé & les maniéres nobles du Milord & la bonne grace & la dignitté de la plus ac-

complie de toutes les Femmes, avec ce qu'il y a de plus groſſier & de plus gêné dans le monde; l'air du cloitre avec ce que la Cour a de plus gentil: le pauvre Frere ne ſe trouvoit pas dans ſon centre ni trop à ſon aiſe dans une pareille ſituation. Sa contenance étoit extrêmement forcée, & il n'eſt pas douteux qu'il n'eut mieux aimé alors les aricots de ſon Couvent, que tout cet appareil des viandes les plus exquiſes qu'il voyoit ſur la table. Son trouble dura quelques momens, pendant leſquels l'illuſtre compagnie ſe trouva toute décontenancée par la violence que chacun ſe faiſoit pour s'empêcher de rire pour le reſpect & la conſidération de Madame. L'un prenoit du tabac, l'autre ſe mouchoit, l'un touſſoit, l'autre s'en prenoit à un Chat qui s'étoit gliſſé ſous la table, d'autres ſe mordoient la langue, pluſieurs ne ſçavoient quelle contenance tenir, & uſoient de toutes ſortes de ſtratagêmes pour n'être pas ſurpris en flagrant délit par Madame, qui parcouroit des yeux l'attitude des uns & des autres, ce que le Marquis ayant obſervé, lui qui ne pouvoit plus tenir le clyſtere. Cette ſolitude de Madame, & maintes autres idées qui ſe préſenterent à ſon eſprit, lui firent faire des éclats de rire qui entraînerent bientôt

tôt toute la compagnie, & la jetterent dans des ris si immodérés, que Madame d'un côté gardant son sérieux, & Pancrace tout confus de l'autre, pouvoient être regardés avec raison pour les héros de la piece.

Cette Comédie auroit duré plus long-temps par le penchant qu'on avoit de se dédommager de la contrainte qu'on avoit soufferte, si Madame, qui pour tout au monde n'auroit pas ri, par un effet de sa singuliere piété & l'attachement qu'elle avoit à tout ce qui regardoit saint François, n'eut croisé ses mains comme une stigmatisée, & demandé au Marquis quand estce qu'il auroit fini. Cette façon de s'expliquer ramena un silence qui jetta le Frere dans une plus grande confusion, en l'exposant aux regards des assistans qui avoient les yeux tournés sur lui, & Madame même dans un trouble à ne pouvoir dire sa pensée. Le Marquis voyant sa perplexité, & sentant bien qu'elle en vouloit plus à lui qu'à aucun autre de la compagnie pour avoir été le premier à mener la danse, s'excusa à elle le moins mal qu'il pût, en lui avouant qu'en cette occasion il n'avoit pas pu être son maître; que notre nature étoit telle de plaindre une bourrique qui tomboit, & de rire de la chûte d'un homme sans pouvoir

d'abord s'en défendre, à moins qu'elle ne fut dangéreuſe ; qu'il avoit été plus affecté du comique que du tragique de l'aventure, attendu que le mal n'étoit pas conſidérable, & qu'il xoyoit celui qui l'avoit reçu quelques momens après ſe mettre à table. Il fit auſſi des excuſes au Frere en s'offrant à être la victime du reſſentiment de Madame pour l'expiation de ſa faute, mais d'une maniere la plus galante du monde & la plus capable de la déſarmer : en effet Madame commença à s'adoucir & à rompre ce morne ſilence qui ne faiſoit que trop voir que ſon ame n'étoit pas dans ſon aſſiette ordinaire. Je vois bien, dit-elle, Marquis, que vous ſerez toujours une tête verte & un étourdi, & que ce que n'a pu faire l'éducation qu'on vous a donnée, je ne ſçaurois l'attendre de mes leçons : il y a long-temps que je vous en donne inutilement, à l'avenir je n'y perdrai plus ma peine ; vous me faites néanmoins plaiſir d'éviter déſormais tout ce qui pourroit me choquer, ne pouvant pas toujours vous répondre de la diſpoſition où vous me trouveriez ; vous avez fait une ſaillie qui n'eſt pas d'un homme comme vous, qui doit avoir appris les bienſeances & ſçavoir mieux placer ſes plaiſanteries : étoit-ce le temps & le lieu d'éclater de rire,

quand un ſaint & pieux Religieux vient d'eſſuyer un affront qui m'a percé l'ame, & que je tâche de l'en conſoler par quelques honnêtetés, quand pendant que vous ne me voyez occupée qu'à tâcher d'effacer cette injure & de la lui faire oublier, vous venez la lui rappeller malgré moi par des éclats de rire, & pour ainſi dire, par des hueés. Il faut bien avouer qu'il y a peu decharité dans le monde ; ſon état, ſa robe & ſa vertu , les égards que vous me devez, tout enfin ne devoit-il pas vous diſpoſer plutôt à le plaindre qu'à inſulter à ſon malheur. Mais finiſſons, continua-t-elle, un diſcours qui m'offenſe & qui fait refroidir notre dîné, & tout de ſuite prenant un air cavalier, Frere mangeons, dit-elle, & mettons nous au deſſus de toute plaiſanterie: plaiſantons même à notre tour en commencant de nous réconcilier avec le Marquis à qui j'ordonne pour pénitence de vous ſervir de ce fricandeau qui me paroît avoir aſſez bon air. La pénitence eſt bien petite, Madame, repartit alors le Baron, & un homme qui par ſon indiſcrétion a fait refroidir le dîné, mériteroit au moins d'être à la place du bon Frere qu'il a offenſé, je veux dire, de voir manger les autres ſans rien dire ; ce que la Compagnie à laquelle tout ce qui s'étoit paſſé avoit ſuſpen-

du les coup de dents, approuva fort. Si ce n'eſt que cela, dit le Marquis, Meſſieurs, vous allez être ſatisfaits à l'heure même, & copiant parfaitement le Frere, il prit ſi bien ſon attitude & ſes manieres, qu'à l'habit près, vous l'auriez pris pour lui. Il faiſoit la ſainte mitouche, & ne remuoit pas plus qu'une ſtatue : Milord Duc, le ſage Milord Duc avec ſa gravité Angloiſe, & le reſte des Convives rioient à gorge déployée, le Frere même rit comme les autres, & pendant quelques momens ce fut une Comédie.

Le Frere enhardi, & par la petite correction que Madame venoit de faire au Marquis, & par la maniere galante & enjouée dont il l'avoit reçue, releva ſa tête qu'il avoit toujours tenue baiſſée juſques-là comme un Novice, & commença à manger, ainſi que Madame & toute la Compagnie, que les ſingeries du Marquis divertiſſoient. Pendant que tout le monde prenoit ainſi ſa refection, & rioit de temps à autre, le Marquis à la ſanté duquel ironiquement chacun buvoit tour-à-tour, rompit ſon banc tout-à-coup, & ſe mit à manger comme les autres, & à rire auſſi ; diſant que comme on n'avoit point appoſé de terme à ſa pénitence, elle finiſſoit

à tous les inſtans. Le Baron qui l'y avoit condamné, repartit qu'il avoit raiſon, & qu'en tant que de beſoin, il lui donnoit abſolution pléniere : ce fut badineries ſur badineries pendant une partie du repas, pendant lequel Pancrace faiſoit des morceaux gros comme le poing, & s'humectoit ſouvent du vin de Bourgogne. Le Baron lui avoit ſervi copieuſement d'un ragout de poulet exquis, l'Abbé de Villacerf d'un pâté chaud, la Comteſſe de Novion & d'autres de petits entremets auſquels il ſembloit ſe délecter. Il ne ne changeoit jamais d'aſſiette par humilité, & au lieu d'une d'argent, on connut que ç'auroit été une de terre qu'il auroit ſouhaité, en ce que Milord Duc lui ayant préſenté ſon couvert d'or, il le refuſa, & ſortit de ſa poche le ſien de bois, avec lequel il mangea.

Le Marquis faiſant l'empreſſé à le ſervir, dit à la compagnie, permettez-moi que je lui ſerve un peu de langue ; car il n'a encore rien dit : alors le Frere, qui en effet n'avoit dit mot juſques-là, rompit le ſilence, & parla avec beaucoup de bon ſens, & en homme qui n'étoit pas tout-à-fait nouveau dans le monde. Il ne m'a pas convenu de parler, dit-il, où il y a des perſonnes d'une ſi haute qualité, que celles qui com-

posent cette illustre compagnie, dont le mérite d'ailleurs répond si bien à la naissance : le respect que j'ai pour elles, & le peu d'éducation que je puis avoir eu lorsque j'étois dans le siecle, m'empêcheront toujours de dire mon sentiment en leur présence, à moins d'un commandement exprès ; mais puisque Monsieur le Marquis semble vouloir m'en faire la guerre, j'aurai l'honneur de lui dire, que je ne suis pas aussi Moine qu'il peut le penser : vous gens du siecle, continua-t-il, avec quelque ressentiment, vous regardez les Religieux comme le rebut des autres hommes, sans considérer que ce sont très-souvent des ames généreuses qui ont quitté le monde, où ils auroient pu briller par l'éclat de leur nom & de leur fortune, pour embrasser la Croix de Jesus-Christ, & mériter le Ciel par leur pénitence. Je sçais bien qu'il y a des misérables parmi nous comme par-tout ailleurs, que l'indigence & la fainéantise nous amenent ; mais ils ne seroient pas meilleurs dans le monde ; vous pouvez compter qu'ils sont d'un bien mauvais naturel, quand nous ne les rendons pas hommes de bien. Que feriez-vous sans nous de vos mauvais sujets, qui ne sont propres qu'à des-

honorer une famille, ou à la succer? Vous nous regardez communément comme des gens inutiles, comme des guespillons qui mangent la subs- tance des mouches à miel, en quoi vous vous abusez étrangement, tout servant la République à sa maniere : nous n'entrons pas moins que vous dans l'ordre & l'économie de la Pro- vidence & de la politique de l'Etat. Pendant que vous agissez dans le monde, nous élevons les mains vers le Ciel, & nous prions pour vous, en faisant retentir nuit & jour nos Eglises des louanges du Seigneur. C'est aux Religieux que vous devez les sciences & le germe de bonnes mœurs qui nous sont restées : sans eux, vous seriez peut-être encore dans une profonde ignorance des beaux Arts, où les ténebres du dixieme siecle les avoient ensevelis.

De nos Monasteres, continua-t-il, que plusieurs regardent avec si peu de raison comme des citadelles gardées par les ennemis de l'Etat, sont sor- ties ces brillantes lumieres, les Ba- siles, les Bonaventures, les Bernards, & tant d'autres Peres de l'Eglise, tant de Papes, des Patriarches, des Cardinaux, d'Archevêques, d'Evê- ques, d'Abbés ; en un mot tant de vertueux Personnages, qui ont rempli

le monde entier de leur ſcience & de leur ſainteté. Vous voyez par-là, ſi nous ſommes inutiles, & ſi nos Moines que vous mépriſez tant, que de les condamner à porter le mouſquet, ne ſont pas un des principaux ornemens de l'Egliſe. S'il n'y a pas beaucoup à décompter de l'idée que vous en avez, ne nous enviez point le peu de tranquillité que nous avons. Chacun a ſes peines : la Religion eſt un Paradis pour ceux qui ſont bien appellés, & un enfer pour ceux qui ne le ſont pas. Rien n'égale notre bonheur, quand nous faiſons notre devoir avee plaiſir. Le vôtre, quel qu'il puiſſe être, n'eſt qu'une illuſion. Tel ſe couche le ſoir ſur des roſes, qu'il ſe leve le matin ſur des épines.

Tout cela eſt vrai, repartit le Marquis ; nous ne diſputons point le bien qui nous eſt venu de l'inſtitution des Monaſteres, ni des grands hommes qui en ſont ſortis ; mais vous ne comptez pas les empoiſonneurs, les aſſaſſins, les héréſiarques, les apoſtats, & beaucoup d'autres fameux ſcélérats qu'ils nous ont donnés. S'il y a une invention infernale, ne vient-elle pas d'un Moine ? Combien des noires pratiques, combien des ſuperſtitions n'ont-ils pas inventées ?

Je ne venx pourtant pas dire, que ce ſoit un défaut de la Robe, puiſque tant de Saints l'ont portée, & tant d'autres la portent encore; mais qu'il y a des monſtres par-tout, & qu'il n'y a point de corps qui n'ait ſes parties honteuſes. C'eſt de ces gens dont nous entendons parler, quand nous diſons que le Roi en pourroit faire de belles recrues. Si jamais il l'avoit réſolu, vous pourriez voir quelles ſont leurs diſpoſitions; mais je m'aſſûre que ce parti qui leur rendroit en quelque maniere leur premiere liberté, ſeroit accepté de la plupart avec autant & plus de plaiſir que les enfans d'Iſraël lorſqu'ils ſortirent de la ſervitude de l'Egypte. Soit, puiſque vous le voulez, repliqua le Frere, quoique vous puiſſiez vous tromper, & que votre jugement apparemment ne ſoit pas infaillible, je n'empêche que la réforme que vous propoſez, ait lieu. Mais en purifiant nos Monaſteres de ces ordures prétendues, ce qui ſembleroit d'abord un bien, il reſteroit encore à ſçavoir, s'il n'en viendroit pas un mal à l'état, en en confiant la défenſe à des gens qui auroient manqué à Dieu. Un mauvais Religieux eſt un mauvais citoyen, mauvais ſoldat, & toujours mauvais en quelque ſauce qu'on le mette.

Le Frere nous dit encore bien des choſes toutes plus ſublimes, dont nous étions tous ébahis, tant il eſt vrai que celui que l'on prend pour un butor, eſt ſouvent un homme d'eſprit, & qu'il ne faut jamais ſe jouer à une perſonne dont on ignore le caractere. Il nous parla de la profeſſion religieuſe, ſans en déguiſer les défauts & les abus, avec une onction & une ſageſſe qui furent admirées. Il parla ſi bien des tribulations du monde & de ſes écueils, du bonheur de la vie monaſtique, que ce fut le moment où le Comte Rubelli, qui eſt mort enſuite comme un Saint, prit la réſolution de quitter le monde, où tout apprend qu'il n'y a point de ſolidité. Le Frere nous fit beaucoup de morale, qui nous donna à connoître qu'il avoit beaucoup de piété. On connut auſſi qu'il avoit bien étudié, & que c'étoit un homme de mérite par la juſteſſe & la nobleſſe de ſes expreſſions, & par l'élévation de ſes penſées, & on apprit bientôt qu'il n'avoit rien de Moine que l'habit ; que ce qui avoit donné lieu à la comédie que le Marquis avoit jouée à ſon ſujet, n'étoit qu'un effet de ſa modeſtie, & d'un reſſentiment très-louable.

Pendant que le Frere Pancrace nou

difoit beaucoup de bonnes chofes, & que toute la compagnie l'écoutoit avec une attention extraordinaire, on avoit fervi le rot, & le Marquis qui commençoit à le regarder bien autrement qu'il n'avoit fait jufques-là, s'en étant apperçu, lui dit : Frere Pancrace, vous avez très-bien parlé; il eft jufte que vous mangiez cette aîle de perdrix que je mets fur votre affiete : voilà, dit le Baron, une cuiffe de faifan qui eft bonne pour la brûlure : vous mangerez pour l'amour de moi ce morceau de hure de fanglier, dit Mr. l'Abbé de Villacerf : un peu de ce rable, dit la Comteffe de Novion : d'autres lui remplirent l'affiette de toutes fortes de volailles : encore ce petit ortolan, reprit le Marquis : comme le Frere en faifoit refus, il lui dit, je vous l'ordonne par la fainte obédience, Dieu foit loué je l'accepte, dit le Frere, puifque vous le voulez; j'ai trois fois plus de viande qu'il ne m'en faut; n'importe, dit le Marquis, toute la journée eft à nous, & vous vous déferez de ces volailles ou je vous mettrai en pénitence, comme Madame & vous m'y avez mis : un verre au Frere, & à moi, continua-t-il, & buvons s'il vous plaît à la fanté du Pere Gardien. La connoiffance qu'il avoit du mérite du

Frere, ne l'empechoit pas de suivre toujours son penchant badin, & le Frere s'y accoutumant peu-à-peu, y répondoit de bonne grace, en ne quittant jamais néanmoins cet air naïf & modeste que la Religion lui avoit imprimé, jusqu'à ce que les différentes liqueurs qu'on lui fit boire ensuite, s'étant un peu sublimées, lui en donnerent un intrépide & martial, & c'est ce que nous allons voir tout-à-l'heure.

Les Domestiques n'eurent pas plutôt ôté les assiettes, parmi lesquelles celle du Frere ressembloit à un cimetiere par la grande quantité d'os qu'il y avoit, qu'on servit le fruit qui étoit de toute magnificence : entre plusieurs raretés, il y avoit un Château en confiture, fortifié selon les regles de la plus exacte Géométrie ; il y avoit tour, bastion, fossé, chemin couvert, palissade, demi-lune, ouvrage à corne, & en un mot tous les ouvrages extérieurs qui peuvent rendre une place forte, & le tout varié par toutes sortes de couleurs. On commença donc à manger de la confiture, & le Frere grignotoit les perlines, les cannelas & les cannissons, & de plus il mettoit subtilement de temps à autre quelques poignées dans ses manches ; il ne negli-

geoit

geoit point cependant les compotes, ni tout ce qui pouvoit lui faire plaisir. Milord Duc à qui les confitures sont fades, étoit ravi de le voir donner si fort dans le doux, & observoit toutes ses démarches; le Marquis qui n'y avoit pas encore pris garde, l'ayant surpris en flagrant délit, & voyant qu'il avoit de la peine à faire entrer dans sa manche une orange confite qu'il avoit fait disparoître assez joliment, le regarda fixement, & lui dit en lui en présentant une autre, Frere encore celle-ci; le Frere décontenancé rougit, & ne sçut sur le champ lui répondre; mais s'étant bientôt remis, il lui repartit, Monsieur, cela n'est pas de refus, & l'accepta. L'une fit entrer l'autre, qui n'étoit, pour ainsi dire, qu'à la porte; le Frere n'ayant pas eu le temps de la pousser plus avant; ceci me servira, continua-t-il, à faire divertir plusieurs petits enfans qui m'obsédent quand je vais au Bourg, & qui me demandent perpétuellement des Evangiles. Vous êtes apparemment ami de leurs Meres, répartit le Marquis, & pour cette raison, je veux que vous leur en apportiez aussi à elles; & tout de suite, il lui versa une assiette de dragées & de biscotins & quelques autres drôleries. Le Frere le remercia

galamment pour elles, en lui disant que sans doute elles les recevroient encore plus volontiers de sa part que de la sienne : j'aime tout le monde également, continua-t-il, & ce que j'en fais, est que je l'ai vu ainsi établi. On ne nous reçoit volontiers par-tout, qu'autant que nous avons, & plus de souplesse & plus de bonnes manieres. Quand on veut s'attirer la bienveillance des grandes personnes, il faut faire des amitiés aux petites; c'est ce qu'on nous recommande le plus ; aussi je n'ai jamais rien refusé à personne de ce qui a pu dépendre de moi & de notre Couvent. Dans notre pauvreté, nos salades, nos fleurs & nos fruits sont au service de tout le monde. Du reste nous prions nuit & jour pour nos bienfaicteurs, & Dieu ne nous a jamais abandonné, parce qu'il sçait que notre dépouillement est volontaire, & que ce n'est que pour lui & pour son amour que nous l'avons fait.

Milord Duc ayant dit alors au Marquis, vous qui avez servi, comment & par où feriez-vous l'attaque de ce Château ; je la ferois, dit le Frere, par l'ouvrage à corne, en s'en allant de son repos, & par un trait de valeur inconsidérée, qui fit connoître qu'il avoit servi : ah Frere, lui dit le

Marquis, vous êtes un homme de guerre, & vous ne nous l'aviez pas dit: à boire à Monſieur le Commandant, continua-t-il; mais que ferons nous de la demi-lune? Elle aura ſon temps, dit le Frere, & vous verrez que dans peu je l'emporterai, je n'y ferai d'abord qu'une fauſſe attaque, & la véritable ſera à l'ouvrage à corne, que je ferai ſauter en le minant, ou emporterai l'epée à la main, en y envoyant des gens bien déterminés & mes Grenadiers. Mais auparavant je dreſſerai là une batterie de canon pour foudroyer cette piece, & à méſure qu'il la déſignoit, le Chevalier de la Riſſe lui donna un coup de manche d'un couteau ſur le doigt ſi ſubtilement, que tout le monde tenant le ſérieux, & le Frere ne pouvant pas dire qui lui avoit fait le tour, fut obligé de le diſſimuler, quoiqu'il ne fut pas difficile de voir qu'il avoit la bronde. Vous en voulez trop à l'ouvrage à corne, reprit le Marquis, pendant ce temps-là, pour ne pas me faire penſer que vous ayez eu quelques maîtreſſes dans vos vertes ſemaines; mais cette demi-lune m'inquiete, ajouta-t-il, & je voudrois ſi vous le trouvez à propos, commencer par-là. Parbleu, Monſieur, dit le Frere, déjà aſſez aigri par l'af-

front qu'on venoit de lui ſaire, vous ne m'apprendrez pas mon métier, je ne l'ai pas vu pratiquer autrement à Landau, à Philiſbourg & dans tous les Sieges où je me ſuis trouvé, alors le Marquis, lui dit, vous êtes plus expérimenté que moi, & lui préſentant une coupe pleine de vin de Candie, lui dit, Frere *& iterum.* Le Frere ayant bu, dit que par ſa méthode il n'y avoit point de place qu'il ne prenne; oui, répondit le Marquis, ſur-tout celles de confiture; cette répartie choqua le Frere à un point, qu'on vit le moment qu'il l'alloit appeller en duel pour venger cette injure, ne ſe ſouvenant pas qu'il n'avoit plus qu'un ceinturon de corde ſans épée.

Pour arrêter cette fougue qui paroiſſoit vouloir s'exciter en lui, le Baron lui fit boire une raſade de vin de Chypre qui lui fit oublier à l'inſtant le deſſein ridicule de ſe battre, ſi peu conforme à ſa préſente condition; mais le Frere commençant à ne ſe pas bien connoître, étoit capable de tout; plus il s'échauffoit, & plus il parloit de politique & de guerre, Dieu ſçait comment : il diſoit mour de Vendôme ceci, mour de Vendôme cela, je battîmes bien les ennemis à la bataille de Luzara, cela mérite bien, dit le Chevalier,

un verre d'Hyppocras, & ayant pris un gobelet dans lequel il versa du cédrat, du vin de Chypre & de Candie, il lui dit : il faut boire ce calice *ad majorem Dei gloriam*, qui est la dévise de saint Ignace ; le Frere répondit la volonté de Dieu soit faite, & avala ce brûlot fort gaillardement. Le Marquis le regardant avec un sourire à mésure qu'il buvoit, lui dit, Frere *& iterum* : après avoir bu il dit que le Duc de Savoie étoit un Jeanfesse, & l'Empereur aussi ; que les Espagnols étoient des lâches, les Hollandois des canards, les Anglois des farfadits, que le Roi de France les feroit tous passer sous la jambe. Il tint de pareils propos pendant près de demi heure, parlant une politique monacale, qui est celle d'une infinité de gens, fondée sur des préjugés puériles & populaires, plus capables de diminuer que d'exalter la gloire du plus grand Roi du monde.

Le Marquis venant à la recharge, lui dit : Frere, dans quel Régiment, & dans quelle Compagnie étiez-vous lors de la bataille de Luzara ? J'étois, répondit le Frere, dans le Régiment de Champagne, Compagnie de Coutras : Mr. le Baron vient pourtant de m'assurer, repartit le Marquis, qu'il

a oui dire qu'on vous avoit vu dans les Pierrots, & vous en avez toute la mine. Moi dans les Pierrots, repartit le Frere, ventre ſaint gris, vous me la payerez, Monſieur, & je vous ferai voir qui je ſuis : à moi Ligondé. Comme ſes yeux commençoient à étinceller, le Baron condamna le Marquis, & dit au Frere qu'il falloit ſouffrir quelque choſe de ſes amis.

Cet emportement qui fit appréhender à Madame qui étoit ſortie de table pour quelque ordre qu'elle avoit à donner pendant tout ce démêlé, que le Frere qui n'y voyoit plus, ne ſe porta à quelque extrêmité, & qui ſouffroit de toutes ces eſcapades, pria le Marquis de ſe taire, & de ne plus harceler un homme dont la raiſon étoit éclipſée ; mais le Marquis qui vouloit le voir tout-à-fait hors des gonds, n'ayant point d'égard à cette priere ; la marque que vous n'avez pas ſervi, dit-il, c'eſt que vous ne ſçavez pas ſeulement faire les évolutions, & je vous parie dix Louis que vous ne les faſſiez pas tout-à-l'heure. J'en parie vingt que je les ferai mieux que vous, repartit le Frere. Va, dit le Marquis, tenez, voilà un verre plein ; nous allons voir votre ſçavoir faire. On

juge bien que le Frere joua ſur ſa parole, & qu'il auroit parié cent dans l'état où il ſe trouvoit, ſans beaucoup riſquer. Se tenant donc debout avec le verre à la main qui lui ſervoit de mouſquet, le Marquis le fit mettre ſous les armes, & trouva au premier demi tour à droit, qu'il avoit fait une faute. Le Frere ſoutint qu'il n'en avoit point fait : il continua le demi tour à gauche, & tout le reſte juſqu'au partez de là que le Frere bût ; mais ayant laiſſé répandre un peu de la liqueur, le Marquis lui dit qu'il avoit enfin perdu, & qu'il l'en laiſſoit le Juge lui-même. Le Frere ſoutenoit au contraire à cor & à cri qu'il avoit gagné. Il s'agiſſoit donc de le faire décider à la Compagnie, qui rioit à gorge déployée, & dont une partie à deſſein étoit pour le Marquis, & l'autre pour le Frere, ce qui faiſoit une diſpute à durer toute la journée. Chacun apporta des raiſons pour & contre, & on diſcuta enfin ſi fort la matiere, qu'il ſe trouva que le Frere avoit gagné & perdu en même temps ; enſorte que le Marquis fut condamné à donner vingt Louis au Frere, & le Frere à en donner autant au Marquis. Le Frere, ſur la perſuaſion où il étoit d'avoir gagné, ne pouvoit pas

comprendre cela, & disoit en lui-même, il ne me resteroit donc rien, cela n'est pas possible, dit-il, tout haut. Cela est possible, puisqu'il est, repartit le Marquis : cela n'est pas vrai, repliqua le Frere : cela est vrai ; vous en avez menti ; & vous aussi, se disoient alternativement l'un à l'autre. Le Marquis enfin tenant toujours son sérieux, lui dit : vous êtes un terrible homme ; je m'en vais vous prouver que vous avez perdu, & voici comment : si quand je vous ai dit partez de là, vous eussiez bien tenu le verre, la liqueur ne se seroit pas versée, n'est-ce pas ? Or est-il que la liqueur s'est versée, donc vous n'avez pas bien tenu le verre : or comme le verre tenoit la place du mousquet, ce que vous ne pouvez pas disputer, en mal tenant le verre, vous n'auriez pas mieux tenu le mousquet. Donc vous avez perdu, & vous n'avez rien à dire.

Le Frere interdit étoit à repondre à cet argument, dont il ne sçavoit trouver la solution, & qui l'avoit mis en barroco, lorsqu'un grand bruit annonça l'arrivée des Bergeres du Village, toutes en guirlandes & en fleurs, & tira le Frere d'un embarras le plus grand où il se fut trouvé. C'étoit six belles filles des meilleures maisons

du Bourg, habillées en Bergeres, & autant de jeunes hommes les mieux faits, habillés aussi en Bergers, qui entrerent dans le Salle au son des trompettes, des hautbois & des violons, où ils commencerent à danser. Après ce premier début, la plus jolie s'avança vers Madame avec un bouquet à la main garni de rubans d'or, & après lui avoir fait la révérence, elle lui fit le discours suivant.

Nous venons, Madame, dans ce jour solemnel & si cher à notre Communauté, vous présenter ses devoirs & ses respects, & vous assurer à notre ordinaire de son zele & de son obéissance. Elle vous prie d'en être persuadée, & vous supplie en même temps de lui continuer votre haute protection, qu'elle tâchera autant qu'il sera en elle de mériter.

Permettez-moi, Madame, d'avoir l'honneur de vous présenter ce bouquet comme un tribut annuel de son amour envers vous, & un dévouement de son cœur. Mes compagnes sont chargées d'en faire autant aux personnes qui composent votre illustre compagnie, ausquelles j'ai l'honneur de faire les mêmes protestations. Je me sens, Madame, extrêmement honorée du choix qu'on a fait de moi en cette occasion; mais l'honneur que j'en ressens, quelque considérable

qu'il puiſſe être, ſera encore plus grand, ſi je puis eſpérer que vous l'approuviez.

Madame répondit fort gracieuſeſement à la belle harangeuſe, dont toute la Compagnie avoit admiré la bonne grace & les agrémens, pendant que les autres préſentoient leurs bouquets le plus gentillement du monde. Les bouquets ainſi diſtribués, chacun s'empreſſoit de gratifier une Bergere en lui donnant toute ſorte de confiture & de fruits, & en en donnant auſſi aux Bergers. La Compagnie mangeoit bien parci parlà de la confiture, & ſe rafraîchiſſoit de différentes liqueurs; mais le Château avoit reſté dans ſon entier par l'indéciſion où le Marquis & le Frere avoient mis l'attaque qu'on en vouloit faire. Madame, pour vuider ce différend, & afin qu'il ne devint un nouveau ſujet de diſpute, le livra aux Bergers & aux Bergeres qui l'emporterent bientôt d'amblée, & le firent perdre de vue au Frere, qui avoua alors que c'étoit là la vraie maniere, & le vit partir non ſans regret de n'en avoir pu avoir ſa part, quoique le drôle n'en fut pas en arriere.

La belle Bergere ouvrit enſuite le bal avec le Frere, que le Baron lui

ivoit dit à l'oreille de faire danser; le Frere assez alerte ne s'en fit pas autrement prier, & fit les choses de bonne grace; il dansa même assez bien pour faire juger qu'autrefois il ne l'avoit pas ignoré; en donnant la main il faisoit des pas de fissone; en un mot il dansa si bien le menuet, que tout le monde l'applaudit. Mais étant venu au rigaudon, il perdit sa réputation pour vouloir trop fignoler; il faisoit des sauts & des gambades, & se trémoussoit si fort, qu'une partie de la dragée qu'il avoit mis dans ses manches de temps à autre se répandoit; ce qui faisoit rire toute l'Assemblée, & divertissoit ceux qui la recueilloient. Le Frere prenant pour un applaudissement les cris que l'on faisoit, sauta alors plus que jamais; & chacun pour profiter de la confiture, l'incitoit davantage à cela, & l'en louoit. Quand le Baron vit qu'il ne venoit plus rien de ses manches, & qu'il lassoit la Bergere à force de danser, il lui dit doucement en s'approchant de lui *donnez la main & baisez:* ce qu'il fit avec beaucoup de dextérité. Il se fit alors un cri qui fit retentir toute la Salle, & Madame, qui n'avoit pas vu le coup, en ayant demandé la raison, on lui dit que c'étoit le Frere qui venoit de faire un

pouton à la Bergere ; elle haussa les épaules, & dit, il faut bien qu'il acheve la fête. Alors le Frere qui avoit remarqué son action, s'étant avancé, lui dit, Madame, n'en soyez pas offensée, je l'ai fait le plus chrétiennement que j'ai pu : le Chevalier qui survint en riant, lui dit, Frere comment avez-vous fait? de cette façon, lui répartit le Frere, en embrassant une autre jolie Bergere qui se trouva tout proche de lui, & qui eut cette bonne aubaine. Celle-ci ayant rougi plus que la premiere, qui s'y étoit en quelque maniere exposée, & étourdie du coup, s'enfuit toute confuse : à mesure qu'elle reculoit, le Frere, lui dit, ma belle, ne craignez rien, je n'ai rien autre à vous faire. Quelques instans après, le Baron s'avancant, dit au Frere, je viens de laisser toute en pleurs la Bergere que vous avez baisée, & qui se plaint que vous lui avez ravi son honneur; il n'y a point d'autre parti à prendre, il faut l'épouser & la réparer tout-à-l'heure; alors le Chevalier l'ayant amenée, dit au Frere de lui donner la main, & de se réconcilier avec elle. Ce que le Frere ayant fait, on déclara tout haut à l'Assemblée que le Frere s'étoit marié, & chacun félicita Madame Pancrace & son époux Monacal avec toutes sortes de risées:

enfin on harcela si fort ce pauvre diable, qu'ayant trouvé le moment favorable, il s'échappa; & on eut beau le chercher quand on se fut apperçu de son absence.

Cependant Madame étant un peu fatiguée de tout ce charivari, appella le maitre, d'Hôtel pour lui ordonner d'aller ouvrir la salle destinée pour le bal, & tout s'y transporta sur l'heure: Madame un moment après y arriva, & tout de suite Milord Duc & toute la Compagnie. Elle dansa avec le Chevalier, la Comtesse de Novion avec le Marquis, & les autres Seigneurs avec les Bergeres & les Demoiselles du Bourg qui y étoient venues en foule. Quand tout fut en train, & que les Seigneurs eurent dansé, Madame s'en revint à la premiere salle, en les amenant avec elle: cette belle Compagnie rioit en se représentant les saillies du Frere, & ne pouvoit trop admirer, sur-tout Madame qui en gémissoit, le contraste entre ce qu'avoit dit le Frere dans son bon sens, & les rapsodies qu'il disoit dans les fumées de vin qui le troubloient: aussi s'adressant à Milord Duc, il faut avouer, Monsieur, dit-elle, que notre raison est bien foible & impuissante, toute fiere & orgueilleuse qu'elle est, puisqu'elle ne peut pas résister

à un peu plus de viande ou de vin. Dieu! Qu'eſt-ce que l'intempérance, & à quoi expoſe-t-elle les hommes? Elle les met au niveau de la bête, & d'un Religieux, comme vous avez vu, très-pieux & très-raiſonnable, en fait un fanfaron & un furieux. Hors du vin même nous ſommes enivrés, puiſque nous nous attachons à la grandeur, aux richeſſes & à toutes les choſes terreſtres qui n'ont que de la caducité. Que ſera-ce donc, quand nous noyerons notre raiſon dans toutes les friandiſes où nous l'abandonnons tous les jours? Vous avez vu le Frere ſe mettre à table en Capucin, & en ſortir en Cordelier. Si j'avois pu prévoir ce que je vois arriver, je me ſerois bien gardée de l'arrêter à dìner; je commence à goûter ce que vous me diſiez n'a guere; que les Religieux ne doivent point ſe fauſiler avec les mondains, avec leſquels ils ſont toujours hors de leur ſphere: qu'un tel commerce ne peut être que dangéreux, leur offrant cent occaſions de ſe détraquer: & que la quête qui eſt ce qui les introduit le plus ſouvent dans les maiſons, devroit bien être ſupprimée, étant un prétexte pour eux de vaguer çà & là; auſſi bien que la direction qui leur ouvre une porte pour entrer dans les affaires des

ſamilles dans leſquelles ils ne doivent pas s'ingérer : en un mot le vrai moyen de les diſſiper, eſt de leur faire moins aimer leur état.

Il ſe fait de ſi jolis contes ſur leur ſujet, repartit le Sénateur Robinas, que je m'étonne qu'on n'y ait pourvu depuis long-temps ; auſſi, bien loin de voir cette ferveur des premiers Inſtituteurs, on ne voit aujourd'hui que du relâchement ; pour ne rien dire de plus, on ne voit point en eux cet eſprit de pénitence qui doit faire leur principal caractere : encore dans nos contrées ne voit-on pas la centieme partie de ces infamies ſi autoriſées en Eſpagne ; & qui faiſant brûler un homme ſouvent pour une ſimple opinion, font donner le nom de peccadilles aux plus grands crimes. Si notre religion n'étoit pas toute ſainte & divine, les Moines ſeroient de tous les hommes les plus capables de m'en éloigner; & plus j'en ai fréquenté, & plus j'ai connu cette vérité qui me devient de plus en plus plus ſenſible dans les ſaints myſteres. Pendant que les Anges ſe proſternent, que la nature s'anéantit, bien des Moines familiariſés avec ce qu'il y a de plus grand, de plus auguſte & de plus ſacré, vont ſouvent comme à l'envi à qui dira plutôt la Meſſe ſans aucune attention ni dignité, agiſſant

avec le Saint des Saints dans toutes les autres fonctions de la même maniere, plus par habitude que par réflexion, & comme des gens à gages qu'on auroit loué & qui font tout mercénairement. Aussi notre illustre Prélat a-t-il retranché la plupart des Messes rurales qui ne sont que des occasions aux Moines de se dissiper, & souvent de peu édifier les gens de la campagne. Le même esprit de piété & de pénétration qui lui fait connoître leur caractere, le rend attentif à toutes leurs démarches en les faisant suivre par ses chiens couchans qui ont soin de les ramener. Il n'y a rien de si intriguant que les Moines, ni de si interéssé: le tribunal de la pénitence est toujours dangéreux entre leurs mains, & une grande tentation sur-tout pour les mandians; il n'est pas nouveau de voir des successions detournées de leurs cours naturels par leurs insinuations.

Pour moi, je crois, interrompit Monsieur le Comte de Nesteran, qu'il seroit à souhaiter que tous les Moines fussent rentés, non pas comme les Célestins & les Chartreux qui sont les Moines les plus opulens & les plus gras de l'Eglise de Jesus-Christ, & semblent avoir attiré à eux le suc & la substance de tous les autres, mais honnêtement & autant qu'il en faut

pour ne les pas laiſſer mourir de faim. les Moines ne doivent jamais être engraiſſés ; la choſe ne ſeroit pas bien difficile ; ces Céleſtins, ces Chartreux, & tant d'autres qui en ont infiniment plus qu'il ne leur en faut, pourroient à la faveur d'un Mandat du Prince, ou du Pontife Romain, très-chrétiennement & apoſtoliquement émané, avoir la charité & la complaiſance de leur départir une partie de cette graiſſe ſurabondante, qui communément les fait mourir du lard fondu, & qui engraiſſeroit un peu les autres. On en pourroit faire autant des Prélats envers les pauvres Curés. Quelle injuſtice en effet y a-t-il qu'un Chanoine de deux quintaux qui ne fait que chanter, & un Prieur de deux cens cinquante qui ne chante ni ne ſiffle, aient trois ou quatre mille livres de rente, pendant qu'un Curé qui porte le poids de la chaleur & du jour, & à qui on compteroit les os, n'a que trois ou quatre cens livres. Les Fideles qui ont fait les fondations, l'ont-ils entendu de même ? Et ont-ils jamais pu penſer que ces immenſes revenus fuſſent ſi mal partagés ?

Cependant quelques immenſes que ſoient les biens de l'Egliſe, ils ne ſeront jamais trop grands, quand ils

feront bien employés, & conformément aux Canons. Les Eccléfiaftiques n'auront point trop de revenus quand ils en feront l'ufage qu'en fait notre illuftre Prélat, qui fuit de fi près les traces de faint Charles Borromée, par plufieurs pieux & magnifiques établiffemens, & on ne les taxera point d'avarice ou de profufion, quand ils uferont comme lui d'une fainte économie pour des œuvres d'une charité la plus parfaite; quand ils feront comme lui, fobres, tempérans & parfaitement reglés dans leur Domeftique. On ne leur reprochera point leur molleffe, ni leur ignorance, quand ils auront comme lui l'activité du Pafteur le plus vigilant, quand ils feront verfés autant que lui dans les Canons, & auffi profonds Théologiens; quand ils auront un génie vafte, pénétrant, folide comme lui, capable de régir, non pas un Diocefe, mais toute une Chrétienté; quand en un mot ils auront fa piété, fon zele pour le Troupeau que Dieu lui a confié, fon amour pour la juftice & pour la patrie dont il eft le pere; quand à toutes ces vertus & à une naiffance des plus illuftres, ils allieront une charmante modeftie, une douce affabilité qui le rend acceffible à tous, & qui fait fon principal caractere;

quand enfin on ne pourra leur réprocher qu'une régularité trop parfaite, qui dans la vérité n'eſt pas du goût d'un Pays & d'un ſiecle corrompu comme le nôtre, mais qui eſt de l'eſſence d'un bon Paſteur & d'un homme de bien.

Au reſte, continua-t-il, n'allez pas croire que le parallelle que je fais ici de nos Prélats, ſoit autre choſe qu'une figure de Réthorique qui m'eſt venue dans l'eſprit pour faire contraſter des vices ſuppoſés avec des vertus réelles, & vous donner au juſte & au vrai le portrait d'un Prélat que j'ai dans le cœur. Il ne peut regarder tout au plus que ceux des ſiecles paſſés, où on ſçait que le Clergé n'étoit pas encore parvenu à ce degré de ſcience & de piété dont on le voit briller aujourd'hui, ſous les auſpices d'un Roi qui fait les délices des François, & qui ne place dans les dignites de l'Egliſe que des gens du premier ordre, & capables de la ſervir dignement, quoique dans le bas Clergé d'aujourd'hui, ou comme plus nombreux, ou ordinairement moins choiſi, on puiſſe trouver quelques perſonnes qui ne font pas tout l'honneur qu'elles devroient à leur caractere.

Tant pis pour elles, interrompit le Commandeur, ce ne ſont pas nos affai-

res ; vous en pourriez dire au moins autant de notre Ordre dont vous ne parlez pas, apparemment à ma considération; mais revenons à nos moutons : outre la réparation si sensée & si légitime dont vous venez de parler, & qui seroit une espece d'égalité parmi les Religieux, & tout le bon effet du monde, je trouve encore une autre ressource dans leurs mains qui les empêcheroit de s'épuiser les uns les autres : je voudrois qu'au lieu de tant psalmodier, chacun gagnât une partie de sa vie par son industrie ; qui travaille, prie ; une occupation manuelle rallentit les fougues du corps & celles de l'esprit : un Religieux livré à soi-même, trouve un grand vuide dans son cœur : quand on ne s'occupe à rien dans un Couvent, on y trouve une double solitude, & il faut une grande force d'esprit, ou une grace abondante pour résister aux pensées qui se présentent en foule, dans un temps que nous n'avons rien pour nous soutenir. Le chemin de l'éternité est court, encore dans la route, faut-il nous amuser, si nous ne voulons pas y succcomber ; peu d'hommes sont capables de s'y envelopper sans frémir, & sans en détourner la vue.

L'avis est plaisant, repartit Milord Duc, dans la bouche d'un Comman-

deur qui a vingt-deux mille livres de rente ; vous craignez apparemment que la répartition dont on a parlé, ne tombât ſur vous, comme ſi en vous en ôtant quelques mille pour votre contribution, & aux autres à proportion, vous n'en auriez pas encore de reſte, & vous ne ſeriez pas bien payé d'un méchant Office que vous dites, Dieu ſçait comment. Il y a bien des chefs de maiſon qui n'en ont pas tant, quoique chargés du poids d'une grande famille. Les pauvres doivent être vos enfans, & la plupart des Religieux ſont pauvres. Je ſerois curieux de ſçavoir de vous qui leur conſeillez de travailler pour ſe garder de la tentation, comment vous faites pour n'y pas ſuccomber vous-même en ne faiſant rien ; car enfin je ne vous ai jamais vu trop ſuer. Votre diſcours me fait voir que la ſolitude eſt dangéreuſe & vos actions ; que c'eſt ſouvent dans les ruelles & dans les cercles que vous cherchez à éviter cet écueil. La vue de l'éternité vous effraye ; quand vous ne l'auriez pas dit, j'en ſerois perſuadé, par le ſoin que je vous vois prendre de vous y ſouſtraire par le jeu, le ſpectacle, la bonne chere & les plaiſirs que vous prennez. Il ſemble qu'avant que de faire juſtice aux autres, on de-

vroit ſe la faire à ſoi-même ; & c'eſt pourtant ce que je ne vous vois pas trop pratiquer. C'eſt ainſi que le Commandeur eut la ſienne, & que Milord Duc ue l'épargna pas. Toute la compagnie ne fut pas fâchée de cette petite correction, & qui néanmoins dans la vérité, regardoit plutôt tout autre que lui, qui étoit un homme reglé, & qui donnoit tout aux pauvres, obſervant exactement ſes vœux, que tant d'autres rompent tous les jours, quoiqu'ils ne ſoient pas moins obligés à les garder que le moindre Capucin.

Quand les omelettes des Céleſtins, reprit le Baron, pour empêcher que le Commandeur n'allongeât la digreſſion en répondant au Milord qui lui avoit parlé un peu ſéchement, comme c'eſt la maniere de ſa nation, & qui pouvoit à ſon tour lui rendre le paroli, ne ſeroient pas ſi épaiſſes, elles n'en ſeroient pas moins bonnes ; & à tout cas il n'y auroit pas un grand mal; quand on retrancheroit un plat aux Chartreux, ſaint Bruno ne s'en fâcheroit pas : ce bien immenſe, tant des Séculiers que des Réguliers, qui eſt mort & n'eſt plus dans le commerce, fait un très-mechant effet dans la ſociété civile, pour laquelle naturellement il eſt deſtiné : ce retran-

chement du superflux est non-seulement utile, mais encore tout-à-fait nécessaire pour leur salut, & cela est fondé sur un oracle infaillible du saint Esprit, que les uns & les autres ne peuvent pas ignorer. Plut à Dieu que cette division des biens fut possible parmi les mondains, & qu'on ne vit pas dans l'humanité des gens vivre splendidement, & dans une opulence à les suffoquer, pendant que d'autres sont nuds & n'ont pas de pain à manger. C'est ici où l'*altitudo divitiarum* de saint Paul pourroit être appliquée; mais sonder cet abîme, seroit une inexcusable témérité.

Les aises, les commodités & la bonne chere, continua-t-il, ne sont pas faites pour les Moines, puisqu'ils y ont rénoncé; la Pénitence ne s'allie point avec ces sortes de choses qui amollissant l'homme, le rendent ennemi des austérités. A quoi servent la discipline, l'oraison & les mortifications, si on nourrit & entretient ce dragon qui nous dévore intérieurement, au lieu de l'étouffer, & qui est la source de tous les crimes. On n'est chaste qu'autant qu'on est tempérant, & on n'est saint qu'autant qu'on est tempérant & chaste; mais un Moine ne doit pas avoir seulement ces vertus, il doit avoir encore la

modeſtie & l'humilité pour partage.

Ne fait-il pas beau voir des gens de ſacs & de cordes liés, avoir, comme quelques-uns ſont, le chapeau retapé, la robe retrouſſée, pour laiſſer voir une belle jambe, des gens qui doivent être couverts de cendres & de cilice, qui doivent avoir la tête baiſſée & le viſage abbattu, la relever comme un ſerpent orgueilleux, faire parade de leur embonpoint, & de leur teint frais. O ſiecle, ô mœurs, où êtes-vous ! Antoine, Paul, Hilarion, & vous tous illuſtres Peres du déſert, connoîtriez-vous à ces traits vos Succeſſeurs ? N'eſt-ce pas une honte de voir des Moines ſur un Cours, s'occuper des nouvelles, s'y promener pêle mêle avec les Laïques, battre l'eſtrade par la Ville & les places publiques, aller même repaître leurs yeux inhumains du ſupplice des criminels, dans un temps qu'ils devroient prier Dieu pour eux dans leur Egliſe, & plaindre le ſort de ces malheureux. Où eſt cette charité ſi recommandée par ſaint Paul ? Voir des Moines dans les boutiques, ſe gliſſer dans différentes maiſons, jaſer & rire avec toutes ſortes de perſonnes, aſſiſter à toutes les fêtes publiques, aux banquets, & y payer de leurs perſonnes mieux que les Laïques, faire leur partie de

de quadrille, & jouer même quelquefois aux jeux de reſte, prendre chez ſoi ou ailleurs leur thé, leur chocolat ou leur caffé, c'eſt voir une infamie. Tout Religieux qui ira ſouvent dans une maiſon où il y a des femmes ou des filles, ſi ce n'eſt chez ſon pere ou ſa mere, n'y va pas pour enfiler des perles ; & perſonne ne peut s'y méprendre, hormis les cocus volontaires.

Ce que vient de dire Mr. le Baron, dit la Comteſſe de Novion, eſt une véritable prédication, & j'aime mieux avoir aſſiſté à ce Sermon, qu'à celui qu'on a fait aujourd'hui à la Paroiſſe. Vous badinez Madame, répondit Mr. le Baron ; un peu trop de chaleur que j'ai peut-être mis dans mon diſcours, vous fait parler de la ſorte ; mais je n'ai pas pu traiter cette matiere froidement avec les liqueurs que nous avons bu. Vous lui donnerez le nom que vous voudrez, excepté je m'aſſure celui de panégyrique. Encore ne vous ai-je point parlé de leurs diſſenſions, de leur peu d'amour les uns pour les autres, de leur jalouſie, de leur ambition, de leurs ſouterrains & de leurs brigues pour les emplois & les dignités, qu'on ne livre quelquefois qu'au plus offrant & dernier enchériſſeur, contre l'intention du

ſaint Eſprit & les Canons, & au grand ſcandale de l'Egliſe. Quoi ! des gens que l'amour divin devroit embraſer, qui font profeſſion de la plus haute vertu, qui devroient être abymés, pour ainſi dire, dans l'humilité, qui ont juré une parfaite abnégation d'eux-mêmes, & ſe ſont voués le plus ſolemnellement, chargés d'un froc humiliant, cherchent à s'élever par les voies les plus indignes, s'établiſſent des dominations ſimoniaques, & au lieu de chérir leur pauvreté & leur baſſeſſe en en faiſant leurs délices, au lieu de pleurer & de gémir, comme l'exige leur état, participent aux joies du monde en quelque maniere en s'arrogeant, comme font quelques-uns, par des factions & des cabales, une ſupériorité, qui entre leurs mains eſt preſque toujours une tyrannie. Ne voit-on pas les Cordons bleus de l'Ordre quelquefois ſe chauffer quand les autres ont les pieds nuds, porter du linge quand les autres ſont en laine, porter des habits d'un drap plus fin, & beaucoup d'autres diſtinctions qui font douter s'ils ſont de la même Regle : leurs appartemens ſont dignes des premiers Prélats ; ils vivent à la grande, & dans une ſomptuoſité dans leur particulier inconnue à ſaint François & à tous les autres Patriarches ou Fon-

dateurs. Dans le ſiecle, les plus grands Seigneurs ne trouvent point dans leurs plus affidés domeſtiques, ce reſpect, ce zele & cette fidélité que les Freres Laïcs rendent aux Révérends, qui ont ſur eux infiniment, & plus d'empire, & plus d'autorité.

Mais peut-on attendre autre choſe des gens inſtruits de la ſorte, qui ſouvent n'ont point eu de vocation en entrant dans la Religion, qui y entrent ſouvent pour ne ſçavoir que faire, ni que devenir, & être embarraſſés de leur perſonne, qui y ſont pouſſés par leurs parens, auxquels ils ſont à charge, qui ſouvent y cherchent un aſyle contre l'indigence, quelquefois mus par un eſprit de fainéantiſe, ou par un pur caprice & une légéreté d'eſprit qui leur fait trouver du plaiſir dans l'habit monacal, & les porte à aimer cette eſpece de maſcarade, ſouvent pour ſe ſouſtraire à la juſte, mais importune dépendance des parens : en un mot, ſoit par caprice ou raiſon de famille, que peut-on attendre d'un Religieux qui à quinze ou ſeize ans a fait ſes vœux machinalement & ſans connoiſſance de cauſe, que les Moines ont eu ſoin d'amadouer pendant le Noviciat, que les parens ont flatté en toute maniere pour l'y faire prendre racine, dont les mœurs étoient peut-

être dépravées, & qui n'étoit bon à rien dans le monde. Ordinairement dans les familles a-t-on un mauvais garnement, un fagotin, on n'a ni pauſe ni fin qu'il ne ſoit entre dans le Cloître. Pour les filles, on ne les renferme pas, mais on les enterre toutes vives ; ces pauvres victimes d'une politique affreuſe & anti-chrétienne, immolées à l'ambition, je ne dirai pas de leurs parens, mais des tyrans de leur liberté ; car ils ne méritent pas d'autres noms, puiſqu'ils manquent au ſang & à la nature.

L'état monaſtique eſt d'inſtitution divine, comme ayant été inſpiré aux hommes Angéliques de la Thébaïde & de l'Egypte. Ces ſaints Hermites qui ont ſi peu de rapport avec ceux de nos Villes ; mais cette précipitation d'un an ou deux pour l'émiſſion de leurs vœux, eſt toute humaine & politique. Il ſemble qu'on craint de leur laiſſer le temps de s'en dédire, & de voir échapper la victime. Les Loix Impériales ne permettent l'aliénation des biens qu'à vingt cinq ans ; les Pontificales à quinze ou ſeize permettent celle de la liberté, qui eſt encore plus précieux que tous les biens. Pour aſſurer le repos des familles, on a détruit le droit naturel : qui ne peut pas aliéner ſon bien, ne devroit pas, ce

ſemble, pouvoir à plus forte raiſon, aliéner ſa liberté : dès lors les Moines qui ont fait ces vœux prématurés, ne ſont plus des enfans de Dieu, mais des eſclaves qui gémiſſent, non de leurs péchés, mais du poids de leur condition. Dès lors plus d'amour pour leur état, qu'ils n'enviſagent qu'avec horreur. Voulez-vous avoir des bons Religieux ? Ouvrez la porte à ceux qui ont bonne volonté pour les faire entrer, & ne recevez leurs vœux qu'après les avoir long-temps éprouvés ; ouvrez-la auſſi, pour laiſſer ſortir ceux qui ne l'auroient pas. La force & la violence ne firent jamais un honnête homme, encore moins un bon Religieux : l'aliénation de la liberté doit être volontaire & long-temps réfléchie, ce qu'elle n'eſt pas à quinze ans. Il faut avoir connu le monde pour s'en déſabuſer ; ce n'eſt qu'à force de tourmentes & de tempêtes qu'on y eſſuie, qu'on en counoît le danger. Le gros des hommes eſt emporté par un tourbillon qui les empêche de le connoître ; on peut le comparer aſſez juſtement à un vaiſſeau qui eſt en butte aux flots de la mer, qui tantôt s'éleve ſur les eaux, & tantôt s'y abyme, toujours flottant il ne faut qu'un écueil pour s'y briſer, ou une vague pour s'immerger dans les on-

des. Heureux les Religieux qui ſont en terre ferme & au port du ſalut, où les gens du monde, en nageant toute leur vie parmi les tribulations, ont peine ſouvent d'arriver.

C'eſt pour ne pas avoir aſſez connu le monde, continua-t-il toujours ſur le ton de Prédicateur, que les Religieux s'imaginent qu'il eſt la terre de promiſſion ; cette pompe extérieure, cet éclat de grandeur qui ſemble l'environner, les éblouit ; le luxe, la bonne chere, les jeux, les plaiſirs, cette entiere liberté qu'on y reſpire, les fait gémir ſur un état pauvre, humilié & contraint : un Religieux qui n'en aura pas goûté, regarde ces choſes comme le ſouverain bien ; pour n'en avoir pas ſenti la vanité, ſon imagination échauffée courra après ces phantômes qui lui font perpétuellement illuſion ; il ſoupirera toujours pour les plaiſirs, tant qu'il n'en aura pas éprouvé l'amertume. Un homme qui entre dans la Religion après avoir fait cette épreuve, eſt ordinairement un bon Religieux, parce qu'il ſçait à quoi s'en tenir : maître de ſes paſſions qui ſont à moitié uſées, ou preſque éteintes, il ne regarde qu'avec indifférence ou mépris tout le faſte d'un monde, pour lequel celui qui entre jeune dans la Religion s'agite & ſe

tourmente, en qui la nature endormie venant à se réveiller, excite des passions les plus fougueuses, qui lui feront regarder le célibat comme un joug insupportable, & le feront ou se consumer en lui-même, ou chercher à amortir un feu qui le devore. *Nemo castus nisi Deus det*; c'est ici la pierre d'achoppement, & qui fait tant de mauvais Religieux, parce qu'ils sont sans cesse agités des mouvemens, dont ils ne connoissoient pas la nature lors de leur profession : souvent ils ont plus promis qu'ils ne peuvent tenir; & ils ont eu plus decourage que de force quand ce malheur leur arrive. Ce n'est que dans le sein de la pénitence qu'ils peuvent trouver cette rosée rafraîchissante capable de les calmer, dans l'exemple de tant de Saints qui ont été la pureté même, & qui ayant par toutes sortes d'austérités combattu cette funeste passion, la grace les en a fait triompher. Le combat à la vérité est un peu rude, parce qu'on a à combattre contre la nature & contre soi-même; mais enfin on acquiert d'autant plus de gloire, qu'il y a plus de difficulté.

L'Abbé de Villacerf convenant de la vérité de toutes ces réflexions, dit, que c'étoit à lui aussi à prêcher; que Monsieur le Baron dans le com-

mencement de ſon diſcours, comme auſſi ceux qui avoient parlé avant lui, n'avoient conſidéré l'état monaſtique que dans ſa perſpective la moins avantageuſe, & que tout ce qu'on avoit dit à ce ſujet, ne regardoit ou ne pouvoit regarder que les mauvais Religieux & ceux qui n'en ont que le nom, ſans en avoir l'eſprit & le caractere : qu'il penſoit ſans doute autrement des véritables, de ces ames généreuſes qui ont foulé aux pieds les grandeurs, & ont rénoncé aux pompes d'un monde que ſon faux éclat n'a pu éblouir, pour mener une vie pénitente, dure, laborieuſe, ſolitaire & toute abandonnée à la Providence; quittant les Villes, & ſe dérobant aux parens, aux amis & à la patrie, pour aller habiter des déſerts affreux & y fixer leur demeure, pour n'y avoir pour habillement que d'écorces d'arbres ou la peau de quelque bête feroce, pour n'être leur nourriture ſouvent que quelques dattes, quelques figues ou quelqu'autre fruit ſec ſemblable, leur boiſſon de l'eau pure, pour y être toujours, ou en oraiſon, ou en diſcipline, ou en travail, & toute leur vie ſe conſumer dans ces exercices. Tous les livres ſont pleins, continua-t-il, de leurs auſtérités, dont le ſeul nom aujourd'hui nous étonne.

Nos Religieux ſont bien éloignés de cette perfection, & ſi vous exceptez la Trappe, où elle ſemble s'être conſervée, on ne voit guere aujourd'hui les déſerts peuplés. Dieu n'a pas donné à tous la force & la grace d'y atteindre. Les temps & les mœurs ont changé; la ferveur des premiers Chrétiens s'eſt extrêmement ralentie, & on n'en voit que quelques étincelles, reſte du beau feu qui embraſoit le cœur de pluſieurs Fondateurs des derniers ſiecles, leſquels en ont tranſmis une partie dans leurs enfans; & ceux-ci vraiſemblablement la tranſmettront à leurs ſucceſſeurs juſqu'à la conſommation des ſiecles. Ces ſaints Patriarches ont fait des loix dignes de leur piété & de leur ſcience, qui toutes vont, quoique par des routes différentes, à mortifier les paſſions ou détruire l'amour propre, à dégager l'homme de l'eſclavage des ſens, à le faire brûler d'un amour divin, & à noyer ſes péchés dans ſes larmes : ce ſeroit une folie de croire que l'Eſprit ſaint ne les ait pas animés, puiſque la ſainteté de leur vie & l'éclat de leurs miracles ne nous permettent pas d'en douter. Cette infinité de Monaſteres bâtis dans toute la chrétienté, ces converſions fréquentes & extraordinaires des petits, des grands, des

Princes & des plus grands Potentats, qui ont quitté leur sceptre & leur couronne pour se renfermer dans le Cloître, en sont une preuve entiere. Combien des courtisans touchés d'un rayon de la grace, ont tout quitté pour ne servir plus que Dieu dans le désert ou dans les Monasteres. Combien enfin d'impies éclairés du même rayon, sont venus tous pénétrés, brisés & contrits dans ces sacrées retraites, pour y pleurer leurs péchés & y faire pénitence.

Quel état est celui-là pour ceux qui en connoissent le prix, & quel bonheur pour ceux qui en ont la vocation. La pénitence, quelque austere qu'elle soit, est toujours douce quand elle est volontaire; les Saints les plus atténués de veilles, de jeûnes & de mortifications conservoient un air doux, riant & joyeux au milieu de leurs plus affreuses austérités: combien avons-nous aujourd'hui de saints Religieux qui conservent la même sérénité, par l'effet d'une providence de Dieu qui les soutient & partage avec eux leurs souffrances; qui marchent également sur les épines comme sur les roses, & sont morts pour tous les plaisirs, n'en desirant point d'autre que celui d'être crucifié avec Jesus-Christ, & de porter sa croix avec lui. Vani-

té du monde ! frivoles plaiſirs, dangereuſe volupté, grandeur chimérique, vaines richeſſes, pouvez-vous vous mettre en parallele avec cette joie intérieure, réelle & ſolide que donne une bonne conſcience & l'eſpoir d'une d'une heureuſe éternité que je vous ſouhaite, interrompit le Baron : ah pour le coup Monſieur l'Abbé, vous prêchez comme un pere de l'Egliſe ; j'ai plus entendu de ſermon aujourd'hui que j'en ai entendu de ma vie ; cependant encore que je ne me le fuſſe pas propoſé, j'ai eu un inſigne plaiſir de vous entendre ; rien ne me touche tant que les bonnes raiſons ; quand elles ſont unies à cette onction dont vous les avez accompagnées, la vérité ſe fait ſentir & ſe fait aimer : je ne ſçai qu'elle impreſſion elles auront fait ſur la belle Compagnie ; mais j'avoue que moi-même j'en ai été bien touché. Si Monſieur l'Abbé vouloit bien continuer, repartit le Chevalier, un diſcours que Monſieur le Baron a un peu légérement interrompu, j'oſe l'aſſurer, que la Compagnie lui en ſçauroit gré, & qu'en mon particulier je lui en aurois obligation ; car il m'a véritablement attendri & perſuadé, & je doute que quelqu'autre que lui y eut pu mieux réuſſir. La Compagnie ayant donné à connoître qu'elle approuvoit

la priére du Chevalier, l'Abbé de Villacerf continua de la ſorte.

Dieu n'exige pas aujourd'hui ce genre de vie ſi parfait dont les premiers Anachoretes nous ont donné le modele, ni des pénitences ſi longues & ſi rigoureuſes, que celle des Hilarions, des Pauls & des Antoines; il ne nous demande que notre amour & notre cœur. Un mondain au milieu de la Ville peut trouver une ſolitude, beaucoup d'amour de Dieu, quelques plaiſirs de moins & des plus innocents; & un certain recueillement pourroient faire un Anachorete d'un Courtiſan, au milieu de la Cour même. Ce n'eſt pas toujours le corps qu'il faut le plus matter, c'eſt le cœur; ce cœur qui peut plaire à Dieu, ne doit point être ſouillé ni partagé, qui doit être embraſé de zele comme celui d'Auguſtin, & plein d'amour comme celui de Magdeleine. Tous les hommes ne ſont pas fait pour peupler les déſerts, mais tous ſont faits pour aimer Dieu; ce Dieu doux, tendre & débonnaire, qu'il coûte moins de ſervir que le monde, qui eſt un tyran barbare & cruel. Si les embarras des affaires empêchent de penſer toujours directement à Dieu, il ſuffit de ne le point perdre de vue; les Monaſteres ne ſont faits que pour y recevoir des

ames innocentes qui veulent ſe conſacrer à Dieu, pour ſe ſauver en ſe ſequeſtrant d'un monde qui pourroit les perdre, ou des pécheurs contrits & humiliés qui veulent y expier leurs fautes pour fléchir Dieu, & le porter à leur faire miſéricorde, les uns pour y trouver un aſyle contre la corruption, & les autres pour s'y venir laver de celle qu'ils avoient contractée, Les uns & les autres, pouvant devenir des grands Saints & les modeles de la perfection chrétienne. Souvent les plus impies & les plus ſcelerats deviennent les plus parfaits; tout entre dans l'économie de la providence; Magdeleine pénitente aime Dieu encore plus que le monde, quoiqu'elle l'eût adoré.

Mais il ne ſuffit pas aux vrais Religieux d'être bons Chrétiens, il faut qu'ils ſoient plus parfaits que les gens du monde; un péché véniel pour ceux-ci, eſt pour les autres un péché mortel; c'eſt le comble de la folie de faire pénitence, & ſe damner, dites-vous ſouvent comme faiſoit S. Bernard: *Bernarde ad quid veniſti*, dites-vous encore. *Momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat*: vous avez vingt, trente, quarante ans à ſouffrir; vous êtes mouillés de ſueur l'été, l'hyver vous êtes gêlés, vous

faites maigre chere, vous couchez sur la dure, vous vous mattez en différentes manieres, le tout pour ne vous servir de rien, si vous ne soutenez tout cela par le caractere d'un homme de bien & d'un Saint. Quand la Regle porte de jeûner deux fois la semaine, jeûnez en trois si vous pouvez, & Dieu vous en tiendra compte; ce qu'on fait par amour, adoucit ce qu'on est obligé de faire par devoir : n'en jeûnez aussi qu'un, si vous n'en pouvez jeûner deux ; Dieu ne veut pas l'impossible; il ne faut là-dessus consulter que ses forces & sa conscience. Souvenez-vous, Cénobites, qu'il n'y a point d'état qui n'ait ses croix & ses amertumes ; les gens du monde, à tout prendre, en ont plus que les Religieux ; quand vous n'en conviendrez pas, c'est que vous en avez une fausse idée, & que vous prennez pour de l'or tout le clinquant qui y brille : quand vous ressentez ces dégoûts, ces inquiétudes & ces séchereses que l'on n'éprouve que trop dans chaque profession, c'est que l'homme n'est bien que où il n'est pas, & qu'on aime ordinairement tout autre état que celui que l'on a embrassé.

Vous ne devez pas seulement fuir le mal, mais l'ombre du mal; le moindre nuage dans votre vertu, est une

tâche ineffaçable. Fuyez les femmes & les maiſons où il y en a : ne donnez point d'amorce à une imagination qui n'en eſt que trop ſuſceptible : évitez le commerce des hommes même tant que vous pourrez ; il n'y a rien à gagner avec eux : attachez-vous aux devoirs de votre état avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, autrement vous tomberez dans le relâchement & dans la tiédeur ; briandons pour briandons, tant valoit-il que vous reſtaſſiez dans le monde : ce n'eſt point le temps de faire les petits maîtres, quand on eſt couvert d'un ſac ; c'eſt le temps de faire pénitence, & de vivre exemplairement. Je ne veux point vous priver des récréations innocentes, comme la promenade à la campagne, les converſations ſaintes avec vos freres, & d'autres plaiſirs innocens qui plaiſent à Dieu, qui tempérent un peu la mélancolie, & qui conſiſtent moins à rire qu'à ceſſer de pleurer. Tant que vous avez reſté dans le déſert, vous étiez tous de Saints ; en vous approchant des Villes, on vous a perdus ; cette communication vous a été funeſte ; vous n'étiez pas faits pour prêcher l'Evangile, mais pour pleurer : vous avez perdu beaucoup de votre relief ; votre nom même autrefois ſi ſaint, eſt aujourd'hui une

injure ; vous n'êtes dans la vigne du Seigneur que des troupes auxiliaires ; mais parlez aussi-bien que saint Paul, prêchez comme saint Chrysostôme, vous ne faites rien pour nous, si vous ne nous édifiez : ce n'est rien que de nous apprendre la Religion, si vous ne nous la faites aimer par votre exemple : suivez celui d'un de vos freres qui est en odeur de sainteté parmi nous. Quoi de plus touchant, que de voir un Religieux de plus de quatre vingt-ans consacré dès sa jeunesse au Tribunal de la Pénitence, visiter nuit & jour, instruire & consoler les pauvres malades avec le zele, l'amour & la charité qu'on remarquoit dans les Apôtres, alliant toute la piété des plus grands Saints à la modestie la plus exemplaire ; & cela d'autant plus merveilleusement, que dans son Ordre on enseigne & on pratique communément toutes les vertus, hormis peut-être celle de l'humilité. Comme le cœur est touché, s'émeut & s'attendrit à la vue d'un bon Religieux, il se confirme de même dans le vice à celle d'un Moine.

Messieurs les Prédicateurs, interrompit Madame, qui voyoit que l'Abbé de Villacerf avoit proposé un régime de vie trop austere, & qui vraisemblablement ne devoit pas être du goût des

Religieux, vous êtes trop rigide & trop rigoureux ; vous prétendriez les renvoyer dans le désert ; pour moi je les laisse dans les Villes ou aux environs, puisqu'ils y sont à présent utiles, & je ne sçaurois approuver votre morosité là-dessus, encore que je trouve qu'il seroit mieux pour eux d'habiter leurs anciennes demeures, ce qui obvieroit à bien du relâchement qu'on remarque dans quelques-uns, qui tachent tous les jours de se séculariser autant qu'ils peuvent. Mais que voulez-vous ? C'est un mal attaché à la nature humaine : je voudrois, s'il étoit possible, les ramener à leur premiere institution ; mais il est plus facile de faire des Regles que de les observer ; la plupart ne sont belles qu'en idée ; bien des Fondateurs dans le fort de leur ferveur, n'ont pas donné, ce semble, assez à l'humanité, & ont cru avec le zele ardent dont ils étoient animés, transmettre leur esprit à leurs descendans, en quoi l'expérience fait voir qu'ils se sont trompés ; le beau feu de l'amour divin dont ils étoient embrassés, s'est ralenti peu à peu, & au point où nous le voyons aujourd'hui. Il en est de cela comme de toutes les choses du monde, les commencemens sont toujours beaux & brillans ; mais à la fin tout dégénére, tout se sent

de l'inſtabilité. Si vous comparez les Chrétiens d'aujourd'hui avec ceux de la primitive Egliſe, vous les trouverez des Payens ; vous trouverez dans ceux-ci une vertu, une ſageſſe, une pureté & une ardeur, dont vous ne trouverez dans les autres pas même les apparences.

Je voudrois donc ſeulement, s'il étoit poſſible, que les Religieux fuſſent un peu plus réguliers & plus attachés à leur devoir, qu'ils ne le ſont pour la plupart : je voudrois les voir retirés, modeſtes, retenus, ſages & de bon exemple, ne les voir pas vaguer çà & là, ni ſortir de leur Couvent que pour une indiſpenſable néceſſité ; ce n'eſt qu'une trop grande communication avec nous qui les perd, en les donnant trop en ſpectacle. Comme nous ſommes prévenus, & avec raiſon, qu'ils doivent aſpirer à la plus haute vertu, la moindre irrégularité que nous remarquons en eux, nous paroît un déréglement. Qui de parmi eux ne nous édifie pas, nous ſcandaliſe ; c'eſt un malheur où leur condition les expoſe, & qui doit les faire tenir ſur leur garde, & à porter les Supérieurs, dont l'indulgence eſt ſouvent trop grande, à avoir toujours les yeux ſur eux, afin de contenir les moins réguliers, & les empêcher

de ſe répandre. Un ſeul de cette trempe eſt plus propre à ſcandaliſer le monde chrétien, que tous les autres enſemble à l'édifier.

Vous m'accuſerez d'être trop indulgente ; mais, ſoit par la douceur de mon tempérament qui m'inſpire d'être plus rigide pour moi-même que pour les autres, ſoit peut-être par ma foibleſſe & ma prévention, je n'aime pas à voir ſouffrir perſonne, & voudrois de tout mon cœur que tout le monde en ſon eſpece fut heureux, perſuadée que pourvu que le fond de l'ame ſoit bon, Dieu aura égard au reſte. Je ne pardonne point aux Religieux des péchés groſſiers, ni ces écarts des Regles qui peuvent ſcandaliſer, encore moins cette ſenſualité & cette pente aux plaiſirs que je condamne même dans les gens du monde ; mais de mener un train de vie uni & innocent. Sans cette ſévérité qui anéantit, pour ainſi dire, la nature, duſſiez-vous trailler ma morale de trop relâchée, en cela je ne leur ſerois pas contraire ; & quoique cela ſemble s'oppoſer aux promeſſes qu'ils ont faites à Dieu, je ne regarde ces promeſſes que comme des vœux indiſcrets que trop de zele a fait faire, & l'effet d'une volonté qui n'a pas connu ſa foibleſſe. Ces vœux dans la ſpéculation ſont magnifiques,

& élevent l'homme jusqu'à la nature angélique ; mais c'est autre chose dans la pratique : il est toujours plus facile de promettre que de tenir : en quelque état que ce soit, les hommes tiennent à l'humanité, & pour en faire des Anges, il faudroit les dépouiller de leur corps.

Ce n'est pas que je n'aie vu en quelque maniere le contraire, poursuivit-elle, dans deux fameuses Solitudes ; sçavoir celle de la Trappe & celle de la grande Chartreuse, où j'avois fait vœu d'aller quand j'étois encore enfant. En entrant dans ces déserts, je me sentis une émotion & un tressaillement que je n'avois jamais vu de ma vie. La vue de tant de saints Religieux étonna si fort mes sens, que j'avois peine à me reconnoître. On me fit voir ces deux déserts qui ont quelque chose de frappant & de propre à faire faire mille réflexions sur le néant des grandeurs humaines. Dans l'un, je vis des cellules habitées par des Religieux condamnés à un silence éternel ; dans l'autre, des Anachoretes occupés à cent travaux différens, unis entr'eux par la charité la plus parfaite, aussi muets, mais infiniment plus austeres que les premiers, ne vivant que de légumes, d'herbes & de racines. Au temps de l'Office, on me fit en-

trer dans l'Eglise, où leur onction, leur chant & leur harmonie me ravirent en extase : il me sembloit que leur voix étoit mêlée & confondue avec celle des Anges, qui faisoit rétentir ce Lieu sacré. La joie que je ressentois, me causa une certaine dilatation de cœur qui me fit répandre des larmes qu'il ne m'étoit pas possible de retenir. Le Paradis, si vous en exceptez la présence de Dieu, ne peut guere rien avoir de plus ineffable. J'avois toutes les peines du monde à le soutenir ; aujourd'hui même quand je me le représente, je ne reçois pas une médiocre impression, laquelle vraisemblablement durera toute ma vie. J'y reçus de l'Abbé, comme du Général, une infinité de politesses que la retraite & un régime de vie austere n'avoient point altérées. Je leur avois été recommandée par le Cardinal Maldachini, qui avoit obtenu pour moi une permission expresse du Pape régnant, qui la lui avoit accordée à la considération de la mémoire du Pape Clement, grand-oncle de mon mari ; sans quoi, quel que puisse être mon rang, je n'y aurois point été admise. Je m'en revins toute pleine de beaux sentimens, & avec un fond de piété que l'air de la Cour que j'ai été obligée de fréquenter par mon état, peut

bien avoir altéré, mais qu'il ne ſçauroit jamais effacer. Je ne vous fais mention de ce pélérinage, où toute ma ſuite reçut les mêmes impreſſions que moi, que pour vous faire voir la force du bon exemple, & vous aſſurer qu'il n'y a point de ſcélérat, quel qu'il ſoit, qui puiſſe n'en être pas touché. O que je ſouhaiterois bien trouver dans nos Religieux, un échantillon des vertus que j'ai admirées à la Trappe & à la Chartreuſe! Quel plaiſir, ou plutôt quel bonheur ne ſeroit-ce pas pour nous & pour eux !

Chacun applaudit alors à Madame, & lui déféra l'honneur du triomphe, ſur tout ce qu'on avoit dit à ce ſujet, & on exalta principalement ſa charité, dans un ſiecle où la malice & l'envie cherchent par-tout à mordre & à déchirer. Quelqu'un dit néanmoins que ce n'avoit point été l'intention de perſonne de la compagnie de décrier les Religieux, en parlant comme on avoit fait ; que c'étoit tout au plus une leçon qu'on avoit voulu leur donner ; que les traits qu'on avoit pu lancer contr'eux, n'étoient pas autrement acérés ; qu'on devoit les regarder moins comme une malice que comme un remede, dont il ne tenoit qu'à eux de profiter ; qu'on n'avoit eu en vue que ceux

qui ne ſont point leur devoir, toujours diſpoſés à rendre à ceux qui le ſont, & qui ne ſont pas en petit nombre, la vénération & le reſpect qu'on leur doit; & qu'enfin en blâmant les mauvais Religieux, on faiſoit l'éloge des bons néceſſairement, les vices des uns rehauſſant les vertus des autres. L'Abbé de Villacerf ajouta, honni ſoit qui mal y penſe; j'ai autant d'eſtime pour les bons Religieux, que du mépris pour les mauvais; mais quoiqu'on ait pu dire, on n'a point épuiſé la matiere, & comme un bon Religieux eſt plus que bon, un mauvais eſt plus que mauvais: *corruptio optimi peſſima.* Il faut qu'ils ſoient ou des Anges ou des démons; il n'y a guere de milieu: plus l'état eſt parfait, & plus on eſt ſaint ou dépravé, ſelon qu'on s'y conforme ou qu'on s'en éloigne. Une réforme générale ſeroit bien néceſſaire; mais elle eſt plus à ſouhaiter qu'à eſpérer; & ſuivant les apparences, les ſiecles ne ſeront pas conſommés, que la corruption ſera encore peut-être plus grande. Il en arrivera ce qui pourra, interrompit le Marquis; vous avez beau dire, il n'en ſera ni plus, ni moins; la plupart des Moines ſont ſourds ſur l'article. Qui êtes-vous, Monſieur l'Abbé, pour vouloir réfor-

mer les autres ? Réformez-vous vous-même : si vous prenniez les choses au pied de la lettre, il faudroit réformer le monde entier ; quelle est la profession où il n'y ait d'abus : ordinairement vous voyons un fétu, une paille dans les yeux des autres, & nous ne nous appercevons pas d'une poutre qui est dans le nôtre. On moralisa de la sorte pendant quelques momens, & on admira comment d'une matiere comique, on avoit passé au sérieux & au grave. La réflexion qu'on y faisoit, donnoit à connoître, que quand la conversation s'échauffe, on alloit plus loin qu'on ne pensoit.

Quand le bal fut fini, & que les Bergers & les Bergeres eurent pris congé de Madame, elle dit : allons voir ce qu'est devenu le Frere, & dépêchons-le, car il se fait tard ; & ayant donné ses ordres pour cela, après une diligente perquisition, on le trouva enfin dans un des greniers où il avoit rendu ses points, avec la barbe teinte en jaune. Ce fut un tour d'un aide de l'Office, qui l'ayant vu monter, l'y laissa s'endormir pour lui faire cette malice. Celui qui le chercha, le trouva dans cette grotesque figure, & dans une revêrie où il se disoit à lui-même, ah ! pauvre Pancrace, tu es perdu : que dira le Pere

Gardien ?

Gardien ? tu as baiſé une fille, & & danſé en public : il ſe taiſoit pour quelques momens ; enſuite reprenant la parole, qu'as-tu fait miſérable, continoit-il, tu as perdu ta réputation, tu t'es vautré dans la gourmandiſe & le vin ; qu'aura dit Madame & toute la compagnie, & dans quel prédicament tu te ſeras mis dans leur eſprit ? De temps à autre il s'attendriſſoit par le ſouvenir des incartades qu'il avoit fait au Marquis, & de tout ce qui s'étoit paſſé, & jettoit par fois des larmes ; on l'entendoit ſanglotter ; en un mot, il étoit en un état à faire pitié. A meſure qu'il entendit quelque bruit, il s'éveilla comme d'un profond ſommeil, & quitta ſa triſte méditation. Celui qui le trouva, lui dit : Frere, que faites-vous ici ? Il eſt temps de partir : vous trouvez-vous mal ? non, dit le Frere, j'étois accablé du ſommeil ; mais j'ai un peu dormi. Comme les fumées du vin s'étoient de beaucoup diſſipées, ſa raiſon lui étoit revenue, & il répondit fort ſenſément ſur tout ce qu'il lui demanda : il eut même aſſez de préſence d'eſprit pour ne pas lui témoigner ſa peine ; enſorte que celui-ci qui avoit été témoin de ſon état, ne voulût point lui en parler, il eut même cette circonſpection de

ne le point faire appercevoir de son barbouillage, de peur qu'il ne l'en crut l'auteur.

Le Frere descendit donc dans cet équipage., & vint trouver Madame à l'Office, où on lui dit sur l'escalier qu'elle l'attendoit. En effet Madame s'y trouvoit avec Milord Duc, le Marquis, le Baron, & toute une partie de la compagnie qui l'avoit suivie : elle apprêtoit avec ses filles les corbeilles sucrées que l'on devoit porter chez les Capucins ; le Frere l'en trouva toute occupée. Dès qu'il parût, l'assemblée fit un grand cri, & des éclats de rire extraordinaires, en disant : voici le Frere Judas qui n'est pas mort comme on avoit dit. Vous pourriez mieux parler, repartit le Frere, un peu décontenancé ; je n'ai jamais trahi personne, & je mérite peut-être moins d'être appellé Judas, en quoi il avoit raison, que ceux qui me donnent ce nom : par la grace de Dieu & de mes Supérieurs, je m'appelle Pancrace, Capucin indigne, mais honnête homme. Le Baron pour empêcher Madame qui étoit à l'arriere-Office, de s'appercevoir de lui, lui dit : quoi ! vous osez encore paroître devant Madame, après la scene que vous avez tantôt donnée : vous avez raison, répondit le Frere, je nesuis pas digne

de ſes regards, & s'étant tourné, il ne fut plus poſſible à Madame de le remarquer. Son attitude & ſa figure firent redoubler encore les éclats de rire, dont Madame ſe tourmentoit merveilleuſement ; elle auroit voulu que le Frere étant ſur ſa partance, on eut oublié tout ce qui s'étoit paſſé, & le renvoyer content de chez elle : Milord Duc, le Baron, le Marquis & les autres entrant dans ſon intention, prirent le ſérieux, & dirent au Frere, que c'étoit aſſez ri, que tout le monde étoit fort content de lui & de ſes bonnes manieres, & ſouhaitoit de le voir revenir l'année prochaine ; & pour marque de leur ſincere deſir, chacun ayant mis la main à la poche, qui lui donna un écu, qui un louis qu'on lui jetta dans la béſace, & Milord Duc lui verſa la moitié de ſa bourſe remplie de guinées. Madame approuva fort cette généroſité ; & le Frere ne la déteſtant point, dit vingt fois Dieu vous le rende & ſaint François, avec le plus grand air de joie & de ſatisfaction qu'il eût jamais eu de ſa vie.

Quand tout fut agencé & ſymmétrié, Madame le donna à porter à pluſieurs valets dans trois corbeilles différentes, leur recommandant beaucoup d'en avoir ſoin ; le Frere dans cet intervalle s'étant avancé, & mis à

genoux devant Madame pour la prier d'oublier les fautes qu'il pouvoit avoir faites ; le Marquis ayant remarqué son action, lui jetta son mouchoir sur le visage, en lui disant, Frere, ah ! que faites-vous là ? Vous osez vous présenter devant Madame le visage à découvert, contre ce que vous vous aviez résolu de ne ne pas faire : je sens mon indignité, repartit le Frere ; mais mon zele m'a emporté ; je lui en demande instamment pardon, & en même temps sa bénédiction. Madame lui ayant dit de se relever, je vous la donne, dit-elle, Frere, & allez. Madame alors tournant ses pas vers le cabinet, le Frere sortit du Château tout glorieux & triomphant, après avoir donné mille bénédictions à la compagnie.

Pendant le chemin, il s'entretenoit avec un domestique qui portoit séparement un panier & une lettre de Madame pour le Révérend Pere Gardien, les autres comme plus chargés ayant pris un peu le devant. Cependant les guinées de Milord Duc lui passant par la tête, par l'effet d'une tentation dont il ne fut pas maître, il mit la main dans la bésace, & l'y promena doucement pour en inventoriser les especes ; mais comme il se mettoit en devoir d'en

mettre quelques-unes dans la poche, le malheur voulut qu'il en laissa tomber une, qu'il ne pût ramasser assez à temps pour que le valet ne s'en apperçut, ce qui lui fit dire que sa besace étoit trouée, & qu'il le prioit de chercher avec lui, si quelqu'autre piece ne s'étoit point égarée. Le valet qui voyoit la manœuvre, & qui ne pouvoit s'empêcher de rire de son embarras, ou plutôt de son artifice, fit semblant en effet de chercher, & dans cet intervalle, il vit que le Frere mettoit fort délicatement la piece tombée dans la poche. Le Frere après l'y avoir mise, dit qu'apparemment il ne s'en étoit échappé que celle-là, & commença à faire chemin. Le valet lui ayant dit alors ironiquement de tenir bien la main à l'endroit ouvert, le Frere répondit qu'il y tenoit; & qu'assurement désormais rien ne se perdroit. Je le crois bien, disoit en soi-même le valet; tu es un drôle à ne laisser rien perdre; le bon ouvrier, comme il sçait remiser les louis d'or.

Ces pensées & d'autres semblables l'occupoient, quand le Frere qui se doutoit de quelque chose, dit qu'il ne seroit pas plutôt arrivé au Couvent, qu'il iroit s'en purger en se confessant, parce que c'étoit un cas

grave dans ſon Ordre de toucher à de l'argent : quoique la ſeule néceſſité comme vous avez vu, m'y ait obligé, je ſuis bien aiſe d'alléger mon eſprit de ce ſcrupule. Vous êtes un Saint, lui répondit le valet, je n'en tire point de peine pour votre ame ; & je voudrois en avoir touché comme vous : les gens du monde, repartit le Frere, courent tous après de l'argent, qui eſt néanmoins l'origine de tous les maux ; l'amour de l'argent eſt un feu qui dévore & conſume. Je n'ai pourtant point vu, interrompit le valet, que vous vous ſoyez brûlé, quand vous avez mis dans la poche la piece d'or que vous avez ramaſſée. Cette repartie intrigua beaucoup le Frere, & lui fit voir que cet homme-là l'auroit obſervé. Dans cette penſée, de crainte que tout au retour ne fut révélé, il lui répondit, il eſt vrai que je me ſuis trompé en mettant la piece dans la poche, je ne ſçai par quelle préoccupation, & ſi je ne l'en ai pas retirée, c'eſt pour ne point faire une ſeconde faute en la retouchant ; mais ayez la bonté vous-même de la prendre & de la mettre dans mon ſac. Après que le valet l'y eut miſe, il lui dit qu'il y avoit long-temps qu'il étoit dans l'Ordre, & que depuis ſa profeſſion, il n'avoit vu aucune piece

d'or ni d'argent, qu'il ne ſçavoit pas ſeulement comment celles d'aujourd'hui étoient faites, qu'il ne deſiroit point même jamais le ſçavoir, qu'il en avoit fait ſolemnellement le vœu, & qu'il eſpéroit que Dieu lui feroit la grace de l'obſerver juſqu'à la mort, & tirant alors un chapelet fort propre, & même aſſez riche pour un Capucin, il le préſenta au valet, en le priant de l'accepter pour marque de ſon amitié, & pour vaincre une eſpece de reſſentiment qui voudroit s'élever dans ſon ame pour la mauvaiſe opinion qu'il avoit conçu de lui. Le valet l'ayant reçu, lui fit des excuſes, en l'aſſurant qu'il voyoit bien que ce ne pouvoit avoir été qu'une mépriſe, ſa vertu & ſa piété lui étant parfaitement connues, auſſi-bien que ſa probité.

Cette réponſe calmoit un peu l'eſprit du Frere, lorſqu'une bonne femme le rencontrant, lui dit : Frere Pancrace, vous commencez le carnaval bien à bonne heure. Que veut cette fichu vieille, lui repartit le Frere qui n'étoit pas de bonne humeur, fais ton chemin, ſorciere. A cent pas de là, un payſan l'ayant vu, ſe mit à rire ; le Frere en colere, lui dit : marouffle, de quoi t'aviſe-tu de me rire au nez ? Je te ferai

donner cent coups d'étrivieres : le manant rédoubla ſes ris, en ſe moquant de lui, & de ſa colere impuiſſante. Trois jeunes filles paſſant auſſi quelques momens après, & ayant apperçu cette barbe jaune, firent des éclats de rire dont tout le vallon retentit ; alors le Frere impatient, & ſentant juſqu'au vif cette moquerie, s'emporta furieuſement, & leur dit des injures les plus groſſieres, juſqu'à leur dire, allez, vous êtes trois, &c. Parfois les Moines jurent comme les autres hommes ; jamais on a vu un homme dans une plus grande colere ; il écumoit, il s'imaginoit que toutes ces rencontres étoient des gens qui l'avoient vu danſer, & qui ſe rappelloient en le voyant, le ridicule qu'il s'étoit donné : le domeſtique qui l'accompagnoit, en rioit ; & en même temps, pour adoucir ſon eſprit qui s'irritoit, & le laiſſer dans ſon erreur, lui diſoit qu'il ne falloit pas faire attention à la canaille, & que le vrai moyen de faire tomber la choſe, étoit d'en rire le premier ; que plus il témoigneroit s'en fâcher, & plus on prendroit à tache de le badiner ; que de danſer comme il avoit fait, n'étoit rien ; mais que les petites gens ſe formaliſoient de la plus petite choſe.

Ces raiſons & d'autres ſemblables faiſoient aſſez d'impreſſion ſur l'eſprit du Frere Pancrace ; mais il n'étoit pas impoſſible que ſi le chemin avoit été plus long, il n'eût pu faire rencontre de quelqu'un, avec qui il ſe ſeroit colleté. On le voyoit dans une agitation à donner lieu à une ſcene, pour peu qu'on l'eut encore chatouillé. Il arriva enfin au Couvent où les corbeilles étoient déjà arrivées ; il ſe mit en état de les mettre en lieu de ſureté, pendant que le domeſtique du panier ayant demandé la chambre du Pere Gardien, alla lui rendre la lettre de la part de Madame : le Frere ayant mis ordre à tout, & les domeſtiques s'étant retournés chargés d'*Agnus Dei* & d'autres pareilles marchandiſes dont les Moines payent ordinairement ceux qui ſont quelque choſe pour eux, monta chez le Gardien, pour lui annoncer que les galions étoient arrivés. A peine le Gardien qui liſoit la lettre, l'eut vu avec une barbe jaune, qu'il s'écria ſans lui donner le temps de parler, ah ! miſérable, qu'as-tu fait ? Le Frere tout tranſi de peur, & croyant avec beaucoup de raiſon, quoiqu'il n'en fut rien, que Madame avoit tout écrit au Gardien, lui répondit tout tremblant, en ſe proſternant à ſes pieds, comme

c'eſt la coutume quand quelque Religieux a failli, par trois fois : *Pater peccavi*, *Pater peccavi*, *Pater peccavi* ; & tout de ſuite, il dit le *Confiteor* juſqu'au *mea culpa*, où il ſe donnoit de coups de poings ſur l'eſtomac à être entendus de loin : après quoi il confeſſa à ſa Révérence Gardienne, qu'il avoit un peu trop bu à dîner, qu'il avoit mangé un peu trop de confiture, qu'il avoit danſé au bal, qu'il avoit baiſé une fille, & qu'enfin il s'étoit marié, de quoi il étoit bien repentant & bien marri.

Le Gardien qui vit d'abord, que ce tour qu'on avoit joué autrefois à un Recolet, ne pouvoit venir que de quelques Huguenots qui ſont encore le reſte de ceux que la Reine Jeanne de Navarre & mere de Henri le grand, avoit autrefois protégés, s'écria de nouveau, eſt-il poſſible, en l'interrompant avec précipitation, & une ſurpriſe extraordinaire, ah ! miſérable, qu'as-tu fait là ? Le Frere lui ayant répondu, c'eſt le démon qui me l'a faire ; quoi ! le démon, repartit le Gardien, infame, Moine apoſtat, ſupport de ſatan, tu oſe encore t'excuſer, tu oſe rejetter ſur le démon, ce qui n'eſt qu'un effet de ton appétit brutal ; ce ſeroit, continua-t-il, un petit mal d'avoir trop bu, ſi vo-

tre raiſon n'en avoit pas été offuſquée, tout comme d'avoir trop mangé de la confiture, s'il n'y avoit pas à craindre pour les vers, qui pourroient vous étrangler, non plus que d'avoir danſé au bal, ſi vous vous en étiez bien acquitté ; le mal eſt de ne faire pas bien les choſes ; paſſe pour avoir baiſé une fille, ſi elle en valoit là peine, parce que l'eſprit eſt prompt, & la chair infirme ; mais de l'avoir épouſée, miſérable ! c'eſt le plus grand de tous les crimes, il n'y a plus pour vous de rémiſſion en cette vie, ni en l'autre. Il parla là-deſſus pendant près de demi heure, en diſant qu'il ne lui reſtoit plus que d'avoir emmené belle Alys au Couvent.

Après qu'il eut évaporé ainſi toute ſa bile juſqu'à lui dire en lui mettant la main ſur la barbe, je jure par ta barbe jaune, que tu ſeras damné, ce qui étoit bien conſolant pour un pénitent : le Frere, pour achever ſa confeſſion, lui déclara encore qu'il n'avoit pris qu'un louis d'or, & cinq à ſix guinées. Quoi, de vol encore, repartit le Pere Gardien, il y en a plus ici qu'il n'en faut pour faire pendre un homme. Les voilà, lui dit le Frere, en les mettant ſur la table, & y verſant de même de l'or qu'on avoit jetté dans ſa béſace. Le Pere frap-

pé de ce précieux étalage, lui dit: ah! Pancrace, vous n'êtes pas si coupable que vous l'avez dit; vous ne m'avez pas rapporté toutes les circonstances de vos péchés, & c'est pourtant les circonstances qui en font la grandeur ou la minimité; reconfessez-vous encore un peu, & circonstanciez mieux les choses. J'y vais, mon Pere, répondit Pancrace, vous me consolez. Pendant qu'il se confessoit, le Gardien comptoit les especes par un privilege que lui donne la Regle d'en manier en secret. Quand il eût achevé, ce Pere lui dit: que diable ne me le disiez-vous d'abord, que c'étoit une badinerie en tout ce que vous avez fait; il n'y pas un péché véniel. *Ego te absolvo.*

Après que le Gardien se fut saisi des especes, dont le Frere lui raconta l'origine, Pancrace vit alors que sa terreur n'avoit été que panique, que le Gardien n'en sçavoit rien, & regretta fort les guinées qu'il lui avoit restituées par sa sottise. Le Pere Gardien qui vouloit un peu se divertir, & donner en même temps une leçon à sa Communauté, ne lui parla plus de sa barbe, & le laissa aller se coucher, pour se remetrre de la fatigue de la journée, n'ayant pas besoin de souper.

Le lendemain Pancrace à qui l'appétit étoit revenu, se leva d'assez bon matin pour déjeûner ; mais auparavant il voulut entendre la Messe : il entra dans la Sacristie pour la servir ; le Pere qui la devoit dire, à moitié habillé, voyant entrer le Frere, s'écria, ha ! que vois-je ? & étendit les mains comme un homme frappé d'une surprise extraordinaire. Le Frere surpris à son tour, lui dit : qu'est-ce donc mon Pere ? Il n'eut pas plutôt proféré ces paroles, qu'ayant par hasard jetté les yeux sur le miroir qui étoit face à face de lui, il se vit une barbe jaune. La honte le saisit si fort tout-à-coup, qu'il n'attendit point la réponse, & décampa sur l'heure avec tant de précipitation & de préoccupation d'esprit, qu'il étendit de tout son long le Sacristain qui se trouva sur la porte, & fut s'enfermer dans sa cellule sans songer à déjeûner, & le Célébrant l'attend encore.

Pancrace ne parut point au Réfectoire de toute la matinée ; il étoit encore à jeun à quatre heures du soir, occupé à se laver la barbe qui avoit de la peine à perdre la teinte qu'on lui avoit donnée ; il se mit à sang & à eau ; & il falloit l'entendre jurer : le dépit, la colere, la faim, tout l'agitoit ; & il paya la peine de son intempérance du jour précédent. Il connut alors le fonds de

l'énigme qui l'avoit mis en butte à tous les paſſans, & c'étoit une vraie tragi-comédie. Il forma cent deſſeins de ſe venger de l'affront qu'on lui avoit fait ; il dit cent ſottiſes de Madame pour l'avoir permis, ou ne l'avoir pas empêché, quoiqu'elle en fut fort innocente, auſſi-bien du Pere Gardien qui le lui avoit diſſimulé. A ſix heures néanmoins, qui étoit le temps de ſouper, quoiqu'il ne fut pas ſi parfaitement lavé, qu'il ne lui reſtât encore une petite nuance de jaune, ce blondin ſe mit à table, où le Pere Gardien lui fit en riant une petite réprimande ſur ſon aventure, dont le Pere de la Meſſe fit le conte à toute la Communauté. Comme on prit la choſe de bonne grace, le Frere en fut quitte pour un peu de confuſion que lui donna la raillerie de tous les Peres. Du reſte, il mangea comme ſi de rien n'étoit, & même un peu plus vîte qu'à l'ordinaire.

Le ſurlendemain, jour de la veille de la Noël, & ſi déſiré, le Frere Pancrace ſe trouvant dans un état plus tranquille & plus ſerein que les jours précédens, s'occupa le ſoir des apprêts de la colation, qui étoit, comme vous voyez, des plus amples. L'heure venue, tout ſe rendit au Réfectoire à l'ordinaire, & s'y aſſit en table ronde avec grande illumi-

nation : là étoient en grande prestance le Révérend Pere en Dieu & Gardien, Timothée de Périgueux, Thelesphore de Limoges, Vicaire, Ignace de Lectoure, Pere des Novices, Patrice de Condom, Sacristain, Modeste de Bayonne, Apoticaire, Crescence d'Oleron, Pantaleon de Tarbes, grands & renommés Confesseurs, Anastase de Foix, Polycarpe de Bazas, Chrysostôme de Lescar, excellens Prédicateurs, Pacôme de Bisdasche, Docteur en sainte Théologie & Lecteur, quelques Peres qui disoient la Messe, plusieurs Clercs & les Novices. Parmi les Freres Laïques, le vénérable Frere Ambroise d'Armagnac, Sommeillier, Valentin de Mirande, Cuisinier, Damase de saint Jean de Pied-de-Port, Jardinier, Placide de saint Palais, & Pancrace de Vic-de-Bigorre, Quêteurs. Enfin on y voyoit une vingtaine de Peres ou Freres rangés selon l'ordre de leur vénérabilité, chacun avec une attitude particuliere ; il y avoit plusieurs gros nez, des visages rubicons, des pâles, & des barbes de toutes les façons : Vénérable Pere Timothée, Gardien en avoit une d'un pied de long, & ressembloit à un Patriarche. Quand tout fut étalé, ce Pere commença à en faire la bénédiction, pendant que tous les autres y jettoient des yeux de

concupiſcence ; après il parla ainſi.

Vous voyez ici, mes Freres, un monument de la plus haute piété ; l'illuſtre Dame dont nous le tenons, eſt d'une vertu des plus éminentes : par les bienfaits que nous en recevons tous les jours, vous jugez bien qu'elle a l'ame très-noble & très-généreuſe : dévote à notre Séraphique Pere, elle veut bien régaler ſes enfans aujourd'hui : ce beau & magnifique appareil vous dénote ſon caractere propre, qui eſt la douceur ; humble dans la plus haute élévation, elle n'a pas daigné y travailler elle-même ; enſorte qu'il n'eſt pas moins l'ouvrage de ſes mains que de ſon cœur. Ici il fit une pauſe en prenant la croix du Calvaire, & regardant le Pere Pantaleon, il lui dit : voilà la croix, mon cher Frere, que je vous préſente ; conſidérez-y un Dieu mourant pour vos péchés & pour les miens ; priez nuit & jour la victime innocente qui y a été immolée par la perfidie des Juifs ; immolez-vous y vous-même avec elle en mortifiant vos paſſions qui le font tous les jours mourir. Le Pere Pantaleon ayant rabattu ſon capuce, inclina le corps, & baiſa la main en la recevant, & fit ſon *quamquam* de la ſorte.

Mon Pere, je remercie très-humblement votre Révérence du choix

de la croix qu'elle a fait pour moi ; à travers la douceur qu'elle me fera goûter, je vais éprouver une amertume que me donne déjà la penſée de mes péchés, qui ont eu tant de part aux ſouffrances de notre aimable Sauveur qui y a été attaché. Madame eſt aſſurément incomparable, & je n'entreprends point de faire un éloge que vous avez fait ſi dignement, & qui eſt au-deſſus de toutes mes expreſſions; je me renferme ſeulement dans les ſentimens qu'on ne peut refuſer d'avoir pour elle & pour la ſolide piété, qui par une ſi belle décoration, me met devant les yeux le ſacrifice le plus grand qui puiſſe être fait parmi nous.

Le Pere Gardien prit enſuite ſur le Mont Calvaire la croix où étoit cloué le bon Larron, & la donna au Pere Pacôme, en lui diſant : mon Frere, ſouvenez-vous qu'il faut toujours eſpérer, & avoir confiance en Dieu ; voilà le bon Larron qui vous en donne l'exemple : ce brigand eſt juſtifié par ſa foi, comme cet autre eſt réprouvé par ſon infidélité. Le Pere Pacôme fit la même cérémonie qu'avoit fait le Pere Pantaleon, & loua Madame d'une maniere fort emphatique, en aſſurant que le Ciel ne pouvoit être qu'ouvert pour une perſonne ſi accomplie ; & au ſurplus il témoigna au

Pere Gardien, qu'il n'avoit jamais manqué de confiance, & qu'il avoit toujours eſpéré qu'il lui donneroit une bonne portion de la croix, ce qu'il éprouvoit effectivement par le don qu'il lui faiſoit d'un brigand qui avoit toutes ſes dimenſions.

Le mauvais Larron fut également diſtribué avec un peu de morale, de même que tout le reſte, piece par piece : les Apôtres le furent auſſi les uns après les autres ; & à chaque diſtribution, grande morale & des remerciemens à Madame de toutes les ſortes. Quand il fut venu à Judas, le Pere Gardien s'écria par un enthouſiaſme ſacré, ah ! voici le traître qui a trahi mon adorable Sauveur, qui l'a vendu aux Juifs perfides, & qui a cauſé la mort du juſte. Apoſtat ! il vaudroit mieux que tu ne fuſſes jamais né ? Apôtre avare & injuſte, à qui l'amour du gain a fait livrer l'innocent, tu ne mérite point nos regards ; qu'on jette aux chiens ce miſérable ? & alors le Frere Pancrace l'ayant ſaiſi & trempé drns la mer morte, comme pour l'étouffer dans un étang de marmelade de groſeilles, fit ſemblant de la jetter ſous la table, & le mit adroitement dans ſa manche en l'eſcamotant comme il faiſoit ordinairement ; après quoi le Gardien con-

tinua de cette ſorte : la perfidie eſt de tous les crimes le plus noir & le plus horrible ; le traître ne doit point voir le jour : Pancrace, vous avez bien fait, qu'il ne ſe parle plus de cet abominable.

A peine tous furent ſervis, qu'on vit la plus belle trituration du monde, bien plus ſenſible que celle qu'Hecquet s'efforce, mais envain de démontrer : chacun y faiſoit bien ſon perſonnage ; & on ne voyoit que des gobelets aller ſans ceſſe au puits de Jacob, où la Samaritaine verſoit des liqueurs les plus exquiſes & les plus délicates qui ne coûtoient qu'un coup de doigt ſur la pompe aux Révérends qui en ſouhaitoient. Ce puits qui s'élevoit dans un beau parterre émaillé de fleurs & de fruits, entre le mont de Sion, le Sinaï & le Tabor, étoit comme une fontaine & une ſource vive qui donnoit perpétuellement des boiſſons délicieuſes de différens goûts & de différentes couleurs, qui avec la verdure, la variété des fleurs & des fruits, récréoient merveilleuſement la vue. C'étoit un véritable Paredis terreſtre où ſerpentoient des ruiſſeaux delait & de miel ; en un mot un véritable enchantement.

Cependant tout ce bel étalage paſſoit ſous la dent ; & après que tous

eurent mangé leurs pieces, le reste fut abandonné au bras séculier. On avoit de la peine à voir détruire ainsi ce bel édifice qui faisoit tant de plaisir aux yeux, & qui dans moins d'une heure disparut jusqu'à ne laisser de soi aucun vestige. Après la curée, par l'effet des fumées qui montoient au cerveau des Révérends, il se tint des propos qui sentoient un peu le Moine gaillard ; quelques-uns firent des contes les plus drôles du monde, & chacun parloit selon que son imagination échauffée par les liqueurs le lui inspiroit. Enfin il régnoit parmi la gent monacale autant de gaieté & de plaisir qu'on en peut imaginer. On bût à la santé de Madame, de Milord Duc, de tous les bienfaicteurs, & jusqu'à celle de saint François.

Dans l'intervalle s'étant élevé une dispute sur la prééminence des Apôtres, chacun donnoit la préférence à celui qu'il avoit mangé : l'un disoit que Pierre étoit le plus grand, comme ayant les clefs du Ciel & les trésors de l'Eglise ; l'autre, que c'étoit Jean le bien aimé du Seigneur, qui ne l'avoit point rénié ; qui tenoit pour Marc, qui pour Mathieu, & un entr'autre poussa le fanatisme si loin que de tenir pour Judas même, sans la trahison duquel, disoit-il, il n'y auroit

point eu de ſupplice de la croix, & par conſéquent point de rédemption. Après un long débat là-deſſus, où aucun ne vouloit céder, ils tomberent enfin ſur la Trinité & ſur la Grace, & le Pere Policarpe ayant lâché une moraillade de latin, chacun ſe mit ſur le pied Romain, mais avec tant des ſollicîſmes, que c'étoit merveille. Ils mirent en avant les abſurdités & les erreurs les plus groſſieres, & de diſtinctions en diſtinctions, ils embrouillerent tant la matiere, qu'ils ne s'entendirent bientôt plus les uns les autres. On n'entendoit que des *nego minorem*, des *diſtingo majorem*, des *probo ſubſumptum*; les *à parte rei*, les *formaliter*, les *ſecundum quid*, les *ſubſiſtances*, les *proceſſions*, les *perſonalites* alloient beau train, le tout avec des voix fortes & enrouées, comparables à celles des ânes qui voient venir le mois de Mai; & parmi une ſi grande confuſion d'idées, leur acharnement étoit tel, qu'ils ſoutinrent toutes ſortes d'héréſies : non-ſeulement on les vit Pélagiens, Semipélagiens, Arriens, &c. mais encore Janſéniſtes, & Janſéniſtes à un point à donner de la ſandale ſur le viſage des Moliniſtes. Ils ne pouvoient ſe tirer de ce labyrinthe, où leur raiſon abſorbée ſe perdoit de plus en plus, & ils y ſeroient encore à ſe chamailler, ſi le Gardien qui crai-

gnoit quelque changement de ſcene, n'eut rompu la ſynagogue, & ne leur eut ordonné de s'aller coucher, ce qu'ils firent tous, après avoir néanmoins encore pris un chiquet à l'honneur de la bienfactrice.

A peine le Frere Pancrace fut monté à ſa chambre, qu'il poſa ſur la table le Frere Judas qui étoit encore mouillé, & l'ayant regardé avec indignation, lui dit : ah! miſérable, te voilà ? & tout de ſuite il commença à le dégrader de l'Apoſtolat en lui mangeant la dalmatique, & le maudiſſant de la bonne maniere. Il étoit dans la diſpoſition de l'engloutir entiérement, & de ne lui faire point de quartier, moins par zele ſans doute, que par une certaine douceur qui l'affriandiſſoit, lorſqu'il lui prit un mal de cœur qui interrompit la curée, & bien lui en prit, car s'il eut mangé le reſte, c'étoit fait de lui : les nauſées vinrent, & furent ſuivies des déjections par le haut & par le bas des plus violentes. Le Frere ſe vit mort ſur l'heure ; par bonheur pour lui, quelqu'un paſſant par le dortoir, l'entendit, vint à lui, & le trouva dans un état mortel : au bruit qu'il fit, le Gardien & d'autres Peres accoururent, & le trouverent dans une ſueur froide & les convulſions. Quand on lui demanda ce que c'étoit, il répondit, *Ju-*

das hur. Judas hur, & l'on n'en peut tirer d'autres parolés, à cauſe que les efforts qu'il faiſoit, & les ſanglots entrecoupoient ſon diſcours, à peu près comme on l'obſerve dans une femme attaquée de la paſſion hiſtérique, ou mal de mere. Comme on n'entendoit rien à tout cela, on ſe regardoit pour s'entre-demander ce qu'il vouloit dire.

Cependant, comme il y avoit tout lieu d'attribuer ſon mal à l'excès des liqueurs & des confitures, le Pere Modeſte, Apoticaire lui donna coup ſur coup pluſieurs verres d'eau fraîche pour arrêter ces irritations, ce qui calma heureuſement tous les ſymptômes, & tira le Frere Pancrace du tombeau où la gourmandiſe l'avoit jetté. Mais comme il n'étoit pas ſi bien revenu, qu'il ne lui reſta encore quelque frayeur, il demanda à ſe confeſſer, ce qui ſur le champ lui fut accordé. Il confeſſa donc au Pere Gardien, à ce que lui-même s'eſt fait dans la ſuite un plaiſir de dire, que la gourmandiſe l'avoit tenté, & qu'une heure après la colation il avoit rompu ſon jeûne, en mangeant une partie du traître Judas, qu'il avoit eu l'art d'eſcamotter, & qu'il croyoit que Dieu l'avoit puni de cette faute. Le Gardien là-deſſus lui fit une ſévere correction, en exagérant fort le péché de la gule, & ce à quoi il

exposoit. Après maintes représentations néanmoins le Frere Pancrace lui paroissant assez contrit, il lui donna l'absolution, & en sortant de la chambre, ayant vu Judas sur la table tout deshabillé, & qui lui parut encore un assez bon morceau, il dit au Frere : je vous l'emporte pour pénitence, & pour vous ôter tout sujet de tentation. Pancrace le vit partir à regret ; mais il ne put faire autrement, & croyoit même avoir eu l'absolution à bon marché en abandonnant le perfide Apôtre.

Le Gardien étant arrivé à sa cellule, le même esprit de gourmandise le tenta, & il y fut de même attrapé. Celui qui avoit fait de si belles remontrances au Frere Pancrace sur la gourmandise, se trouva encore plus gourmand que lui ; mais il en paya la façon : à peine avoit-il mangé un bras & une jambe du pauvre Judas, qu'il faisoit mourir ainsi à petit feu pour plus grande friandise, que les mêmes symptômes qui avoient si bien exercé le Frere Pancrace, l'assaillirent à son tour, & d'une maniere encore plus terrible. Pour le coup il se crut mort ; mais les mêmes secours par bonheur lui ayant été administrés, cette gourmande Révérence en fut quitte pour la peur, tout comme le Frere Pancrace.

Le lendemain Pancrace qui avoit été

été purgé le ſoir pour plus de dix ans, étant entiérement remis, & ayant appris ce qui s'étoit paſſé, ſoupçonna avec raiſon que le Pere Gardien en avoit tâté. Il ſe conſola de ſa diſgrace en la partageant avec lui : le Pere fut confus au poſſible. Le Pere Ignace, le Pere Pantaleon, Teleſphore, Pacôme, Polycarpe, Patrice, & ſucceſſivement d'autres étant venus le voir, & inſtruits du myſtere, ſe mirent tous à rire, & à s'en divertir autant qu'ils purent, en lui en faiſant la guerre, juſqu'aux deux même qui avoient mangé le bon & le mauvais Larron, qui certainement durent avoir eu leur part, quoiqu'ils ne s'en vantaſſent pas. Le Pere Gardien & Pancrace furent plaiſantés preſque toute la matinée, & un des Peres ayant pris le reſte de Judas fort facétieuſement, voulut le réconcilier avec eux, & le leur faire baiſer. Il ſe dit là-deſſus les plus jolies choſes du monde, perſonne ne ſoupçonnant que Judas renfermât le myſtere d'iniquité, qui avoit troublé la fête, penſant au contraire que c'étoit l'excès, & non la nature de la confiture qui les avoit éprouvés. Enfin tous invectivant Judas, comme par une inſpiration ſecrette, & lui réprochant ſa perfidie, il fut délibéré, que pour avoir trahi Dieu & les hommes,

V

il seroit réduit en poussiere, & donné aux chiens selon sa premiere destination, ce qu'on exécuta sur l'heure, au détriment d'un chat qui resta sur le carreau, & de deux chiens qui faisoient un pied de gueule, ce qui enfin leur fit ouvrir les yeux, & les jetta dans une consternation générale pour le danger qu'ils avoient couru. Ces bons Peres furent l'entretien de toute la Ville, dès que cette aventure éclata, & elle fit la joie & le plaisir des plus belles compagnies.

Ainsi acheva Monsieur Lomellini le conte du Frere Pancrace, qui nous donna sujet de rire pendant quelque temps, chacun y glosant à sa maniere. Les uns disoient, les Moines sont des gourmands, il est bon qu'on les ait attrappés : les autres, s'ils avoient fait une colation canonique, le cas ne leur seroit pas arrivé ; enfin, chacun parla à sa guise, & les rieurs ne furent pas de leur côté. Pendant que nous nous en divertissions, nous vîmes arriver à nous le Chevalier de la Risse, qui nous dit en nous abordant, que nous lui avions enlevé les Demoiselles, & qu'il venoit les réclamer de la part de Madame qui arrivoit à l'instant. Mr. Lomellini lui répondit que les Médecins n'étoient pas des voleurs de filles, & qu'elles étoient venues de leur plein

gré, de quoi étoit bien ſatisfaite la compagnie. Mademoiſelle Jeanneton avec un peu de rougeur qui la rendoit toute charmante, lui repartit : mais vous ne dites pas, Monſieur, que vous nous y avez invitées : *erubuit ſalva res eſt*, repliqua le Chevalier, en la regardant : convenez, Mademoiſelle, que les Etudians en Médecine ont une vertu attractive, étant comme aſſuré que Mr. Bridon, qui a plus de cinquante ans, & les Docteurs en Droit que je vois ici, ne vous ont pas attirées ; car il y a longtemps qu'ils ont perdu cette vertu. A meſure que le Chevalier proféroit ces dernieres paroles, Madame appuyée ſur le bras du Marquis de Reſquiou & de Milord Duc, & ſuivie de plusieurs autres perſonnes, parmi leſquelles étoient la Comteſſe de Novion, & la Marquiſe de Villacrox, dit tout-à-coup : tu ſeras toujours un mauvais raiſonneur, Chevalier ; quelle eſt cette vertu que Mr. Bridon & les autres Légiſtes ont perdue ? Vous êtes un peu trop curieuſe, Madame, répondit le Chevalier ; c'eſt un ſecret qui a été confié aux vieux Avocats, & que vous voudrez bien, s'il vous plaît, me diſpenſer de vous révéler. Vous faites toujours le myſtérieux, répliqua Madame ; mais pour vous punir, je ne

veux rien ſçavoir, ſi ce n'eſt à quelle occaſion je vois ici mes filles, qui peut-être devroient être ailleurs. Ah ! pourquoi demander cela, Madame, repartit le Chevalier ? Pouvez-vous être ſurpriſe, ſi elles ſont venues ici conſulter la Faculté aſſemblée ? Ne vous l'avois-je pas dit en partant, quand vous m'en avez demandé des nouvelles ? Comme elles ne ſont point malades, reprit Madame, ce n'eſt pas ce qui peut les avoir amenées. Bon, répliqua le Chevalier, où trouvez-vous une perſonne parfaitement ſaine ? Il y a toujours en nous quelque dérangement dans la plus grande ſanté ; le cœur même en ſouffre ſouvent de très-dangéreux. Mr. Camelinus voyant l'embarras où ſe trouvoient les Demoiſelles, pour leſquelles Madame avoit les attentions d'une mere, pour éluder la difficulté du Chevalier, dit à Madame, que Mr. Lomellini nous avoit procuré l'honneur de leur compagnie, ſans qu'il y eut eu aucun deſſein de leur part, & par les ſeules inſtances qu'il leur avoit faites, qu'il n'y avoit pas cependant un grand mal, & que la converſation des Etudians en Médecine n'étoit pas auſſi dangéreuſe qu'elle ſembloit le penſer par la ſollicitude qu'elle témoignoit ; que bien loin d'y en avoir, ces deux char-

mantes filles avoient touché nos jeunes gens par leur rare ſageſſe, & leur avoient inſpiré les plus généreux ſentimens, & que nous n'avions pas pu eſpérer après la bonne chere qu'elle nous avoit faite, un plus pur & un plus ſolide contentement.

Ce diſcours de Mr. Camelinus ramena dans l'eſprit de Madame une ſérénité que l'imprudence de ces filles avoit un peu altérée; elle ſurtout, qui ſur ce chapitre eſt ſi délicate : elle lui dit qu'elle recevoit avec plaiſir ces ſentimens d'eſtime qu'il témoignoit avoir pour elles; que s'il les avoit plus fréquentées, elles ne lui feroient pas perdre la bonne opinion qu'il en avoit conçue; qu'elle ſçavoit encore plus mauvais gré à Mr. Lomellini de les avoir ſollicitées à ſe mêler avec des jeunes gens, qu'elle n'étoit fâchée contre elles-mêmes d'avoir eu cette ſotte complaiſance. Après avoir beaucoup moraliſé là-deſſus, ces belles filles un peu revenues s'excuſerent envers Madame le mieux qu'elles purent, en lui diſant qu'elles avoient cru ne pouvoir pas ſans incivilité ſe refuſer à une ſollicitation ſi obligeante, que quelque incongruité qu'il pût y avoir dans leur démarche, elle leur avoit paru aſſez autoriſée par la préſence de Mr. Lomellini qui en étoit le principal au-

teur ; & que si elle n'avoit pas été une occasion de lui déplaire, elles n'auroient point lieu de s'en répentir, ayant trouvé dans cette brillante jeunesse, qui étoit apparemment ce qui la scandalisoit le plus, toute la retenue & le respect qu'elles auroient pu desirer dans les personnes les plus consommées ; qu'enfin elles avoient cru que la qualité d'étrangers exigeoit d'elles une déférence que vraisemblablement elle ne devoit pas condamner : ensuite elles remercierent Mr. Camelinus de la bonté qu'il avoit eu pour elles de prendre leur défense, & lui dirent qu'elles ne se connoissoient de mérite que dans la bienveillance dont Madame vouloit bien les honorer.

Dans cette espece de conflit de politesse, le Chevalier lui dit, pourquoi ne me rendez-vous pas aussi justice à moi qui suis, pour ainsi dire, votre bras droit ? Ne reconnoissez-vous en moi aucune sorte de mérite ? Je n'en reconnois point d'autre en vous, repartit Madame, que celui d'être un babillard & un causeur impitoyable. Comment estimerai-je un homme qui m'étourdit à tout moment par une vivacité outrée, & qui de plus me fait de secrets de choses que peut-être personne n'ignore. Voilà encore, Madame, répliqua le Chevalier, qui sou-

tenoit toujours la gageure, comment votre prévention contre moi vous fait trouver un crime dans ma probité, & comment il ne m'eſt pas permis, pour ainſi dire, d'être honnête homme auprès de vous ; car enfin ſi je trahis les ſecret, ne ſuis-je pas un déloyal & un perfide ? Seriez-vous bien aiſe que je révélaſſe tout ce que je ſçai de vous ; oui-da, dit d'abord Madame, un peu en colere, voyons ce que vous avez à dire de moi : j'ai à dire, Madame, répondit le Chevalier, qu'en fait d'amour vous êtes un peu tigreſſe, & que votre vertu a des griffes comme un vautour, &c. Continuez, reprit Madame, non pas s'il vous plaît, répartit le Chevalier, je vous dirois des choſes de l'autre monde. Cette façon de s'exprimer irritoit encore plus ce reſſentiment de Madame, quoique tout le monde vit bien que c'étoit un pur badinage ; que le Chevalier cependant pouſſoit un peu trop loin. Comme elle vit qu'il ne vouloit plus rien dire, je n'ai point d'autre juſtice, reprit-elle, à rendre à un homme qui n'a point d'autre mérite que celui de m'offenſer quand il en trouve l'occaſion, que celle de lui déclarer ici que ſon procédé ne m'eſt aucunement agréable, & que je ne ſçaurois approuver la familiarité qu'il prend

avec moi, puiſqu'il en ſçait ſi mal uſer.

Ce ſérieux de Madame qui ferma la bouche au Chevalier, nous fit d'abord quelque peine, par celle qu'elle ſouffroit elle-même; mais ne nous étant pas permis d'entrer dans ce démêlé, nous gardions un profond ſilence, lorſque le Marquis voulut bien adoucir ce que cette ſcene avoit de déſagréable, en excuſant le Chevalier, qui lui rendoit à lui-même aſſez ſouvent ce ſervice, en diſant à Madame qu'elle avoit tort d'en venir en toute rigueur avec lui; que le connoiſſant un eſprit vif & badin, elle ne devoit pas plus s'offenſer de ſes dernieres ſaillies que de toutes les autres qu'elle avoit toujours diſſimulées. Rien de plus ſenſé que cette repréſentation, ni de mieux placé; mais Madame, qui apparemment ne ſe croyoit offenſée que par les circonſtances des lieux & des perſonnes, ne voulant point donner lieu de croire que le Chevalier étoit ſon mignon, comme elle auroit pu le faire penſer ſi elle ne s'en fut pas formaliſée, inſiſta à dire qu'elle lui en avoit trop pardonné, & qu'en un mot elle en étoit laſſe; que de plus elle trouvoit étrange que le Marquis prit la défenſe du Chevalier, lui qui avoit beſoin lui-même de défenſeur, puiſqu'ils étoient l'un & l'autre les hommes les

plus indiſcrets, & ceux qui exerçoient le plus ſa patience. Le Marquis reprenant la parole, lui dit : Madame, pouvez-vous trouver mauvais que j'implore votre clémence pour le Chevalier qui m'a rendu ſi ſouvent ce ſervice, & ne devez-vous pas au contraire vous laiſſer fléchir par des marques auſſi ſenſibles de notre mutuelle amitié ? Vous condamnez un pauvre garçon qui n'a pas cru vous offenſer : en cela vous me paroiſſez un peu rigoureuſe ; il n'y perſonne, je m'aſſure, de la compagnie, à à qui ſon innocence me faſſe pitié.

Ce burleſque du Marquis nous déconcerta tous en nous mettant de la partie, & voulant comme malgré nous nous faire entrer dans une conteſtation, qui dans le fonds n'étoit qu'une badinerie. Nous n'étions pas peu embarraſſés de cet artifice, de nous faire dire ce que nous penſions, & qui auroit pu nous commettre, ou avec Madame, ou avec le Chevalier, ſi nous avions dit notre ſentiment. Mr. Lomellini qui pouvoit dire le ſien avec plus de liberté, & qui étoit fort ami du Chevalier, dit à Madame qu'il falloit lui pardonner encore celle-ci, & qu'il répondoit pour celles de l'avenir, moyenant une calotte de plomb dont il prétendoit le munir. Toute la compagnie ſe mit à rire de cette façon de parler, & Madame même fit un

ſourire. Milord Duc prenant pied ſur cela de détourner la converſation, dit à Madame, quand eſt-ce qu'elle prétendoit aller au ſanglier ? Elle lui répondit dans quinze jours, & je ſomme, continua-t-elle, Mr. Camelinus, & ſa Troupe d'y venir avec nous dans ce temps-là, ainſi qu'il me l'a déja promis. Mr. Camelinus & tous les autres par une profonde inclination de corps lui firent connoître qu'ils ſe rendroient à ſes ordres. Enſuite de quoi, Madame nous quittant pour aller faire ſa promenade, nous lui fîmes tous nos très-humbles remerciemens. A quelque pas de là, nous vîmes que Milord Duc, ſur lequel elle s'appuyoit, avoit cédé ſa place au Chevalier, & qu'elle avoit pris ſon bras ſans cérémonie, ce qui nous fit juger que ſon accommodement ſeroit bientôt fait.

Cependant le ſoleil étant déja fort abaiſſé, nous ſongeâmes à notre retraite; & après que Monſieur Lomellini & Monſieur Camelinus ſe furent tendrement embraſſés, nous prîmes le chemin de la Ville en deviſant & cauſant ſur notre aventure, & nous repaiſſant de l'agréable idée de revenir dans peu de temps. Quand nous fumes arrivés, nous reconduiſimes en corps Monſieur Camelinus dans ſa maiſon, & chacun de nous gagna la ſienne.

F I N.

ERRATA.

PAge 5. lig. 3. l'on, *lisez*, l'art.
P. 13. lig. 17. avoit, *lisez*, n'avoit.
P. 28. lig. 27. me paye, *lisez*, m'en paye.
P. 36. lig. 26. perdre, *lisez*, prendre.
P. 42. lig. 32. peut-être, *lisez*, pu être.
P. 46. lig. 23. que les arcades, *lisez*, vers les arcades.
P. 54. lig. 18. en quoi vous, *lisez*, en été quoique vous. *Ibid.* lig. 22. corporisant, *lisez*, corporifiant.
P. 55. lig. 27. cela ne vous paroît, *lisez*, cela ne paroît.
P. 83. lig. 16. un en respirant, *lisez*, en en respirant.
P. 85. lig. 25. ont parlé, *lisez*, n'en ont parlé.
P. 92. lig. 2. la méchanique aspirante de la pompe, *lisez*, la méchanique de la pompe aspirante.
P. 94. lig. 13. il faut retrancher depuis L'air jusqu'à creusée, ce qui est une transposition.
P. 119. lig. 1. peut-être, *lisez*, pour être.
P. 127. lig. 10. s'étant à dîné, *lisez*, s'étant passé à dîné.
P. 162. lig. 18. le monde, *lisez*, un monde. *Ibid.* lig. 19. où tout apprend, *lisez*, où tout nous apprend.

ERRATA.

P. 169. lig. 16. farfadits, *lisez*, farfa-
dets.
P. 171. lig. 2. qu'il auroit, *lisez*, qu'i
en auroit.
P. 181. lig. 17. injuſtice, *lisez*, juſtice
P. 184. lig. 5. réparation, *lisez*, répar
tition.
P. 192. lig. 30. précieux, *lisez*, précieuſe
P. 200. l. 19. qui peut, *lisez*, qui pour
P. 207. lig. 24. trailler, *lisez*, traiter
P. 208. lig. 17. vu, *lisez*, eu.
P. 212. lig. 6. vous voyons, *lisez*, nou
voyons.

